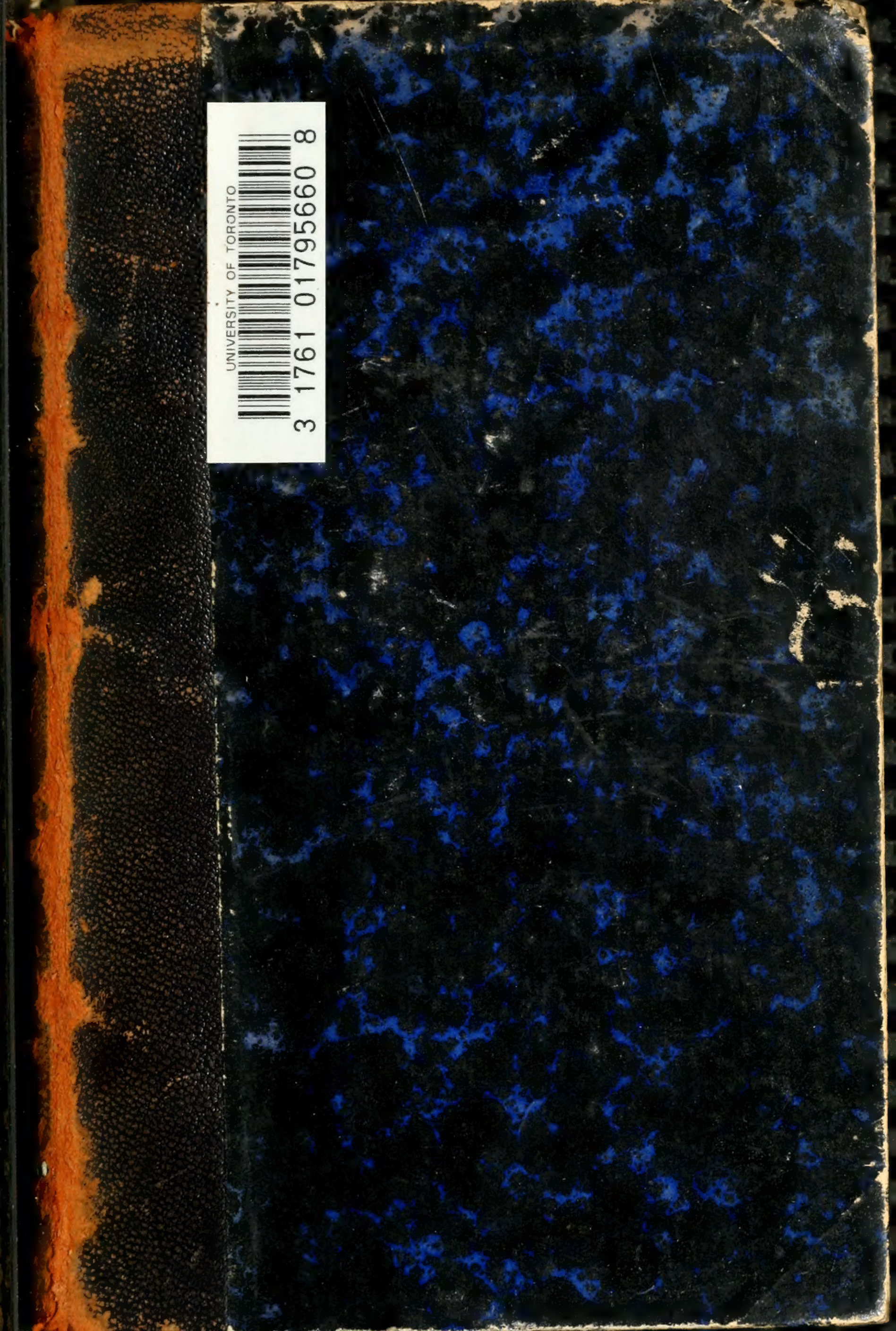
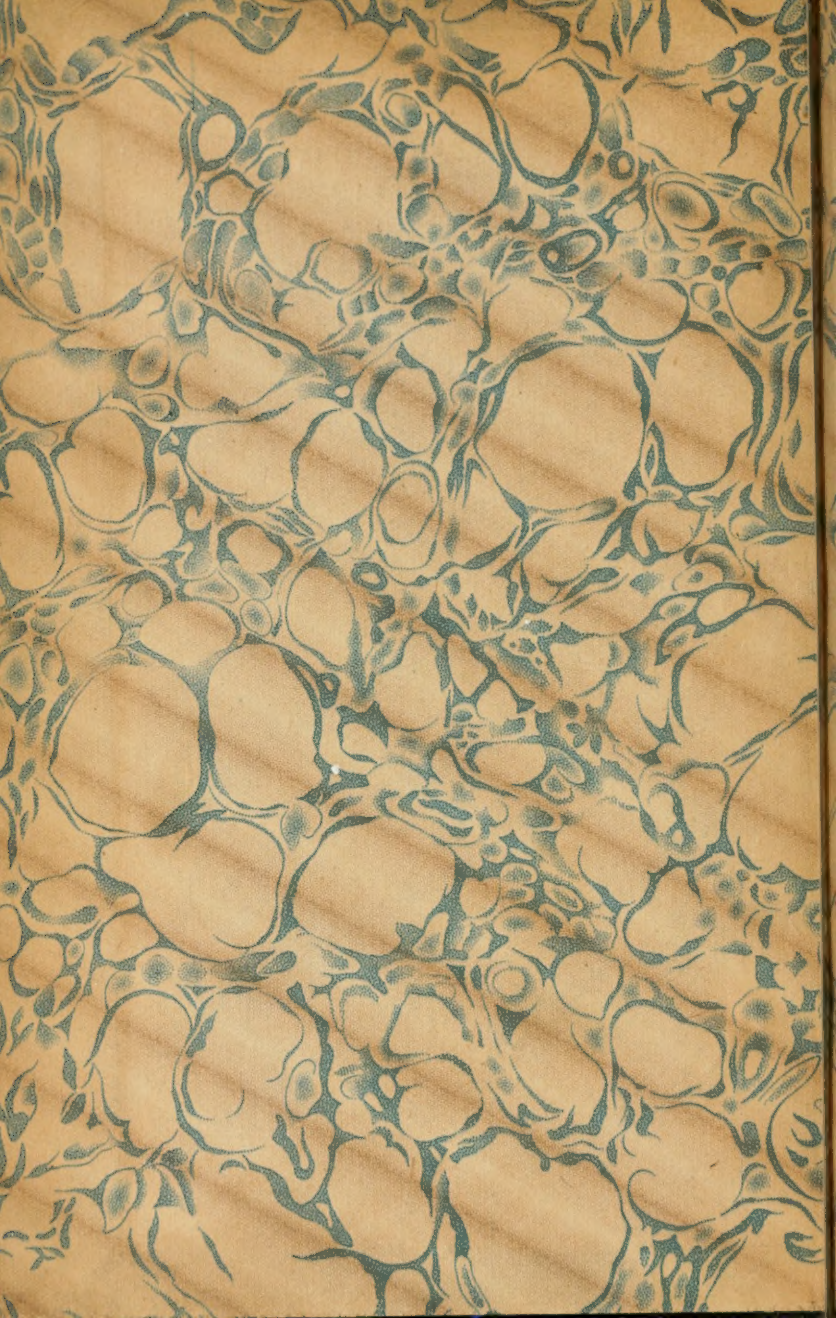

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01795660 8





MARRAKECH

DANS LES PALMES

DU MÊME AUTEUR

(A LA LIBRAIRIE HACHETTE)

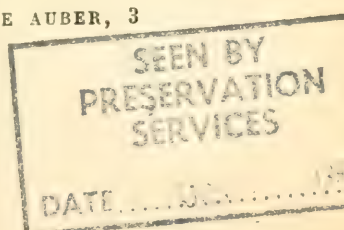
858-20. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 9-20.

ANDRÉ CHEVRILLON

MARRAKECH
DANS LES PALMES



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3



PREMIÈRE PARTIE

MARRAKECH DE PRINTEMPS

(Avril-mai 1913.)

I

LA ROUTE : CASABLANCA NAISSANTE[1]

En mer. 25 mars-1er avril 1913.

Pas une couchette vide à bord. Aux guichets de la Transatlantique, à Bordeaux, on refusait du monde. Officiers, ingénieurs, gens d'affaires, petits commerçants, capitalistes qui vont « voir », ouvriers, cocottes : c'est un essaim de notre humanité d'Europe qui passe la mer pour se poser sur la côte ouest du Maroc. Il en part un semblable

1. La brève image de Casablanca que présente ce chapitre ne correspond plus aux réalités d'aujourd'hui. Si on la donne, pourtant, c'est afin que le lecteur, trouvant dans la seconde partie de ce livre quelques notes prises, quatre ans et demi plus tard, sur le grand port du Maroc français, puisse mesurer le chemin parcouru sous le gouvernement du Protectorat, en un temps où la France pouvait passer pour toute absorbée dans la guerre.

toutes les semaines de Bordeaux, un autre de Marseille. Mon voisin de table, qui achète et revend des terrains à Casablanca, m'affirme que la population de cette ville s'accroît de deux mille âmes par mois. Mais il y vend des terrains.

D'Ortegal à l'embouchure du Tage, trois jours de mer démontée, dont vingt-quatre heures sans avancer, dans les tumultes du vent, sous un déroulement vertigineux de vapeurs obscures, le bateau assommé par l'avant de paquets glauques, cherchant d'abord à « s'élargir », et puis seulement à tenir tête au temps, en face des falaises de Finisterre qui sont encore là le lendemain.

Et puis, Lisbonne et Saint-Vincent passés, au large du détroit, à vingt lieues des dunes d'Afrique, une impression que j'ai connue déjà en Méditerranée, en arrivant près de l'Égypte, celle d'entrer, tout d'un coup, dans une autre région du globe : les eaux calmées, couleur de vin, couleur d'ardoise, prenant, sous un ciel de plomb, leur aspect lourd et riche des mers chaudes, se déchirant sous l'étrave du navire avec un bruit plus sourd, un bruit profond et velouté, un *frrr* prolongé, presque silencieux, qu'accompagne le splendide déploiement des volutes d'écume. Il semble qu'un baigneur sortirait teinté de

cette eau savonneuse : du violet s'y délaye, une opulente matière dont on croit voir nager les molécules suspendues, quand on se penche au-dessus du bastingage, pour regarder de haut en bas, du côté où flotte de l'ombre.

Le vent était tombé, mais les grandes houles soulevées se poursuivaient encore avec des lenteurs, des lourdeurs de métal en fusion. Nous regardions l'écaille innombrable de la surface monter le long de ces houles, comme la peau d'un monstrueux serpent dont les ondes, par-dessous, se gonflent et se propagent, — et puis, de l'autre côté, redescendre en des confusions d'ombres bleues et de lustres clairs. Par les creux, par les vallées de la mer erraient les mouettes, qui n'avaient plus leur allure oblique et dérivante de tempête, leur air de flocons envolés. Planantes, sans un mouvement d'aile, elles glissaient bas, au ras des vagues, montant, descendant, suivant tous les niveaux liquides, lentement errantes, en grands cercles entre-croisés, comme d'élégantes patineuses.

*
* *

Le lendemain, à l'aurore, on se réveille à l'arrêt de l'hélice. On monte sur le pont, et l'on

voit la rade de Casablanca. Elle était consignée : nous l'avons vue pendant trente-six heures.

Ce n'est pas une rade ; c'est le libre Océan devant une ligne lointaine de dunes et de plages, qu'interrompt la blancheur confuse de la ville. Une mer limoneuse (les fonds ayant été remués par la tempête), des eaux jaunes, cerclées, vers le large, où commencent les profondeurs, d'un demi-anneau de bleu sombre. Les grands rouleaux passaient toujours, sans bruit, soulevant et laissant retomber doucement les bateaux de quatre et cinq mille tonnes. A ces files ondulantes de bouchons, on suivait le progrès et la succession des houles vers la côte, et puis, tous les vapeurs se tenant prudemment à distance de la terre, on les perdait de vue ; mais, là-bas, au long des sables, à intervalles réguliers, de blanches lignes de flammes bondissantes signalaient leur éclatement. Elles arrivaient énormes — de quels lointains de l'Atlantique ? Au nord de la ville, parmi des épaves moindres qui jonchaient l'immense plage, un sloop et un brick-goélette portés jusqu'au pied de la dune, indiquaient leur terrible puissance.

Nous causions par signaux avec la terre, et nous venions d'apprendre l'adjudication des travaux du port. Des officiers de marine,

passagers à bord, en parlaient, d'un air soucieux, sur la passerelle. Avec cette mer, sur une côte qui fait face à l'Atlantique, il faudrait une autre digue qu'à Cherbourg; et si l'on arrivait, à coups de millions, à la construire, chaque hiver il faudrait compter avec les assauts des tempêtes et réparer des brèches. La côte entière était mauvaise, mais, tout de même, Feddalah, Mazagan présentaient des commencements d'abris. Le marchand de terrains rayonnait[1].

Autour de nous, s'espaçaient les grands vapeurs, noirs, ou rouges de minium : étrange population, silencieusement réunie devant ce lointain ruban de terre blonde et déserte, que rompt un peu de blanc crayeux, à l'endroit que l'on sait être une ville. Après les solitudes, tous les horizons vides que l'on a traversés pendant plusieurs jours, on s'étonne de trouver là le rassemblement de ces grands coureurs qui portent les pavillons de toutes les nations d'Europe. Mais quand on les compte, la surprise est de n'en trouver que vingt-cinq. Si longs, prudemment espacés à cent mètres les uns des autres, ils semblent couvrir le champ de la mer.

De temps en temps, l'un d'eux se met à

1. Sur les réussites de ces travaux du port, voir p. 188

bouger, levant son ancre pour s'écarter d'un voisin, ou s'éloigner encore de la dangereuse côte. Mouvements imprévus, très lents, affairés, silencieux, comme ceux des homards que l'on voit tâtonner au fond d'un vivier.

Depuis cinq jours, la rade est consignée. Alors de Liverpool, de Bordeaux, de Barcelone, de Marseille, d'Oran, de Dakar, l'un après l'autre est venu s'engluer sur cette lourde mer que soulèvent sans la briser les grandes ondes monotones. Au large, à l'horizon pâle de lumière, deux petites fumées annoncent de nouveaux arrivants. Qui verrait de très haut cette réunion silencieuse, et les vides, au loin, de la côte et de la mer d'Afrique, aurait un peu le sentiment que nous éprouvons devant certains rassemblements d'insectes qui se retrouvent, nous ne savons comment, à travers l'espace, et s'affairent à de mystérieuses activités collectives.

Mais nous savons ce que signifie le spectacle que nous avons sous les yeux. Chacun de ces bateaux porte en soi quelque chose de la substance spirituelle de notre monde. En ce point que tous viennent assaillir, c'est l'un des véhicules par où la proliférante culture de l'Europe vient s'inoculer — infection ou remède héroïque? — à un organisme de

substance bien différente, à ce vieux Maroc si usé : la dernière des sociétés musulmanes dont le type était resté pur. Je l'ai entrevue, cette société, avant que l'opération commençât, quand Fez et Marrakech étaient encore ce qu'elles furent pendant tous leurs siècles, quand, au long de ces plages, il n'y avait de loin en loin, dans la solitude, qu'une petite ville serrée dans son rempart comme un guèpier dans son enveloppe, et dont les jours pareils n'étaient rythmés que par les cris des moueddens. Ce peuple qui, depuis mille ans, vivait des mêmes formules, m'était apparu comme vidé de son essence. On pouvait trouver une beauté farouche aux délabrements de sa vieille figure, un saisissant caractère aux formes peu à peu figées, qu'il a développées au cours de sa vie. La mort était sur lui. Pour le ressusciter, il n'y avait d'espoir, semblait-il, qu'en un germe venu du dehors, en quelque apport de substance nouvelle.

*
* *

2-5 avril.

C'est bien d'une inoculation qu'il s'agit; et son premier effet, trois jours à Casablanca suffirent à nous en convaincre, c'est l'abcès, avec sa fièvre, ses troubles, sa purulence.

Trois jours seulement, car très vite naquit le sentiment qu'il fallait fuir, et vers les régions que la contamination n'avait pas encore atteintes. J'imagine que la Californie, le Klondyke ont ainsi commencé. Dans un cadre hétéroclite où la vieille misère indigène, ailleurs si touchante et si grave, s'avilit, je ne voyais que les désordres de la Bourse et de la fête. Bourse et foire aux terrains, à tout moment et partout, mais surtout de onze heures à midi, et de cinq à sept, quand l'odeur de l'absinthe est sur Casablanca, dans les cafés encombrés de consommateurs dont les tables se serrent jusqu'au milieu du pavé [1]. Alors sonnent les grands chiffres de l'agiotage : tel terrain, sur la route de Rabat, acheté 400 000 francs samedi dernier, revendu 500 000 hier soir; tel autre, d'un hectare et demi, du côté du champ de courses, à deux kilomètres des murs, qui valait deux sous le mètre en 1908, et dont on vient d'offrir inutilement un million.

De tels chiffres ne représentent rien que

1. La guerre a permis d'interdire l'absinthe au Maroc. Rappelons que tant que les stipulations d'Algésiras furent en vigueur, le gouvernement du Protectorat ne pouvait presque rien contre le trafic des alcools, où beaucoup de non-Français sont intéressés.

l'intensité de la spéculation. Loin de correspondre au développement de Casablanca, ils le retardent, car, à ces cours, on n'achète que pour revendre. Dans une ville qui s'étend de trois côtés vers le bled illimité, où, deux et trois fois par semaine, les bateaux viennent jeter par centaines les immigrants et chercheurs d'affaires, on n'ose pas construire un grand hôtel. Ceux qui s'improvisent dans les vieilles rues étroites, près de la Marine, sont encombrés de permissionnaires. Hors des murs, à travers les terrains qui valent trop de millions et demeurent des terrains vagues, à travers les marécages, les talus de cactus et de fils de fer, par des routes que la pluie change en fondrières, le nouvel arrivant peut errer pendant des heures avant de trouver, en quelque logis douteux, où se réfugier — et bien heureux s'il y a sa chambre pour lui tout seul! Mais la fièvre est sur la ville, et pour tous ceux qui subissent sa contagion, qu'importent ces ennuis? A la Casablanca réelle, ils superposent la cité de leur rêve, un rêve que tous, mutuellement, se suggèrent, et que l'intérêt de chacun achève de lui imposer : la Casablanca de demain, celle des plans de lotissement, celle dont nous parlait un officier, à coup sûr étranger aux affaires,

mais il vient de passer ici plusieurs mois. Sur le ton de la foi visionnaire et presque intolérante, il concluait que dans huit ans, avec six cent mille habitants et des jetées sans pareilles, Casablanca aurait dépassé la ville de Marseille, et battu le premier port de France.

Il faut venir ici, où tout est bousculade, pêle-mêle cosmopolite, improvisation, pour apprécier les valeurs esthétiques et morales des vieux modes stables, traditionnels de vie collective, pour regretter les beaux accords nuancés que composent, chacun avec lui-même, chacun avec sa terre, les peuples constitués, ceux dont les siècles ont assemblé la personne, modelé la figure et le caractère. Des penseurs américains, un Henry James, un Brownell ont opposé les anciens groupes organiques, ceux qu'ils avaient aimés dans l'ancien monde, aux mouvantes collections d'individus, aux proliférations hâtives, informes et simples de leur propre pays. A ce point de vue, la population de Casablanca ressemble à celle d'une Sioux-City ou d'une Oklahoma commençantes; mais les types dominants sont bien autres : méridionaux, marseillais, bordelais, juifs, espagnols, algériens, hispano-algériens, surtout, le principal de l'immigration venant de la province d'Oran.

Dans la ruche étouffée de la vieille ville, tout au long de l'étroite grand'rue où des fiacres débraillés, d'Algérie, de Marseille, finissent leur carrière et se heurtent aux files grognantes de chameaux, à travers les volées de petit décrotteurs arabes, de bar en bar, de café en café, de la Marine à la Tour de l'Horloge, se coudoie et se pousse une populace masculine, en vestons, en chapeaux mous. Les Tharaud, dans leur *Fête arabe*, nous ont décrit cette humanité. Physionomies sans rêve, sans âme, la plupart, rappelant celles que l'on voit en semaine aux courses de banlieue : yeux trop précis, lourds mentons bleus sur des gilets que barrent des chaînes d'or. Par contraste, des officiers, très nombreux, et qui ponctuent de vermillon le flot terne de cette foule, de jeunes bourgeois français, plus fins, plus maigres, plus énergiques, beaucoup en tenue de cheval, nous figurent la civilisation vraie, je veux dire des traditions et des disciplines.

Le soir, flambe la fête. Cocottes de toutes classes, quelques-unes véritablement « à l'instar », et qui feraient honneur à Brest et à Toulon. Bars populaires et restaurants de nuit à tziganes, où président, lèvres saignantes, avec un air de stupeur animale, des dames de comptoir. « Beuglants » avec

chanteuses en grande toilette, clamant aux étoiles d'Afrique la chanson grivoise, sous la douche de lumière électrique qui leur verdit la gorge et les épaules.

Dans ces tumultes et cacophonies de la civilisation qui s'installe, que devient le peuple indigène? Il se *démoralise*, je veux dire qu'il perd ses mœurs, et, par suite, se désagrège : ce n'est plus, sous le flot mouvant de la population nouvelle, qu'un déchet fripé qui traîne dans les rues. Portefaix, pisteurs, camelots, décrotteurs, voilà ce qu'on en voit surtout; et la plupart ont déjà pris ces aspects à la fois veules, effrontés et souples que nous connaissons à leurs frères d'Alger comme à ces tristes chemineaux kabyles qui colportent leur camelote à Nice et à Vichy.

Quel contraste entre ces vaincus de la civilisation et les gens des douars qui viennent encore, avec leurs ânes, leurs chameaux et leurs humbles marchandises rustiques, peupler la place du Sokko, sous le mur de la ville! Un soir, sortant des noirceurs d'un vague boulevard extérieur, je m'étais arrêté, fasciné par les flammes d'acétylène et les réverbérants miroirs d'un grand « café-glacier ». Au centre de ce golfe de lumière, la divette — robe-fourreau de

satin jaune, poitrine débordante — jetait aux rangs de buveurs le refrain d'une chanson de Montmartre. Une vague fête foraine s'espaçait alentour, et, dans les intervalles des couplets, on percevait des nasillements de gramophones, de vagues relents de bastringue.

Tout d'un coup, j'eus l'inquiétant sentiment que derrière moi, sur l'autre bord de la route, une vie nombreuse respirait. Je n'avais d'abord aperçu là que de vagues pâleurs, comme d'amas de sable ou d'argile. C'était, prostré contre la terre, un grand troupeau de paysans arabes; ils étaient venus, le soir, pour le marché du lendemain. Accroupis bas sur leurs talons, empaquetés dans leurs laines terreuses, ils se serraient les uns contre les autres comme une harde d'animaux sauvages que des lumières ont effrayés dans la nuit. Ils restaient là, muets, farouches, abritant leurs yeux de leurs mains comme ils font dans la plaine pour voir au loin, du côté du soleil. Ils regardaient, sous les feux de l'acétylène, l'immodeste et glapissante femme roumi, les rangs de consommateurs, les garçons portant haut les plateaux chargés de bocks et de liqueurs. C'étaient les pasteurs primitifs, les hommes de Jacob et de Laban, et, devant

eux, l'apparition du Moulin-Rouge. Qu'éprouvaient-ils aux rythmes de cette musique, aux accents de cette voix de Montmartre? Que pouvaient-ils penser de cette stupéfiante révélation de l'Europe?

Et les autres, les nouveaux venus, quelle vision prennent-ils de la vieille humanité autochtone? Le lendemain matin, j'étais encore au sokko. Près d'une baraque sur laquelle étaient écrits ces mots : *Vins*, *Bière*, *Liqueurs*, *Casse-croûte à toute heure*, sous un rang d'escarpolettes de foire, un cercle d'indigènes accroupis entourait un homme aux yeux de feu contenu, aux gestes d'inspiré, qui semblait vaticiner. Sa véhémence avait arrêté quelques Européens, et parmi eux, à côté de nous, un maigre et vieil ouvrier mécanicien (bourgeron bleu taché de cambouis) — un Français : si sa personne et sa tenue ne l'avaient dit, nous l'aurions su au titre du journal qu'il tenait déplié sous son bras. Les mains dans les poches, il regardait depuis quelques minutes. Avait-il alors, ce lecteur de l'*Humanité*, quelque intuition des humanités différentes, des irréductibles partis pris des religions? Entrevoyait-il les brèves limites de la puissance que nous appelons raison, et que des races, de longues civilisations ne l'ont point

connue? Il m'adressa tout d'un coup la parole, en désignant la figure admirable et pâle de passion de celui qui déclamait, et puis le cercle d'auditeurs :

— Les Marocains! Y a rien à faire avec eux! Et, vous savez, tout ce qu'il leur dégoise là, c'est contre nous! On se dit d'abord que c'est de la chair humaine, ces gens-là. On en aurait pitié. Mais ils nous détestent; ils nous grilleraient à petit feu, s'ils pouvaient! Faudrait pas les rater non plus, nous autres, quand nous les tenons, les bicots!

La haine s'allumait dans ses yeux, et, de fait, l'Arabe semblait bien prêcher contre les Roumis.

Voilà les oppositions du début, excitées sans doute par les vieux et mauvais souvenirs de l'Algérie voisine. Mais ce n'est pas l'Algérie que l'on veut recommencer ici. Il faudrait revenir dans cinq ans, lorsque le régime de protectorat véritable qu'inaugure le général Lyautey aura commencé de traduire ses effets dans les mœurs.

II

LA ROUTE : PAR LE BLED

J'ai fui bien vite vers le sud. On me parlait de cette Marrakech, intacte encore, car elle n'était à nous que depuis septembre. On me disait l'Atlas, les palmes, les fabuleux jardins, les grandes ruines augustes du passé...

Onze heures d'auto par le bled sauvage. Nous étions des premiers à franchir ainsi cette distance de soixante lieues que les cavaliers et chameliers de tous temps ont coupée en six étapes. Surface infinie et simple, où s'allonge seulement, d'un horizon vide à l'autre horizon vide, l'imperceptible trace laissée, comme un multiple et persistant sillage, par le cheminement des caravanes, au cours des siècles.

Nous passions trop vite, sans nous sentir monter ni descendre, sans participer, comme qui voyage à pied ou à cheval, aux mouvements du paysage. De cette course d'un jour qui nous a menés presque à la limite des territoires occupés, je garde le souvenir de trois régions distinctes, chacune signalée par un degré de plus dans la clarté du ciel et de la terre, depuis les nuées grises et les boues d'un jour pluvieux, aux environs de Casablanca, jusqu'aux immensités rases et roses, jusqu'aux légèretés immatérielles du désert.

D'abord la grasse Chaouïa : une terre noire et verte, la plus riche du monde, et dont les charrues arabes ont à peine égratigné le sol; une glaise si profonde et souvent amollie par les pluies, que le seul risque du voyage en voiture est de s'y embourber jusqu'aux moyeux, et que, la roche et le caillou manquant, c'est un problème d'y construire une route. Seule pierre mêlée à cet humus, des morceaux de gypse friable traînent, écrasés, dans le paillasson jaunâtre des palmiers nains. Ni arbres, ni champs, ni prairies, ni chemin. Interminablement, le même terrain vague et noir que salit du plâtras, parmi de tristes déchets végétaux. Quelque chose comme

une immense plaine de Gennevilliers, plus affreuse, par endroits, à cause des squelettes de mulets, ânes, chameaux, qui jalonnent les pistes, — j'y ai même vu deux carcasses d'automobiles.

Mais ce paysage peut émouvoir des yeux d'agriculteur. Sous une latitude qui est déjà celle de Touggourt et des éternelles limpidités sahariennes, l'espace est embué de grisaille : des nuées informes montent au nord-ouest, voilant l'horizon de leurs franges livides, et nous rattrapent, fondent sur nous en grains subits. Couverte par le ciel humide et bas que nourrit l'Atlantique, cette profonde et molle terre est prête pour les gestations.

*
* *

On gravit les hauteurs qui dominent le cours de l'Oum-er-Rebia, et l'on descend sur Mechra-ben-Abou. Baraquements à flanc de colline, tentes, chantiers, claires figures de jeunes hommes d'Europe dans un va-et-vient de charrois, le tricolore flottant sur le tout : c'est un poste militaire, un fragment de substance française transplanté là, et qui vit, prolifère déjà dans la solitude africaine. On s'en va passer le grand *oued* sur

le pont de bateau que gardent nos tirailleurs, et c'est l'abord d'une autre contrée : une vraie plaine, cette fois-ci, pâle, pierreuse, de plus en plus stérile et pareille à une Crau, à mesure que l'on avance, et sans limite visible à l'orient comme du côté de l'Atlantique.

Après la glèbe de la Chaouïa, où nos roues enfonçaient des sillons de charrue, quelle ivresse, dans le petit bruit du vent qui nous file aux oreilles, de courir à travers ce pays vide, fauve, infini dans sa longueur, et qui n'est plus rien que la croûte, la surface plane et solidifiée de la planète! L'allure de la course est à la proportion du paysage. Le détail s'efface : aux premiers plans, les pierres et les pierres qui passent ne sont plus qu'une rayure continue, un écheveau de fil brun qui se dévide, tendu par notre vitesse.

Devant nous, maintenant, semblent naître des montagnes : une chaîne pas très haute, mais d'aspect significatif, rappelant les abords du désert. Découpures aigüës, où l'on devine la pure nudité de la roche, et qui circulent dans le sud, au fond lumineux de l'espace, en théories aériennes et bleues. Peu à peu, de l'horizon montent

leurs contreforts, les longs éperons qu'elles poussent en avant, et qui s'isolent, enfermant des morceaux très lointains de l'étendue, des plans clairs et lisses, à cette distance, comme des champs liquides. On dirait un grand littoral qui surgit, révélant peu à peu ses promontoires, ses golfes, les chapelets d'îles qui le précèdent. Et cela se déploie d'un bout à l'autre de l'horizon, s'achève étrangement en se détachant de la terre : deux fines pointes allongées dans l'espace sur un ondoiement d'air lucide. Un mirage — en été, par vent d'est, on en voit de pareils sur notre côte de l'Océan. Mais, tout d'un coup, en voici d'autres, plus étranges : tout près, à deux, trois cents mètres, une petite nappe d'eau claire, délicieusement claire, où se mirent des touffes de jujubiers. On a beau être prévenu, on y est pris. Et tout de suite, le sol roux s'évanouissant sous nos yeux, des lacs chimériques s'étendent, se rejoignent au loin. Quelques-uns miroitent devant nous; ils approchent, la voiture va les traverser : soudain l'eau claire se met à trembler, ruisselle à droite, à gauche, comme entraînée sur une pente. Du jaune vient y frémir, se fixe entre deux flaques, et c'est le réel qui reparaît, le sol brûlé, le morne semis de pierraille...

Pendant des heures, d'une plaine à l'autre, à travers les chaînes successives de montagnes brûlées, ces illusions nous ont suivis. Le plus singulier, c'est que le ciel était couvert et qu'il faisait à peine chaud, beaucoup moins qu'en France, en été. Alors on ne s'explique pas ces mirages d'Afrique. Simplement, une des étrangetés d'une terre où semblent commencer, de ce côté de l'Atlas, les aspects et les mystérieuses influences du Sahara. Les djinns du désert sont déjà par ici; ils courent avec nous, invisibles, nous entourant en silence de leurs rapides sorcelleries.

De loin en loin, on dépasse une caravane. Devant nous, elle progresse de son pas sans hâte : le pas de sommeil, silencieux, feutré des dromadaires qui couvrent deux mètres à chaque foulée, et dévorent insensiblement les distances. Les hommes, en babouches, couleur de poussière, cheminent à côté des grandes bêtes, les mains accrochées aux deux bouts du bâton qui leur passe sur la nuque et les épaules. Ils marchent depuis l'aurore, et ne s'arrêteront qu'à l'heure du Maghreb, au pied des Djebilets; la dernière étape, de tout temps, pour ceux qui, de Rabat ou de Mazagan, s'en vont à Marrakech. Ainsi voyageait le Prophète dans la pierreuse

Arabie : les siècles ont coulé, et ce sont toujours les mêmes chameliers, les mêmes types, toute la même humanité d'Islam. Ronflante, la machine d'Europe les a laissés comme s'ils ne bougeaient pas. A peine si notre passage en éclair a réveillé la file des léthargiques bêtes, la longue file qui déjà recule là-bas, rousse et lente, dans la plaine, comme un ruban de ces aveugles, tâtonnantes chenilles que l'on appelle processionnaires. A peine si les hommes ont tourné la tête de notre côté. Indifférents ou dédaigneux, ils poursuivent leur route de leur pas qui ne change jamais.

***

Cinq minutes de halte à Ben-Guerir : encore un poste français, si petit, si perdu, au centre des grands vides. Tandis que notre chauffeur change une roue, je regarde arriver une colonne en route de Marrakech à Rabat, et qui va passer ici la nuit. Bataillon colonial, troupe poudreuse, fatiguée, suante derrière ses officiers à cheval. L'immensité pierreuse de la plaine, sa monotonie sans repères, sont accablantes pour des piétons. Mais l'attention active, la

volonté organisatrice et vigilante s'attestent malgré tout. Beaux mulets luisants, harnachés comme à la parade, chargements arrimés comme pour illustrer la théorie. Pour qui a vu les bêtes hirsutes et saignantes d'un convoi arabe, la tenue de celles-ci témoigne de la vertu qui fait la supériorité pratique de l'Europe, en général des peuples du Nord sur ceux du Midi : l'habitude de l'effort complet, la conscience qui mène la besogne jusqu'au bout. Cette troupe dit la même chose avec plus d'évidence : les yeux français parlent si clair! Il y a dans ces figures une énergie précise qui frappe, quand on commence à s'habituer aux molles ténèbres des prunelles indigènes, aux lenteurs et solennités de la physionomie sarrasine; quelque chose d'immédiat aussi, et qui se limite à l'individuel : bref, le contraire de tout ce qui, chez l'Arabe, nous parle de l'espèce invariable et de ses durées. Visages actifs, actuels, ceux d'une race d'Europe dont la pensée et la volonté habitent le présent pour créer ou modifier du réel.

A huit lieues de là, nous sommes au pied des Djebilets, dont les bleus si vifs se sont ternis, à mesure que nous approchions. Sur des terrains calcinés, quelques koubas

se lèvent, des tombes de cheikhs aux coupoles décolorées, décrépites : un village mortuaire. C'est Si-Bou-Othman, où El-Hiba entreprit de barrer aux Français la route de Marrakech. Ils étaient deux ou trois mille, les hommes du Marabout, *al-m'rabitin*, almoravides, comme au XI[e] siècle, mais misérables de toute la misère et dégénérescence marocaines. De pauvres hères, berbères, nègres et demi-nègres : une troupe multicolore et dépenaillée, armée de quelques winchesters, mais surtout des magies du thaumaturge. Les boulets des Roumis devaient se muer pour eux en pastèques délicieuses, et les balles en jets d'eau de rose ou de jasmin, celle, j'imagine, dont les riches aspergent leurs bras, leur cou, sous leurs djellab's, au moment des festins. Rang sur rang, les mitrailleuses les fauchaient.

Elles sont farouches, ces petites Djebilets, de ce brun presque noir que je n'ai vu qu'aux abords du désert, en haute Egypte, en Arabie, et qu'assombrit encore, en ce moment, le contraste de la plaine presque rose, inondée de rayons rasants. Des montagnettes nègres, dont la couleur semble tenir de l'essence africaine, de la morne sauvagerie de cette terre. Nulle pelure végétale : la vie n'a pas pris sur ce sol pétré.

Cela s'appelle les Djebilets, mais il semble que cela ne devrait pas avoir de nom, tant ce paysage qui se hérisse est nu, éternel, étranger à l'homme : un simple relief du globe, comme le télescope en découvre dans la lune, un boursouflement quelconque de la croûte terrestre.

L'une derrière l'autre, à l'infini, montaient les houles et les houles minérales, en pentes chauves, en terrains lapidés, sans une ombre d'oiseau planeur. Le feu semblait avoir passé là. Un sol couleur de cendre et de scories ; des schistes noirs qui affleurent comme des arasements de ruines carbonisées. Sur des ombres de suie projetées par un brusque rayon oblique, deux sombres pitons s'illuminèrent d'un rouge de braise. Un sinistre éclairage. C'était l'heure presque crépusculaire où, vues de loin, ces montagnes désertiques se font toutes fluides, se revêtent des bleus et des roses les plus tendres, prennent à l'horizon des tons de fleurs merveilleuses.

***

A six heures un quart, le sommet du col. J'ai vu le ciel baisser très vite devant nous. Et peu à peu, un plan immense, confus, une

sorte de mer brumeuse, s'est déployé par en bas. Alors, peu loquace, absorbé depuis le matin par l'effort de conduire à travers de tels terrains, le petit mécanicien a levé le doigt, et, désignant un point de l'espace, m'a jeté ces mots : « Marrakech ! Encore une heure ! » — J'ai fait arrêter la voiture.

Marrakech ? J'ai beau regarder, je ne vois rien tout d'abord : rien que cette immensité vague où l'œil reconnaît vite une plaine, un nouveau pays, très différent de ceux que nous avons traversés, quelque chose de bien plus brouillé, varié, mêlé de rose et de bleu, sous un ciel épais où le soir allume des laines rouges. A des distances que le regard ne saurait évaluer (les cartes indiquent trente lieues), cette étendue paraît monter vers un mur, un mur dont on ne devine que la base, obscure sous des replis de vapeurs menaçantes. On a reconnu la grande montagne, quand le manteau trouble de l'orage l'enveloppe de loin, et pend jusqu'à son pied. Notre arrivée est manquée. Par ciel clair — et de Mechra-ben-Abou nous avions vu régner du bleu dans le sud, il n'y a pas trois heures — l'apparition de l'Atlas, de toutes les neiges déployés est, paraît-il, un saisissant coup de théâtre.

Mais sur cette dernière région du Maroc

avant le vrai désert, sur ce pays de Marrakech dont j'ai longtemps rêvé, j'aime mieux le mystère de ce demi-jour, et les graves tentures abaissées. Il suffit de savoir que la grande chaîne est là, que par-dessus ce plafond de nuages, les cimes de glace s'empourprent dans le ciel crépusculaire, qu'un peu de vent suffirait pour les faire apparaître, et que, par delà, c'est le commencement d'un autre monde : le Souss, la Mauritanie, l'Adrar, le Sahara, les grands vides planétaires, ceux que les cartes d'Afrique signalent par une seule teinte blanche, et qui s'en vont jusqu'au Sénégal, jusqu'au Soudan.

Une heure encore d'ici Marrakech? Cela fait environ dix lieues. Mais à présent, je crois distinguer la ville. Sur un singulier tapis bleu, qui contraste avec le rose terne des zones environnantes, c'est une tache blême et trouble où l'œil finit par distinguer un hachis de lignes, et puis une pâle silhouette dressée : quelque tour, sans doute l'illustre Koutoubia. Tout cela, semble-t-il, assez grand au milieu de tels espaces, et spectral, éteint, sans relief, comme une image lointaine amenée par une lunette.

Oui, cette vague contrée que rien ne semble rattacher au plan solide qui nous

porte (les pentes inférieures des Djebilets se dérobant à nos yeux), ce vaste pays soudain apparu, on dirait la surface d'un astre démesurément rapproché, avec, au centre, cette tache singulière qui pourrait être une ville, ville dont nul bruit, nul signe de vie ne peut arriver jusqu'à nous, simple image qui persiste là, posant son énigme.

Alentour les tapis bleus, se découpant sur les fonds rosés, ajoutent à l'impression d'étrangeté. Des ombres de nuages, pourrait-on croire, s'il y avait du soleil pour les projeter. Mais je sais; j'ai déjà vu de pareilles ombres, immobiles au loin dans la clarté du désert, et je reconnais l'oasis, la première que l'on rencontre dans cette région du sud marocain, une nappe de palmes tendue d'un seul niveau, et, sûrement, longue ici de bien des lieues : trois cent mille dattiers annonçant les grands vides, le pays de sécheresse radieuse.

C'est du fond de ces vides, des confins du Sénégal et du Niger, que montaient, comme les sauterelles, vers l'Ifrikya, les Berbères voilés de noir, les Almoravides qui fondèrent Marrakech. Ils n'avaient pas subi, comme les Arabes venus de Lybie et d'Egypte, les influences gréco-romaines. Ils arrivaient des

grands espaces mystérieux du sud, d'un monde ignoré de l'Europe, et qui n'avait jamais communiqué avec le nôtre. Ils ne connaissaient que leurs ksour du désert. Et le grand ksar qu'ils ont posé là, au débouché de l'Atlas, cette « Maroc » dont nos pères ne savaient rien, sinon que des chrétiens y languissaient esclaves, cette Marrakech qui se révèle au loin dans les palmes, a vécu, huit siècles durant, sa vie à part, farouche, absorbée dans son rêve islamique. Aujourd'hui les temps sont accomplis : pour la première fois, il y a six mois, l'épée du Roumi l'a touchée, et par ce geste, ses destins, son être même vont changer. Mais tout demeure encore, je le sais, comme si le vieil enchantement durait toujours. C'est l'instant émouvant où des forces de dissolution se prenant à une forme originale de la vie, celle-ci pourtant subsiste encore, et sa beauté qui va périr nous touche davantage parce qu'elle n'est déjà plus que du passé.

III

PREMIÈRES IMAGES DE MARRAKECH

C'est bien la capitale bédouine et déjà saharienne du Maroc, très différente de Fez, la capitale mauresque dont les rues confinées parlent surtout de civilisation citadine, de vieille bourgeoisie musulmane et recluse. D'immenses espaces qu'enveloppe un branlant rempart de toub rouge, des champs de poussière, des terrains vagues, de profonds jardins : à travers tout cela, qui tient de la ruine, du désert et de l'oasis, se dispersent les morceaux de Marrakech. Il faut des heures, au pas d'une mule, pour aller de la medina à la kasbah, à l'Aguedal, au mellah. On plonge dans la ruche étouffée des souks : étroites galeries, pâle remuement de foule qui s'allonge entre les alvéoles alignées du

commerce, chaude et bourdonnante pénombre, çà et là transpercée d'un rais poudroyant de soleil. On se perd en de profondes ruelles où règne un jour amorti : de mystérieux fantômes les hantent, sans bruit de pas, frôlant de leurs blêmes linceuls la chaux blême du mur. On débouche au soleil en quelque espace vaste où clame, ondoie dans la poussière, parmi les cercles de chameaux calleux et les files d'ânes saignants, la cohue blanchâtre et bleu sombre d'un marché. On retombe à la solitude, au silence, entre des talus de vergers; on cherche l'ombre des hautes clôtures délabrées; on suit, sous des courtines intérieures qui ne défendent rien, de vagues chemins sans noms, de longues aires abandonnées, où la terre pulvérulente n'est faite que de la cendre et du débris des siècles. On passe sous le fer à cheval et le vieux décor en zigzag de quelque poterne qui se lève, on ne sait pourquoi, puisque, de l'autre côté, la ville, l'enchevêtrement de couloirs et venelles continue sans changement. On voit s'ouvrir d'immenses cours de manœuvre et de parade, tout l'étincelant hiver de l'Atlas surgissant par derrière, sur une ligne de créneaux. Et brusquement on est bien loin de l'Islam, car voici le fourmillement de la juiverie, la

foule en robes et calottes de deuil, dont les visages méditatifs (entre les papillotes des tempes), les regards souvent profonds, les attitudes sérieuses et drapées font penser aux figures de plèbe et de bourgeoisie marchande sur quelques piazza du moyen âge. Enfin, le soir, une voûte franchie, on se trouve hors des murs, — et c'est alors, sans transition, à dix pas des confusions d'un souk, l'espace, le silence du désert, la calme splendeur de la palmeraie dans le crépuscule, et, plus rouge des rayons du couchant, le vieux rempart ébréché allongeant au loin dans la solitude la file de ses bastions.

Alors on comprend ce qu'est une Marrakech. D'abord et simplement, un terrain clos, retranché, une kasbah comme celles que l'on rencontre un peu partout dans le bled, où, le soir, bêtes et gens viennent se mettre à l'abri, où l'on cultive des champs et jardins dont le produit permettrait de soutenir un siège. Dans cette enceinte de plusieurs lieues, des agglomérations distinctes se sont formées que séparent des clôtures, que relient d'interminables corridors : ici la ville du Sultan, plus loin celle du peuple maure, artisans et bourgeois, ailleurs celle des juifs, et çà et là, entre les vergers, on peut dire

dans la campagne intérieure, des sortes de longs villages, des masures aux toits de roseaux, dont le peuple porte le bleu des paysans berbères.

Partout la ruine, les délabrements de l'Islam. Nulle part, peut-être, au Maroc, ils ne m'ont semblé si profonds. Autour de Fez grise et comme brûlée, la terre au moins est restée jeune : je me rappelle le vert printanier de la montagne et de la plaine, les traînées de soucis et d'anémones, et du côté de Bab-Djdid, les frais jardins de peupliers et de figuiers, où l'eau vive reflète, parmi les jones, les iris, des ailes tremblantes de libellules. Aux abords de Marrakech, la terre même est dévastée, minée de fissures et de fosses, entre des tumulus de décombres que le temps a séchés en une seule croûte monochrome. Il y a, certes, de beaux vergers; mais comme les oasis dans le désert. Sous leurs murs d'argile, la route n'est qu'un champ de poussière : grise poussière, faite de brique effritée, de l'émiettement continuel des ruines, et que foulent, depuis des siècles, à travers toutes les journées pareilles, les semelles nues du même peuple musulman. Au dehors, dès la base rongée des bastions de boue rouge, à côté de l'armée solennelle des palmes qui s'étend au nord, c'est, à

l'infini, dans la direction de la mer, la plaine rouge, plus lapidée, plus excavée aux abords de la ville, comme participant de sa ruine : une terre ardente, écorchée, où le feu semble avoir achevé le ravage d'un tremblement de terre[1].

*
* *

Sous la conduite amicale d'Alfred Droin, le soldat-poète, qui, depuis de longues semaines déjà, écoutait les voix de cette vieille cité, ma première sortie fut du côté de la Koutoubia. C'est la tour almohade, sœur illustre de la tour Hassan, de Rabat, et de la Giralda, de Séville. Toutes trois furent construites à la fois, contemporaines de nos dernières cathédrales romanes, à l'époque où la seconde dynastie saharienne régnait sur le Maghreb et sur l'Andalousie.

A Séville, devant la Giralda trop vernissée, où sonnent des cloches chrétiennes,

1. Le ravage extraordinaire qui donne un aspect tragique à la terre, aux environs de Marrakech, est dû surtout à d'innombrables puits creusés, abandonnés au cours des siècles. La plupart donnent accès à des galeries, quelques-unes éventrées, qui suivent çà et là le cours d'un oued souterrain. De ces fosses, de ces déchirures du sol, on entend souvent sortir des voix humaines, celles des lessiveuses.

on s'efforce d'imaginer le temps où ces lignes de pierre et de mosaïque signifiaient une autre âme, une humanité différente. Même impression qu'au Panthéon de Rome, sous la coupole catholique où régnèrent les dieux païens. Seulement, en Espagne, ce monde évanoui dont on vient chercher la trace, on sait qu'il se survit ailleurs, dans ces vieilles villes du Maroc dont la jeunesse fut sœur de celle de Séville. Au pied de la Giralda, où l'Islam apparaît comme une chose des temps abolis, je rêvais du minaret de Marrakech, de la tour jumelle qui n'a point changé d'âme. Elle m'attirait, mystérieuse, à la fois actuelle et participant de ce qui n'est plus.

Et la voici, solitaire, vieille reine ruinée du désert, à part dans ce quartier abandonné, dominant de très haut tous les autres minarets, la première à signaler aux caravanes la ville dont elle a toujours formé le trait personnel, — et pourtant si ordinairement et simplement musulmane, si pareille de type au plus humble, au plus moderne de ces autres minarets. Une vieille reine auguste, mais de même race que ses jeunes suivantes. Elle a huit siècles, mais l'idée qui la dressa est active encore, et continue de mettre au jour des formes

semblables, comme la religion nous répète toujours le même musulman.

Au balcon de sa lanterne, je distingue la petite potence où, cinq fois par jour, monte le drapeau blanc qui signale l'heure de la prière. Aussitôt paraît la petite figure du mouedden qui commence à tourner lentement à ce belvédère, s'arrêtant à chaque face pour élancer aux quatre coins du ciel le long cri mineur et tremblé de passion qui atteste le Dieu unique. Et très vite, au loin, sur tous les minarets de la ville, la même clameur enthousiaste se propage, se multiplie. O brusque et poignant émoi! Comme soudain et presque tristement, ces voix étranges nous emportent loin de nous-même, au cœur d'un monde qui n'est pas le nôtre! Un à un les solennels glapissements se taisent; un à un les drapeaux blancs disparaissent des potences. Sur Marrakech muette et prosternée, a sonné la formule de l'absolu musulman, celle où se suspend tout l'ordre du monde, de la société, de la vie, pour l'humanité d'Islam.

Ainsi, fidèlement, la vieille Koutoubia continue de s'acquitter de sa fonction, qui est de relier les vivants aux morts dans l'invariable affirmation de la foi. Mais on voit bien qu'elle n'est pas une chose du

présent. Autour de sa mosquée (enterrée à demi, et que l'on dirait morte dans un suaire de chaux) s'étend une des régions les plus désolées de Marrakech, je ne sais quel terrain maudit, peut-être un cimetière effondré, où ne croît ni l'ortie ni le chardon. Des creux pâles, de profondes fosses d'où montent, amalgamés en une seule terre, les décombres à demi pétrifiés du passé. Au revers d'un talus, seul vivant, un radieux dattier garde toute cette mort.

Grandeur, mélancolie de ces lieux où j'aime à voir finir le soir... Nous nous taisions tous deux, nous enveloppant, nous pénétrant de paix et de solitude. Obliquement, au débouché d'une ténébreuse ogive, un imperceptible sentier traversait, d'un angle à l'autre, la poussière d'une grande aire abandonnée. Là survenaient parfois quelques humains, en file, muets, pareillement mystérieux, pareillement enfermés en leurs laines terreuses. Ce petit sentier, simple trace qui ne se révèle guère qu'à leur passage, c'est un des antiques, des invariables chemins de Marrakech. Il conduit dans la direction des souks, vers le cœur obscur et populeux de la ville. Je pensais à la ligne invisible où se suivent, sans que nous entendions, sans que nous

sachions rien de leur vie, des fourmis, aux abords d'une fourmilière...

Sous un petit mur, à l'autre bord de ces terrains, on voyait toujours des mendiants pelotonnés. Mais pourquoi dire des mendiants? Personne ne passant jamais de ce côté, ils ne demandaient rien à personne. Le menton aux genoux, dans l'attitude que les Égyptiens ont donnée à ces jarres d'albâtre qui portent une figure humaine, changés en choses, sous leur grande guenille blême, ils se distinguaient à peine de la terre. Ils gisaient dans la pâleur du soir, comme les tas plâtreux de débris qui traînent au pied des murs, comme un peu de la misère et du déchet humain de Marrakech. Ils semblaient s'ignorer les uns les autres; ils ne donnaient pas signe de vie. Simplement, ils faisaient comme nous, se trouvant bien là, immobilisés, s'emplissant de silence et d'éternité devant les étendues mortes où la pulsation du temps ne passe plus.

Au-dessus de la ruine des hommes et des choses, avec quelle tranquille majesté se lève l'antique tour! Elle monte à deux cent quarante pieds, si spacieuse qu'un homme à cheval en peut gravir la rampe intérieure. Une architecture de grand appareil, simple

juxtaposition de blocs, à la romaine. L'une de ses verticales coupe encore l'azur avec la précision d'une arête de cristal. Sur chacune de ses quatre faces, trois puissants décors — rectangles, arcs mauresques, inscrits les uns dans les autres — marquent les temps de son ascension, et si exacts, enfoncés dans la pierre, ne la perçant qu'à l'ogive étroite et noire de leur centre, semblent imposés par un sceau : le sceau arabe, le chiffre propre de la race, attestant la gloire et l'orgueil du passé.

Mais près du faîte, l'usure est bien visible. Une gaine de rudes briques y suspend son relief, ajourée dans son épaisseur : lacis, treillis, gaufrage dont le temps a limé la couleur, où traîne, en un seul point, le plus fugitif vestige d'un émail couleur de lapis. A travers le savant labyrinthe des lignes, la polychromie musulmane des bleus et des verts a chanté là pour la volupté mystique des yeux. Le dessin seul subsiste, à la fois riche et massif, en puissantes saillies de brique poudreuse sur la nappe verticale de pierre. Tout respire ici la grandeur, la gravité, la religion d'un art archaïque.

Pareil de type aux autres minarets de Marrakech, disions-nous de cette Koutoubia? Pareille comme un fossile géant aux médiocres vivants de la même espèce dégénérée.

Nous y revenions tous les jours. Au retour des profonds jardins où nous aimions à passer les matinées, notre chemin traversait ces parvis de ruine. Vers midi, à la mi-avril, le soleil plane déjà haut à Marrakech. Alors le ciel s'emplit d'une flamme qui semble en dévorer l'azur : éclat plus vaste et blessant sur les nappes de poudre et de débris. Et le silence, la solitude paraissent s'en accroître. C'est l'heure où, de ma terrasse, j'ai vu la ville muette se plomber d'un gris terne. Torpeur, accablement de ce paysage dans la désolante lumière. Mais à ce moment deux choses paraissent s'exalter d'une vie plus intense, et c'est ainsi que je les reverrai toujours, — deux images violentes et simples, imprimées par ces flammes de midi sur la rétine : la grande tour carrée, tranchant de ses arêtes la pâleur aveuglante de l'espace, déployant là-haut, où les yeux ne se lèvent qu'un instant, son glorieux décor. Au-dessous, hors du chaos de décombres, le jet unique et souple du dattier, et tout du long, la vibration blanche de l'éther, ébranlé par la fusée noire. Par toutes les dentelures des palmes éployées, semblait s'exhaler la sauvage essence de cette terre.

IV

LA MAMOUNYA

En ces pays du soleil et de l'Islam, de véhéments contrastes surexcitent à tout moment notre faculté de sentir. Durs éblouissements de la lumière, et molles profondeurs de l'ombre qui se colore, fumeuse en ses retraites; misère d'un mur aveugle de maison, et luxe secret du décor intérieur; simplicité des âmes, et leurs raffinements de courtoisie et de sensualité; longues apathies des nerfs, et leurs frénétiques sursauts; blanches, ascétiques apparences de la religion la plus impérieuse, et son indulgence à la chair...

Non loin de la Koutoubia et de ses champs de mort, nous trouvions les merveilleux jardins de la Mamounya. Après tant de

soleil et de poussière, pénétrer dans cette fraîcheur d'ombre et de verdure, c'est un délice aussi brusque et profond que si l'on porte à ses lèvres, par un jour orageux d'été, l'eau glacée que l'on voit perler au grès d'un alcarazas.

Jardin de sultane ou de vizir? Je ne sais; quand je l'ai vu, celui-ci était encore tout inviolé, tout musulman. Mais l'autorité française s'apprêtait à y réparer, agrandir un pavillon abandonné pour le muer en hôpital civil, indispensable à Marrakech — et quelle situation plus heureuse? On devait procéder avec précaution, respecter le mieux possible le style, les proportions mauresques, s'inspirer des formes anciennes : le chef qui dirige tout au Maroc a le fervent souci de la beauté. Mais l'âme du lieu ne survivra pas : elle ne saurait s'accommoder d'objets utilitaires. Il lui faut la paix, le secret quasi religieux, la solitude qu'un peuple d'orangers en fleurs emplit de ses baumes; il lui faut la tranquillité des vieilles terrasses qui se délitent (au-dessus du mur du jardin, entre des houles pâles d'oliviers et le champ brûlé d'un cimetière); il lui faut l'ombre inhabitée de ce pavillon, de ses chambres où l'on sent encore flotter le fantôme de l'amour; il lui faut le silence religieux des

portiques, sous des arabesques dont le temps a fumé, attendri la pourpre et l'or comme aux laques persanes.

Aux heures de fatigue et de désenchantement, quel refuge qu'un tel jardin! Comme il nous enveloppe de paix, de sécurité! Quelque chose d'éternel y réside. Épaisseurs de l'ombre végétale, rafraîchissement des yeux, et dans le silence des choses, cette longue, voluptueuse rumeur, le roucoulement de mille tourterelles, si faible, innombrable, incessant, qu'on dirait la respiration même du jardin, sa lente respiration de sommeil et de bonheur...

Une terre rouge, en contrebas sous l'entrecroisement des allées, pour mieux recevoir, comme en des bassins, l'eau laiteuse, l'eau vitale de l'irrigation. De ce riche humus, montent les beaux arbres précieux, mêlan leurs boules d'or, leurs étoiles de cire, dont s'épanche à flots le trop suave arome. Du milieu de l'orangeraie, des palmiers surgissent d'un seul élan, éployant dans l'abîme de lumière leurs grands bouquets en extase (je revois surtout les matins si purs, quand l'haleine de l'Atlantique n'a pas encore plombé le ciel d'une vapeur d'orage).

Et puis c'est une large allée centrale où les plus beaux oliviers du monde entretiennent

un perpétuel demi-jour. Leur stature est celle des grands chênes ; leur pâle, élyséen feuillage, plus pâle par l'écume de la floraison, se déroule en masses légères et volumineuses, en molle richesse de franges retombantes, enfermant l'avenue, couvrant d'ombre et de mystère toute la perspective entre les deux rangées de leurs troncs antiques.

Ils sont la principale présence, ces grands oliviers. Présence religieuse. Sous leurs longs rideaux, la solitude, le secret de ces lieux semblent s'approfondir. L'air y stagne. Un solennel et voluptueux jardin d'Islam, où l'heure semble arrêtée depuis très longtemps. Peut-être, en quelque retraite d'ombre, deux amants d'autrefois sont-ils restés suspendus dans leur félicité, tandis que tout s'éternisait alentour dans le même enchantement.

Nous écoutions le roucoulement rythmé des colombes perdues dans les feuillages. Murmure immense et léger, murmure sans fin, qui nous enveloppait de tous côtés, comme la senteur exhalée des orangers, — si continu qu'il fallait prêter l'oreille pour le percevoir. Dans l'air immobile, murmure et parfum se confondaient, exprimant une même âme : amour encore, bonheur assoupis dans la lumière. C'était comme le sommeil,

dans la clarté du matin, d'une jeune vie parfaite, dont on écoute près de soi la calme et musicale pulsation, en respirant son tiède effluve. Shelley seul a décrit cette pureté, cette innocence, ces états d'épanouissement et d'extase de l'âme végétale.

***

Tout au fond du pavillon désert, on trouvait dans l'ombre, en tâtonnant, un escalier. Nous montions sur une terrasse, et nous étions hors du jardin, on eût dit hors de la ville, la terrasse s'appuyant aux créneaux mêmes du rempart, qui, du côté de la Mamounya, tourne à angle droit, dans la plaine, pour s'en aller, à l'est, envelopper la Kasbah. C'est de là que, pour la première fois, m'apparut tout le paysage de Marrakech. A gauche du jardin, derrière la muraille qui, par là, revient au sud, une grande ville arabe, sans fenêtres, sans fumées, sans vie : confuse blancheur, d'où se lèvent des tours, des cyprès, des palmes, suggérant les distances. En bas, dès le pied de l'ardent rempart dont on voit s'allonger au loin la ruine, l'ardent désert, ici chaotique pierraille, là-bas pure étendue, qui fuit vers le couchant à travers des ombres bleues d'oasis, pour y tendre une

ligne courbe et plane comme celle de la mer. Et tout du long, dans le nord, la palmeraie, les aigrettes lustrées, en nappes de hauteur égale, avec des lacunes, de fauves intervalles : quelque chose, sur cette grande surface écorchée, comme des traînées de haute laine dans un tapis mangé jusqu'à la trame.

Mais, dans ce paysage, une seule chose règne, attirant les yeux, exaltant l'esprit. C'est, dans le ciel, d'un bout à l'autre de l'horizon sud, l'immense chaîne déployée, tout le sublime fantôme de l'Atlas dont le pied semble flotter dans l'azur, comme détaché de la terre. De ce vide, naissent des stries pâles, qui montent, se rassemblent en écran continu d'ombre légère : ombre blanche, sans un détail, sans un relief, découpée là-haut en hérissement d'aiguilles aériennes sur les fonds éblouissants de lumière. Les neiges! Les neiges au-dessus de la plaine enflammée, au-dessus de la foison des palmiers, des grenadiers en fleurs, les neiges dans le ciel d'Afrique, à travers les voiles de poussière qui montent d'une ardente cité sarrasine : c'est encore un des contrastes, et c'est la suprême beauté de Marrakech.

Elles ne sont pas très éloignées. Qu'est-ce qu'une vingtaine de lieues devant une

chaîne dont les sommets égalent presque ceux des grandes Alpes? Et pourtant, elles ne se révèlent guère que le matin, car l'air, ici, n'a pas l'aridité qui, sous la même latitude, fait la constante transparence du ciel algérien. Climat étrange, ambigu, et comme spasmodique. Le souffle de l'Océan qui, dans l'ouest de la palmeraie, tourmente les dattiers (ceux-là grandissent échevelés, en des attitudes de peur, de fuite, comme les chênes de l'extrême pointe bretonne), ce mol et puissant souffle se déploie sur des espaces que le soleil brûle, et puis vient frôler la glace des cimes. De là bien des conflits, des crises. A l'aurore, tout est pur : pureté virginale du monde, aussi neuf, après les silences et la froide lustration de la nuit, que si l'astre allait pour la première fois l'illuminer. Alors, et souvent jusque vers une heure, la chaîne entière est présente, de plus en plus aérienne, étrangère à la terre, suspendue comme un domaine des dieux dans la splendeur palpitante du ciel, à mesure que le soleil culmine et que, dans la plaine, au loin, des nappes d'air brûlant commencent à ondoyer, coulent en longs mirages. Et puis, sans qu'on ait vu se faire le changement, à l'heure accablée, l'éclat de l'azur s'est amolli, détendu, en

même temps que le pur et léger écran (où luisaient tout à l'heure des traînées de rose) se voilait, s'enveloppait peu à peu de taies grisâtres. L'après-midi, la montagne a fini de s'évanouir, ou bien il n'en reste plus, çà et là, que de confuses blancheurs, immobiles sous un rampement de fumées : neige blafarde au creux blafard de la grande nuée qui se rassemble.

Vers quatre heures, presque chaque jour, la crise, l'atmosphère et tout le paysage ternis, chargés de je ne sais quelles influences de malaise et de trouble. Bientôt des obscurités menaçantes, l'orage annoncé par le haillon livide et sulfureux qui pend, s'effrange, détaché d'un fond tournoyant de noirceur. Et soudain, une haleine fauve, qui va croissant par accès; des bouffées de sirocco, soulevant et laissant retomber des voiles et des colonnes de poussière, jusqu'à remplir l'espace d'une fumée rousse où j'ai vu la silhouette de la ville étrangement grandir et tourner au fantôme. Le désert, alors, est dans l'air. Hier, à ce moment-là, on sentait une fièvre, on haletait, on participait à l'angoisse des choses. Des éclairs passaient par secousses, silhouettant d'une ligne de feu d'obscurs tumultes de nuages. Mais nul dénouement, le déluge désiré ne

venait pas. Les vapeurs exhalées par l'Atlantique peuvent couvrir la plaine brûlante, s'accumuler au flanc de la montagne où l'électricité gronde : il est rare, en cette saison, qu'elles se condensent. Au cours des heures nocturnes, toute cette confusion s'évanouit. A l'aurore suivante, si l'on monte sur la terrasse, on retrouve les vides hyalins du ciel, pénétrés par en bas de vapeur rose et, dans le sud, tout le grand spectre de l'Atlas, sans base visible, et dont les suprêmes cimes, touchées déjà par le soleil, s'éclairent de pourpre vivante.

*
* *

Sur la terrasse de la Mamounya, on peut laisser couler les heures à la façon des Arabes, en n'étant plus rien que le reflet des choses voisines ou lointaines. Tout près, dans les épaisseurs du jardin, comme un accompagnement tremblé, continuel, en sourdine, à toutes les variations du paysage, respire l'innombrable murmure des colombes.

C'est un matin; c'est l'heure légère et pure. Pas une vapeur au ciel, dont l'azur embrasé frémit, et bientôt se décolore. Des

souffles passent, arides, chargés de je ne sais quelle énergie vivante, frémissant esprit que l'on aspire à longs traits avec un tressaillement. Tout s'en émeut. Les profonds oliviers s'entr'ouvrent comme pour mieux recevoir cette influence de vie, et bruissants, se gonflent de pâles et passionnés remous.

Dans l'espace en feu tournoient des faucons, principale population du ciel en pays d'Islam, où la charogne abonde. Leurs ombres passent d'un trait sur la terrasse, et puis, lentement, s'éloignent à travers l'immensité rouge.

En bas, dans le bassin trouble du patio, je regarde nager ou dormir les tortues. Par ces parfaits matins on les voit très bien flotter parmi les mousses, leurs jambes pendantes, un peu humaines, leurs têtes sèches et plissées de vieilles femmes affleurant tout juste, un peu tournées de côté. Elles ne bougent absolument pas: c'est leur délice de se laisser cuire ainsi, le matin, par le soleil. Ecoutent-elles, en fermant les yeux, les colombes qui roucoulent, les yeux fermés? Comme leur immobilité s'harmonise à cette musicale et dormante rumeur! Elles participent à la bienheureuse paix de tout le jardin...

Au loin, la plaine est bleue; toutes les grandes cimes étincellent.

C'est une après-midi. Le ciel s'éteint, la chaleur pèse. Et voici que, là-bas, des lacs, des rivières se mettent à luire au pied de la grande chaîne, eaux illusoires que l'on croit voir courir, déferler en claires vagues. Ou bien l'Atlas n'est plus. Dans les lointains obscurs du sud-est, seuls, deux îlots se lèvent, simples éperons de la montagne, sans doute, et qui restent là quand elle a disparu, mais d'apparence bien mystérieuse. L'un est long, d'un rose trouble et que l'on dirait éclairé du dedans : le rose de la fumée qui contient du feu. On y voit un rang d'ombres verticales, parallèles comme les creux entre les côtes, dans je ne sais quel squelette spectral. L'autre, qui ne tient pas moins de l'apparition, a la grise lividité de la cendre. Et je ne puis dire pourquoi ces deux silhouettes semblent si étranges, presque inquiétantes. C'est peut-être, qu'il ne s'agit pas d'un fugace éclairage, d'un jeu fortuit d'ombres et de rayons. Plusieurs fois, pendant d'orageux, ternes après-midi, j'ai vu revenir et persister ces deux formes si lointaines, solitaires, l'une toujours du même rose fumeux, l'autre, du même gris inva-

riable de mort. Dans ces aspects insolites de la nature quelque chose nous émeut. L'ordre accoutumé est rompu : on dirait qu'une présence intervient et cherche à se faire comprendre, qu'un signe énigmatique nous est donné. Mirages, mystérieuses apparences, vie confuse de l'immense pays sous les violets d'un ciel où l'éclair palpite en silence. Cette étendue sans limite, que l'orage couvre si souvent, où l'Atlas est un fantôme qui tantôt se lève et tantôt s'efface, comme on comprend que le pauvre Berbère en ait peur, qu'il l'imagine enchantée, fourmillante de djinns contre lesquels il faut se munir des sortilèges, des amulettes du marabout!

C'est un soir, après une ardente journée sans nuages. Détente, apaisement pour les êtres et les choses. Aux longs rayons obliques, les fûts des palmiers rougissent; toute la campagne, du côté des jardins, se colore et respire. Le soleil finit de décliner; son disque nu touche la limite de la terre, s'échancre, disparaît en laissant, à la place qu'il a quittée, dans la limpidité de l'horizon, comme une haleine rose. Aussitôt le lointain, hululant concert des moueddens commence à se déployer sur les minarets de la ville. Chaque voix s'élance, se maintient,

volontaire, tendue, frémissante sur la pâle nappe des terrasses. On pense à des envols de grands oiseaux, des rapaces, qui surgiraient un à un, et se mettraient à planer, couvrant la ville du frisson de leurs grandes ailes. Silence. Encore une fois la vieille clameur passionnée de l'Islam a passé sur Marrakech qui retombe à son sommeil. On n'entend plus que les cris anxieux des martinets qui tournoient, ivres du soir, sous les rouges créneaux.

Et, peu à peu, le second rayon, comme en Égypte, la lumière rose qui tout à l'heure baignait la terre, remontant, en effluve épais au plus profond du ciel. Au nord, où sont les belles palmeraies, tout se laque en des aspects qui, vraiment, ne me rappellent rien que les crépuscules de Louqsor. Des fumées horizontales s'étirent lentement par là, et je ne sais pourquoi rien ne me parle mieux de l'Orient légendaire, rien ne participe plus de la paix biblique des soirs que ces longs fils bleus qui restent là, ondulants entre les merveilleuses gerbes de dattiers. Ailleurs, sur le plan continu que font les milliers d'aigrettes, passent, vite et bas, comme de blanches volées de neige : les ibis qui s'en vont, par peuples, se rassembler à la fin du jour dans un lieu que je connais bien,

derrière le ravin mortuaire de Bab-Khemis.

A moins d'une lieue au nord-ouest, cette butte abrupte qui s'isole, découpant de ses lignes arides l'or et le mauve de l'espace, c'est le Gheliz, que les Français sont en train d'armer, et qui surveille Marrakech. Jaune et tacheté de brun par les saillies du roc, avec ses fauves gibbosités, on dirait un dromadaire qui a posé son cou à terre, allongeant sa tête calleuse.

Les Djebilets ferment ce côté du pays, leurs fines découpures, au-dessus des haies de palmiers les plus lointaines, affleurant tout juste, à l'horizon : tout à l'heure triangles, pointes de rubis, peu à peu mués en fluides saphirs à mesure que l'eau bleue de l'ombre s'amassait dans les creux, et montait.



Ce n'est pas seulement la changeante beauté des choses qui nous ramène souvent à la terrasse de la Mamounya. Le matin comme le soir, tant que les portes de Marrakech sont ouvertes, il y a les petits mouvements de la vie, au large de la grande plaine que l'on avait crue d'abord inhabitée.

Vie imperceptible, si étrangère, si lointaine, comme celle qui finit par se révéler

quand on se baisse sur un champ pour regarder de tout près la terre; constante animation qu'une grande cité arabe entretient autour d'elle, le long des vieilles pistes, à travers le pays sauvage qui commence au pied de son rempart. C'est un bétail qui débouche de Bab-er-Rob, et s'égrène en taches lentes, hors de la noire poterne sarrasine. C'est au loin, dans l'ouest, quelque longue file, une somnolente procession de chameaux. Roux comme le désert, confondus à ses bosselures, ils ne se laissent pas distinguer tout d'abord. Et puis, on devine que, là-bas, quelque chose est en train de se déplacer, et l'on finit par reconnaître l'ondulation rythmique, le long balancement endormi des fabuleuses bêtes. D'un mouvement à peine perceptible la petite ligne vivante chemine, mais c'est le progrès régulier, continu, qui traverse de grands espaces terrestres, les cercles vides et successifs d'horizon.

Beaucoup de baudets, par escadrons, les petits baudets porte-paniers, les éternels souffre-douleur de l'Islam. Le dos pelé, la croupe saignante de la plaie qu'entretient l'aiguillon de l'ânier, sans doute ceux-ci s'aligneront, demain matin, dans le grand souk de Bab-Khemis. D'où peuvent-ils venir? Peut-être de Safi, de Mogador, bien loin

derrière la ligne rose où l'on voit, quand le soir est pur, s'occulter le soleil. Que de mouvements de pattes il leur a fallu, à ces trotte-menu, pour traverser les étendues monotones!

Plus près, sur les champs arides, de jaunes moutons quêtent on ne sait quels chardons, et semblent brouter des pierres...

Mais parfois, comme des vols de papillons bleus, des spahis, des officiers d'Afrique, burnous au vent, galopent dans un sens ou dans l'autre, entre Bab-er-Rob et le camp français du Gheliz. Jolie note claire, tonique comme une sonnerie de nos clairons, ce bleu dansant d'un vif essaim dans l'ardent et trop vaste paysage. Combien différents, les Maures empaquetés de blanc, aux talons troussés haut, que l'on voit défiler, rigides, à la queue leu leu, au trottinement de leurs sages mules!

Bêtes et gens, tout commence ou finit par s'en aller passer près de nous sur un pont en dos d'âne — si primitif, si arabe! — aux abords de Bab-er-Rob, et sur la piste que je vois s'allonger par les terrains morts. Fauve rocaille, bosselures, trous béants d'un sol que l'on dirait brûlé jusqu'au fond : quels vides, quelle désolation! Toujours ces aspects d'usure, de décrépitude et de misère,

qui, en pays d'Islam, atteignent au pathétique le plus grand. Ils s'étendent ici jusqu'à la terre. Entre cette terre et la guenille superbe d'un mendiant, entre cette terre et la courtine branlante d'une Marrakech ou d'une Fez, entre cette terre et le peuple prostré, muet, funèbre au pied de ces bastions, nous sentons je ne sais quelle relation profonde et secrète, l'une des harmonies qui font l'émouvante beauté de ce monde.

Le regard se replie, et vient tomber tout près, au pied du rempart qui porte notre terrasse. Là s'ébauche une sorte de champ à part, un vague quadrilatère dont un muret en ruines enveloppe les autres côtés. Et tout d'un coup, la signification du lieu apparaît : un cimetière. Mais le dedans n'en est pas plus funèbre que le dehors. Même stérilité, mêmes traînées de cailloux sur le sol incendié. Seulement la pierraille, çà et là plus épaisse, allonge comme de petits tas bien vagues, presque éboulés, où se laissent à peine reconnaître des alignements. Rien de plus humble, de plus anonyme. On dirait qu'en ces pays, où l'homme est si pareil à l'homme, l'individu ne connaît pas notre besoin de persister, d'affirmer jusque dans la tombe son être à part et son nom. Il n'était rien qu'un musulman dans la fraternité des

musulmans : il n'est plus rien qu'un mort dans la fraternité des morts. Toutes les poussières se mêlent en une seule terre : les pierres des tombes continuent les pierres environnantes, et le cimetière, depuis mille ans, se confond au paysage, au splendide et désolé paysage, dont il semble seulement préciser et comme énoncer le sens. Même simplicité de la mort et de la vie. Mieux qu'ailleurs l'une et l'autre se laissent envelopper, porter par la nature. C'est elle, la mystérieuse, l'éternelle, dont nous aimons à retrouver la présence et les mouvements en tous les aspects de ces peuples d'Islam. Leurs gestes, où la part de l'individu est si faible, tous leurs gestes en procèdent, si spontanés, marqués de style et de caractère, les mêmes, de génération en génération, comme ceux d'une espèce animale. Et ce que nous ont dit les vivants de ces pays, le cimetière le répète : tranquille soumission à la loi, large et confiant abandon de soi-même à la Toute-Puissance.

De là le grand charme de ces lieux : un charme d'apaisement... Ils sont rarement fermés comme nos nécropoles : souvent les troupeaux, les voyageurs y passent. Jardins au milieu des jardins, et que visitent les femmes, ou bien champs de pierres parmi

des champs de pierres, ils participent de la douceur fleurie ou de la grandeur stérile de la contrée. Nul monument, nulle image des morts, nul signe de l'attention vigilante des vivants. Quelques dalles creusées d'une petite coupe où viennent boire les oiseaux du ciel, quelques cippes debout qu'on laisse se rouiller, quelques tas de cailloux qu'on laisse se défaire, la main du Temps sur toutes choses, leur vieillesse, leur silencieuse ruine, le total effacement de la personne et de la volonté humaines, voilà ce que l'on aime en ces champs islamiques de la mort. L'Européen trouve là, plus profond, l'oubli de l'effort et de l'action, l'oubli de soi-même et de ses pareils, tout ce charme de solitude et de paix qui l'attire en ces vieux pays, et qui, parfois, l'y retient. A Damas, à Fez, à Tunis, comme à Smyrne et à Stamboul, je cherchais la lumière et le silence des grands cimetières. Mieux que dans la campagne, je m'y sentais au cœur de la nature, et mieux qu'au plus populeux de la ville, dans l'intimité de l'âme musulmane.

V

LE MARCHÉ DU KHEMIS

Le marché du cinquième jour, du jeudi : le grand marché de Marrakech.

Il se tient hors des murs, près de la porte qui lui doit son nom : Bâb-Khemis. En ce lieu, je reviens souvent, car le paysage y est inoubliable, et la mort y resplendit à l'aise. Des champs de poussière entre des tombeaux dont personne ne sait l'âge et des collines couleur de cendre; un ravin béant, fauve fissure de la terre où je vois, de jour en jour, mûrir une affreuse charogne de cheval; — et par delà, d'incroyables bouleversements, un chaos doré, radieux, jusqu'aux premiers rangs superbes de dattiers. C'est là-bas que, le soir, à l'heure où rosissent les troncs écailleux, viennent se

rassembler des milliers d'oiseaux blancs, — ceux qui flottaient, ondulaient sur la palmeraie, quelques minutes auparavant, comme de longues fumées traînantes.

Quand on arrive sous les buttes grises, il faut se retourner et lever les yeux. Alors surgit la merveille qui plane au-dessus de tout dans le sud : la ligne étincelante de l'Atlas, vingt-cinq lieues de crêtes déployées derrière Marrakech, incertaines blancheurs dans une pluie de rayons, neige dans le feu du ciel. A le voir déjà reparaître de ce côté, l'Atlas, quand on l'aurait cru masqué par toute la ville, on prend idée de sa hauteur.

Et par-dessous ce monde céleste, la branlante majesté des choses humaines, musulmanes, sur la terre poudreuse. C'est la poterne de Marrakech, altière encore dans sa misère : une arche brodée de festons dans un massif de boue séchée. C'est le vieux rempart couleur de feu, couleur des rouges rayons qui, le soir, baignent cette terre, comme s'il avait gardé dans sa substance le sang de tous les soleils qu'il a vus mourir. Grandeur, mélancolie de ces bastions rongés qui s'en vont jalonnant au loin la solitude. Par derrière, se lèvent des coupoles de tombeaux......

Mais le matin du cinquième jour, au milieu de ces espaces, quelle affluence des hommes! Une pâle et mouvante confusion, un bouillonnement plâtreux, celui d'une multitude arabe, dont on ne voit pas, comme en nos foules noires d'Europe, pointiller les milliers de visages. Et de là monte avec les fumées rouges du sol piétiné, une faible, vague, innombrable clameur.

Le marché commence tôt, mais j'aime y venir assez tard, quand l'astre approche du zénith. C'est l'instant où la forêt des palmes semble exhaler son âme ardente par toutes ses immobiles aigrettes; et, de même, on dirait que se consument, là-bas, à l'horizon du nord, toutes les pointes alignées des montagnettes, chaque petit triangle ayant perdu vers onze heures son aspect opaque, — éclairé, comme en dedans, de je ne sais quelle rose lueur. A ce moment aussi, l'Atlas commence de s'évanouir. Déjà rien ne le rattache à la terre, car au-dessous, les créneaux de Marrakech s'alignent sur l'azur vide. Et, dans la flamme de l'heure, cette glace oblique et réverbérante est d'un éclat si léger, si peu matériel, et pourtant si violent qu'il faut la chercher pour l'entrevoir et contraindre ses yeux pour la fixer.

A onze heures, le long des grandes buttes grises, le peuple merrakchi finit à peine de dévaler, à pied, à cheval, à mule, à bourricot, vers ce Marché-du-Jeudi, et mêlés à cette procession, déjà nous commençons à plonger dans la multitude.

Toujours excitante, cette sensation d'entrer, de se perdre par un brûlant matin dans le bruissement d'un souk ou d'un bazar. Remous de foule, rumeurs, poussière, effluves arabes : tout se mêle, tout frémit d'une même vie qui s'attise à mesure que le soleil monte, et dont on sent passer en soi l'ardeur et la pulsation. Vie collective, celle d'une ruche indigène, et qui nous enveloppe soudain de ses flots, de ses nombres, de son bourdonnement, multipliant autour de nous ses types, ses gestes, les produits de son art et de son industrie, tout ce qui, marqué de son caractère, nous suggère sa tendance et ses rythmes propres. Là sont les riches et les mendiants, les vieillards et les marmots, les Maures et les Bédouins, les nomades brûlés de soleil, et les sédentaires marchands que l'ombre perpétuelle des souks a pâlis. Là sont les métiers et les jeux, la musique et la littérature, la religion et la magie, l'éloquence et la ruse. Et rien qui ne s'harmonise à l'en-

semble : en modes, en aspects divers, partout, dans les êtres comme dans les choses, une même âme se traduit. Le fût souple et gris de ce palmier est parent du cou ligneux, élastique et pelé de ce chameau. Le profil aride du chamelier, la lenteur de ses gestes, sa grave démarche espacée rappellent la sécheresse et la solennité de ses grandes bêtes. Et les chiens, bourricots, bestiaux ont tous le même aspect de misère hirsute et famélique, vraiment on peut dire le même air musulman. Et mieux encore, les vieilles *koubas* qui s'écaillent, le rempart déchaussé qui s'en va dans la solitude, le sol lui-même, cette terre morte et dévastée, nous parlent d'abandon. Cependant la démarche processionnelle de ces femmes chleuhs, leurs draperies bleues qui traînent dans la poussière, l'archaïque bijouterie qui les charge, s'accordent à la grandeur et à l'antiquité du paysage. Et si, là-bas, les dattiers qui rayent le rose lointain des montagnes de pierre, m'ont évoqué Louqsor, c'est encore l'Egypte ancienne que je retrouve en ces Berbères enfermés, par terre, comme en un cube, dans leurs laines couleur d'albâtre, ne montrant d'humain, qu'un large visage aux longues lèvres arquées.

Et tout est pur; la présence du chrétien, maître depuis moins d'un an, et pour la première fois, de Marrakech n'est pas encore perceptible. Nous savons, nous, qu'il est là pour toujours, à présent, le Roumi. Mais parmi tous ces milliers qui s'affairent, ce jeudi, aux besognes et disputes du marché, comme ont fait, chaque jeudi, les Merrakchis des temps passés, combien sont-ils qui se doutent du changement? Pour quelques mois encore (les spéculateurs n'attendent que l'achèvement de la route pour s'abattre sur la grande cité du sud), leur monde va rester ce qu'il fut au cours de tous les siècles où l'Europe ignorait Marrakech. Je les regarde, tous ceux-là qui vivent encore comme vécurent leurs pères, et je songe à l'événement si peu visible (on n'aperçoit même pas sur le Gheliz nos batteries, si bien terrées, « défilées ») qui va développer à l'infini ses conséquences. La première sera la rupture des antiques harmonies. C'est parce qu'ils sont encore ici chez eux, qu'ils composent avec la nature qui les porte et les enveloppe de si parfaits accords. Certainement, ils ont d'autres gestes, d'autres façons de se grouper, que leurs tristes frères, les cireurs de souliers et vendeurs de journaux, parmi les terrains coupés de fils de fer, les

immeubles en construction et les foules polyglottes de la naissante Casablanca.

Quel plaisir d'errer, de s'oublier devant tant de scènes et tableaux qui se présentent à chaque pas, s'ordonnent d'eux-mêmes, distincts sur le fond de foule blanchâtre et remuante! Tous nous appellent, nous sollicitent, mais les yeux vont d'abord à la couleur.

Rose, bleu, jaune citron, éclats de métal : c'est un rang de femmes accroupies au long d'un talus, sous les blêmes collines d'ordure pétrifiée. En riches caftans, chargées d'agrafes, colliers, bracelets, sequins, elles ne sont rien que couleur jetée à terre en splendides paquets. De vivant rien n'apparaît, sauf, dans l'étroite fente, entre les deux linges qui masquent le haut et le bas du visage, la liqueur épaisse et noire des prunelles. Mais sur des faces bandées comme celles des momies, quelle valeur singulière elles prennent, ces prunelles lentement bougeantes, demi-fondues dans la trouble cornée! Et quelle vie étrange s'y traduit! Comme on sent que ces yeux-là ne sont point parents des nôtres! Comme ils nous signifient les ardeurs et les torpeurs obscures de l'Afrique, le fatalisme, le secret et la sen-

sualité de l'Islam, l'inconsciente, héréditaire tristesse, aussi, de la créature féminine, perpétuellement réprimée. Une somptueuse frise, ce rang multicolore de femmes serrées sous un talus dont l'ombre étroite ne va pas jusqu'à leurs pieds.

Autres images saisies dans ce mouvant pêle-mêle. Des cercles de chameaux déchargés, haut dressés au-dessus des humains, sur le long ressort de leurs jambes calleuses : têtes arides, pendantes lippes, fauves silhouettes profilées sur le ciel : les uns pacifiques, mâchonnant d'un mouvement oblique l'herbe qui pend de leurs dents jaunes; les autres — peur ou stupide courroux — poussant des cris atroces. Les étonnantes bêtes! et qui semblent les survivantes d'une autre époque de la terre (comme le caméléon, la tortue, ces autres vieillards de la création). Il y a vraiment du mystère en elles, et certains animaux sensibles s'en inquiètent. Ainsi le cheval de Droin, un arabe, et du pays, dont l'accoutumance aux grands ruminants devrait être celle de toute une race. Chaque fois qu'il lui faut croiser ou dépasser un dromadaire, il s'arrête net, demi-cabré, rejetant sa jolie tête d'un geste de femme nerveuse, qui dit l'effroi, l'horreur. Il faut le caresser, lui

parler, le convaincre. Alors il passe, tout d'un coup, frémissant, avec le mouvement du suprême dégoût qui prend son parti.

... Sorciers, besicles au nez, baguette en mains, assis à l'entrée de leurs minuscules tentes, chacun devant un bien humble matériel de sabbat : talismans, omoplates de mouton, mains de Fatma, fioles, poudres, mandragores, cornes de gazelles (excellentes contre le mauvais œil). Ailleurs, sur la poudre de la terre, des peaux de hyènes et de chacals, des violes, flûtes, cithares, et puis des poignards courbes, à faire rêver, avec leurs gaines, leurs poignées de cuivre et d'argent ciselé, les derniers de nos peintres romantiques. Devant les armes surtout, se pressent les Chleuhs de l'Atlas, reconnaissables à l'étrange beurnouss qui les enferme : sorte de chape, pesante, pyramidante comme celle d'un évêque, mais toute noire, et qu'échancre, au-dessous du dos, un segment orange. Un tel vêtement, le parti pris de ces deux tons affrontés dans leur force et leur simplicité : d'où cela peut-il venir? On y a vu la stylisation d'une lune : une lune montant au bord de la nuit. Mais ces hommes de la montagne sont si simples et près de la créature sauvage, leur type et leurs mœurs fixés depuis si longtemps,

que cette invariable parure semble presque un attribut naturel et caractéristique de l'espèce, quelque chose comme la zone de feu sous le nocturne velours de l'aile, en certains papillons. L'instinct qui a pressenti, cherché — par quelles démarches, au cours de quelles durées? — un accord si rare et si puissant, on dirait qu'il tient du mouvement même de la vie, de l'obscur vouloir qui se traduit chez un insecte en inutile splendeur.

Mais le plus grand plaisir, ici comme en Orient, c'est de voir le monde antique, de le voir directement, dans sa vie quotidienne, inconsciente; c'est de retrouver l'homme drapé d'une seule étoffe sous le soleil, le rythme des lignes vivantes, la gravité des plis de toile et de laine où les gestes s'élargissent, la beauté des pieds nus dans la poussière, toute l'ingénuité de la créature proche encore de la terre, et qui prend à cette terre, pour la façonner de ses doigts, la simple matière de ses instruments. Dans ces poteries étalées sur la pente d'un talus, et dont toutes les formes sont classiques, je reconnais la pâle argile ou la glaise ferrugineuse, comme, au souk obscur des teinturiers, dans les éclatantes étoffes, je retrouvais

le rouge des grenades, le jaune des citrons dont les écorces broyées par l'artisan s'entassent au long de la ruelle. La main du potier qui pétrit, un tour comme celui dont parle Homère, la flamme qui blanchit l'argile : c'est tout ce qu'il a fallu pour cette céramique. Elle nous parle moins de l'Islam que de toutes les anciennes civilisations. Devant ces coupes, d'un type aussi général que la flèche taillée dans le silex, devant ces amphores effilées qui ne se laissent point poser debout, identiques à celles qu'on a trouvées, fichées en terre, dans les caves de Pompéi, devant toute cette poterie en vente dans la poussière, sous le brûlant soleil, et dont le décor géométrique répète ceux que traçaient déjà les vieux artisans de Chypre et d'Ionie, je suis le contemporain de toute l'humanité antique. Alentour, la foule blanc-drapée n'est que de bourgeois et ménagères merrakchis, mais c'est un peuple de statues vivantes, car dans les grands plis de mousseline et de laine où se stylisent les lignes et les rythmes, l'individuel disparaît, et les figures s'amplifient jusqu'au symbole. Tous les gestes sont beaux de cette intense vérité d'expression, de cette essentielle et presque schématique simplicité qui font de chacun le geste propre, immédiat, invariable de tel

sentiment ou passion. Je ne vois ici que les grands aspects généraux de la créature humaine. Ce mendiant qui tend sa sébile et vagit doucement en levant des prunelles aveugles, c'est elle, vaincue, dénuée, prostrée plus bas que la souffrance et la révolte, et c'est toute l'éternelle et simple misère. Cette femme assise sur la terre, qu'importe que son voile me cache son visage? Son bras enveloppe le souple corps d'un enfant, un petit garçon rieur qui n'est vêtu que de poussière, et ce geste en fait une figure de tous les temps : je vois la maternité et, pardessous, je pressens toute la nature. Le pathétique du grand âge m'apparaît en ce patriarche qui passe, ployé sur son bâton, d'une démarche lente, sa barbe épique sortant de l'ombre où le pli relevé du haïk enferme ses yeux. Et ce passionné marchandeur qui s'écrie pour quelques piécettes, et dont la maigre main tantôt se lève et tantôt se porte à son cœur, ne dirait-on pas le Juste attestant l'Eternel? L'un est Job et l'autre est Nestor. Près des choses qui nous montrent, vivantes, invariables, les plus vieilles industries humaines, les figures des hommes nous évoquent les grands âges épiques et légendaires.

Et voici les artistes, conteurs, jongleurs,

rhapsodes, chacun entouré du triple et quadruple cercle de son public. Pas un geste chez les auditeurs, tapis à terre, absorbés et comme détachés de la foule qui se pousse, alentour, au trafic des marchandises matérielles. La noire et luisante fixité des regards les montre magnétisés, possédés par celui qui chante ou déclame. Il y a bien un cercle d'où fusent des rires subits, le conteur ne débitant là que de la prose (c'est l'histoire d'une femme qui eut commerce avec un poulet, et pondait des œufs d'or). Mais ailleurs l'attention, le sérieux des visages, l'immobilité des attitudes tiennent de la religion. Et en effet, dans presque tous ces jeux, la religion est présente.

Sur la pointe des pieds, à pas de mystère, tourne un charmeur de serpents, frère, à travers toutes les différences de races, de ceux que l'on voit dans l'Inde. Crinière déroulée, visage de secret, où vivent, seules, les ardentes prunelles, c'est presque un fakir. Maintenant, il porte un petit roseau à ses lèvres, et jouant quelques notes susurrantes, les mêmes toujours, comme une phrase rituelle qu'il importe de répéter, d'une danse glissante, il décrit des cercles magnétiques autour de la besace où sont lovés les reptiles. Comme on sent que le

serpent, en ce moment, est dieu ou génie, puissance mystérieuse qu'il s'agit de concilier, de conjurer, que c'est ici quelque survivance des vieux cultes ophiques! Sûrement, cette petite phrase de flûte est une incantation : il s'agit d'abord, comme dans les anciens mystères égyptiens, comme dans tel office sivaïste, d'appeler le dieu, de le décider ou contraindre à paraître. Inlassable, la musiquette tourne, retourne ses quatre notes... Le dieu paraît : une petite tête triangulaire et comme maillée d'acier, d'où jaillit un dard si vif et si fin qu'on n'en voit que le tremblement. Vraiment, un être sacré, l'Uræus, celui qui figure autour du disque solaire, sur tous les pylônes des temples de Karnak, et que je reconnais bien, car il s'est dressé, et le voici qui grandit, se gonfle, capuchon ouvert, coiffé, dirait-on, du *pschent* pharaonique. Et puis, silencieuse, commence sa danse de serpent, danse coulante, ondulante, oscillante, la tête tournant d'un mouvement intelligent, humain, pour suivre le va-et-vient du charmeur, pour lui faire face toujours, les yeux attachés à ses yeux, le fixant de leurs deux étincelles noires.

Etrange esprit qui s'est éveillé dans ce fluide corps de reptile, vie lointaine, inquiétante, qui pour quelques instants s'accorde,

sous les influences magiques du rythme, à celle de l'homme.

Deux acolytes, des vieux, installés par terre, frappent des tympanons, et, sourde, obscure, la pulsation s'enfle et se précipite, épanchant l'hypnose. A droite, à gauche, leurs têtes roulent, ivres de cadence. Les yeux du danseur se révulsent. Hors du sac, glisse un second reptile; à son tour, il s'érige sur ses replis, et dardant le fil frémissant de sa langue, il oscille, décrit horizontalement des 8 dans l'espace. Mais, soudain, l'homme s'est arrêté, et la main haute, dans un geste fatidique, voilà qu'il commence à psalmodier, cependant que les vieux accélèrent leur enragé battement. Et tous les assistants ont pris l'attitude rituelle, celle du musulman qui se compose pour écouter la *Fatiha*, chacun modeste, recueilli, les yeux baissés, rapprochant ses mains, les tenant tendues devant lui, paumes en l'air.

A côté, dans un autre cercle, la religion est plus évidente encore. Deux chanteurs déclament une véhémente rhapsodie. Grand, maigre, barbe frisante et noire, le plus jeune est debout. Cette face blême, ces paupières aux longs cils, presque closes, comme mortes sur des visions intérieures, toute la

blanche, immobile silhouette qui se penche en avant pour nous communiquer son souffle : ah! l'admirable figure de passion, de possession! — et si simple, linéaire, que, de la tête aux pieds, on la dessinerait d'un trait! Rapide, par tercets, la cantilène défile, chaque second vers répétant le premier, martelant les mêmes syllabes, sur une seule note, tenue, bourdonnante, — le troisième baissé d'un ton, suscitant l'invariable répons de l'autre chanteur. Ils disent la geste de Moulay Abd-el-Kader, l'un des plus vénérés saints de Marrakech : « leur dieu », nous dit en ricanant un souple petit Israélite, qui nous désigne le cercle d'auditeurs, tous affiliés à la secte de ce marabout. Et c'est bien le nom d'Abd-el-Kader, que j'entends sonner à la fin de chaque répons. Presque tout de suite, on est pris, entraîné dans la passion démoniaque du rhapsode, dans la précipitation régulière des tercets qu'il scande d'un battement convulsif des doigts, sur un minuscle tambourin tenu de la main gauche. En gestes incessants, imperceptibles, sur l'autre main levée, toute l'animation du poème vient danser : petite main toute d'élégance et de spiritualité, qui se redresse et tourne sur le poignet, — trois doigts seulement s'ouvrant, se fermant, sem-

blant courir sur un instrument invisible. Aussi mobile la face, où passent toutes les expressions du visage arabe, d'une justesse, d'une rapidité incomparables, sans qu'une seule fois les paupières se relèvent, le corps, la tête toujours projetés en avant, fixés dans un élan. Vie frémissante de l'esprit, mais contenue, tendue par sa propre véhémence, comme d'un torrent dont on ne voit plus trembler les lignes de vitesse. Et par-dessous, la mesure exacte, la pulsation pressée des vers dont j'entends sonner la rime, chaque tercet arrêté court, en plein essor, la cadence fortement frappée, excitante, enivrante comme les foulées d'un galop bien martelé.

Près des fidèles de Moulay Abd-el-Kader les initiés de Moulay Ali Chérif. Un petit *taleb* aux yeux de braise, en caftan orange mène les dévotions. Furieusement, avec des sursauts de l'échine, à grands gestes vaticinants que magnifient encore ses voiles déployés, il harangue ses auditeurs (il les nomme *moslemin*). Et puis bourdonnent d'ardentes litanies, appelant la *baraka* du Vénéré, du Saint, du Sanctifiant, du Père, dévidant les kyrielles de ses épithètes. Et dans ce cercle aussi, les yeux se fixent, les têtes se mettent à battre, une ivresse conta-

gieuse et béatifique se propage. De cette rythmique, affolante répétition du nom, naît une puissance qui va contraindre le Saint, et, vertigineusement, chacun s'y absorbe et s'y abolit.

* * *

Souvent, par delà le champ de blancheur mouvante, du côté des palmiers, on voit pointiller du rouge et du bleu. Nos uniformes. Ils m'attirent, et je traverse tout le marché.

C'est une commission de remonte : un intendant à quatre galons, des vétérinaires, spahis, artilleurs, en train d'acheter des mules et des chevaux.

A l'entrée d'un long terrain qu'une corde défend contre la presse des curieux, le commandant magnifique, en beurnouss écarlate, est assis. Renversé en arrière, balançant sa chaise, le coude sur une table où s'alignent des piles et des piles de douros tout neufs, il tapote sa botte de son stick : exactement l'attitude de froide, supérieure tranquillité que j'ai vue à des officiers anglais dans l'Inde, celle que prend, d'instinct, le maître européen sous les regards d'une foule indigène.

Deux aides présentent la bête que tient un spahi, la tâtent, la mesurent, lui ouvrent la bouche. Nonchalant et précis, allumant une cigarette, l'officier laisse tomber des ordres : « Allez au trot!... Revenez au galop!... Mettez-le en cercle! »

Le vendeur avance, grand, grave, la face pâle dans la barbe de jais; les mains croisées sur la poitrine, courbé dans le respect : l'allure et la physionomie que l'on voit à tous les maquignons et palefreniers d'Orient. Lentement, d'un geste quasi rituel, il fait le *salaam*, touchant son front de ses mains réunies, et puis, redressé, il lève la droite pour les protestations et les serments.

Toujours renversé dans son fauteuil, le commandant coupe sa rhétorique d'un geste du stick; un interprète dit un chiffre. Et déjà l'on amène un second cheval.

L'homme a compris : le chien de chrétien est un chef, et qui voit clair, paye bien et veut aller vite. Les piles d'argent sont-là, toutes blanches, fascinantes, au soleil. Au signe que lui fait un lieutenant, il s'accroupit, écarte les bras dans le geste de l'orant, et la laine de sa *djellab'* déployée d'une main à l'autre, muet, immobile, religieux, il regarde tomber dans son giron la manne bénie des écus.

*
* *

Un certain jeudi, à midi, la morsure du soleil perçait la blouse de toile; les yeux éblouis par des lignes de feu se fermaient à moitié pour ne plus regarder qu'à travers le tamis des cils, et nous rentrions, mêlés, sous les flots de poussière, à la cohue refluante des piétons et des bêtes, quand, tout d'un coup, j'ai senti passer un émoi dans la foule. Les têtes se levaient; quelques-uns s'arrêtaient; et très vite, dans une rumeur croissante, les buttes et les talus se couvrirent de monde. La main au-dessus des yeux, tous fixaient un point au nord-ouest, du côté du Gheliz. Quelques instants, nous aussi, nous avons pu voir. Accompagné de gypaètes, un autre oiseau planait, mais démesuré : deux ailes comme personne n'en a jamais vues dans le ciel de Marrakech, et pâles, bientôt d'un jaune évident, comme d'une sauterelle fabuleuse, et tout d'un coup lustrées de soleil. Indifférent au tournoiement des rapaces, le prodige venait tout droit de l'horizon, et semblait monter dans le ciel.

Et puis le ronron familier du moteur. Le premier aéroplane qui s'aventure dans le

sud marocain. Il a dû s'envoler ce matin de Casablanca, en deux heures laisser derrière lui la boueuse Chaouïa, l'Oum-er-Rebia, les étendues de plus en plus jaunes, les lunaires Djebilets, les soixante lieues de pays vide, que les ondulantes chenilles des caravanes traversent en six journées.

Un ami musulman de Tlemcen, qui chevauche en devisant avec nous, me cite une récente prophétie. Un marabout de Marrakech avait dit après la défaite d'El-Hiba : « Les Français arriveront par les airs ». On ne l'avait pas cru : quelle leçon pour les esprits forts!

Le peuple regarde, mais seulement intéressé, curieux, sans agitation ni stupeur, et chacun, bientôt, reprend sa route vers la ville. Certainement, en Europe, l'émotion des foules fut plus grande à la première apparition d'une merveille que personne, pourtant, ne prenait pour un miracle. A Marrakech le miracle est indubitable; seulement le surnaturel est quotidien.

Simplement, quelque génie soutient dans l'espace le tapis volant. Les chrétiens ont leurs djinns. Il y a ceux que l'on entend souffler dans les *arabas* de fer qui viennent comme le vent de Casablanca; il y a celui du *taragraf*, qui craint le voisinage des

Croyants, et qui réside avec les démons juifs au quartier du Mellah. Aux méchants les diableries! Que le Tout-Puissant le décrète, et demain — *incha'llah*! — les saints marabouts accompliront de plus grands prodiges. Il veut ce qu'il veut. Il sait ce qui convient à tout moment. Il est le plus savant.

Près de nous, un groupe de marchands maures, qui regagnent les souks, commente l'événement. Du haut de sa mule, notre compagnon, Si-bou-Talib, le Tlemçani dont le beurnouss immaculé, la mine de discrétion courtoise et de musulmane prudhomie inspirent confiance, vient d'échanger avec eux le salut. Le plus âgé, paraît-il, soutient une opinion sceptique. « Voir et connaître sont deux, » dit cet homme expérimenté : « méfie-toi des apparences »! Selon lui, les chrétiens, peu nombreux, usent d'un stratagème pour en imposer aux Croyants. Tout simplement, du camp français, au Gheliz, la machine est tirée comme un cerf-volant par une ficelle.

* * *

Loqueteux, béquillards, lépreux, culs-de-jatte, aveugles : oh! les pitoyables, les saints mendiants de Marrakech! Tous ceux que je

vois, du matin au soir, effondrés au long des murs dans les venelles, les places, les carrefours, les souks, on dirait qu'ils se sont donné rendez-vous, ce jeudi, sur ce chemin du Khemis.

Des deux côtés de la route, s'allonge cette haie de misère pieuse et vagissante. Chacun reste où il est, dans la même posture, ne s'adressant à personne, dévidant les *ouerd*, les *dikr*, qui recommencent toujours. Parmi les décombres, sous les buttes gris pâle dont leurs loques répètent exactement la nuance, ils ne sont que le décombre humain de la grande ville saharienne, sa ruine vivante dans la ruine des choses.

Est-ce le fatalisme musulman qui les résigne si bien à leur misère? On oublie presque de les plaindre, tant elle semble naturelle, dans l'ordre immémorial de ce monde, contribuant même, comme le délabrement des vieux murs et le ravage du sol dans la splendide lumière, à son caractère et sa beauté.

D'ailleurs le Prophète l'a dit : l'état du pauvre est prédestiné. « C'est un don d'entre les dons de l'autre monde, que le Dieu très haut octroie à ceux qu'il choisit. » Ils ont leur droit dans la cité, ces misérables; on leur doit l'aumône et le respect; ils sont

« la famille de Dieu », comme les simples, les fols. Heureux dénûment qui leur assure les célestes félicités! Ecoutez encore ce *hadit* : « Les gens du Paradis, ce sont tous ces vermineux, ces loqueteux, ces tignasseux couverts de poussière, dont le cœur gronde de besoin. Au jour de la résurrection, des auréoles les envelopperont, dont les reflets illumineront toutes les créatures... »

Sous le feu du soleil, dans un paysage funeste, ceux-ci me rappellent, avec plus de grandeur épique, leurs frères lointains, les pauvres, les *paour-kez* de notre Bretagne si différente. Là-bas (ciel intime et voilé, horizons prochains, terre vêtue d'éternelle verdure), là-bas comme ici, quelque chose du moyen âge s'est attardé jusqu'à nos jours, quelque chose des temps où l'Islam et la chrétienté se ressemblaient beaucoup. Vieux pays si longtemps immobiles, Inde et Russie, aussi bien que Maroc et Bretagne, où la foi est restée vivante, où les races inclinent d'elles-mêmes au fatalisme : le mendiant y a gardé le caractère qui lui venait de la religion. Mendiants du Très-Haut, disent les Arabes. Mendiants du bon Dieu, disent nos Bretons, mendiants des pèlerinages, des pardons, mendiants marmotteurs de patenôtres, sur les degrés des calvaires,

aux porches des antiques chapelles, quand sonnent les fêtes rustiques des saints. Ceux-là aussi, on dirait que Dieu les a mis au monde pour la misère, que c'est leur naturelle et nécessaire destinée dans l'ordre général. Et chacun les accueille, quand, au jour de la semaine fixé dans chaque paroisse par la coutume, ils s'annoncent aux portes des fermes par un sourd bourdonnement ecclésiastique. Ils se signent avec le sou de la sainte aumône; leurs oraisons portent bonheur, et leurs bissacs s'emplissent de croûtes. Quelques-uns tiennent, comme ceux-ci, du fakir, du derviche. Saint Salaun, le doux fol qui vivait dans un arbre, et se balançait sur une branche en répétant tout le jour le nom de Marie, fut un pur fakir[1].

Mieux que leurs frères d'Europe, les mendiants du Maghreb, par leur nudité, le grand style de leurs guenilles, par leur affaissement dans la poudre du sol, nous présentent le type éternel de la misère. Ils semblent tombés au-dessous de la douleur : vraiment ils n'ont l'air ni de souffrir ni de désespérer, ni d'espérer non plus, pas même de s'être résignés. Ils sont là comme les ânes pelés, hérissés, à la fois écorchés et

1. C'est le Saint du Folgoat (bois du Saint), près de Lesneven.

calleux, qui ne sentent plus les coups, et, dans les souks, se serrent les uns contre les autres en fermant leurs pauvres yeux bordés de mouches. Impuissants, innocents comme des enfants et des simples, terrés à l'ombre étroite des talus, ils ne savent, ces pauvres, que dodeliner de la tête ou lever, avec un sourire vague, des prunelles sans regard, en marmottant un saint nom de chérif. Quelques-uns ont une sébile posée devant eux : ils ne songent pas à la tendre aux passants. Enfermés, la tête cachée en des voiles que le soleil et la crasse des années ont teintés du même jaune que le sol, ils font partie de la poussière du chemin. Mais si l'on approche, de ce paquet inerte on entend sortir une voix monotone de litanie.

... Des femmes aussi, de maigres aïeules berbères : faces aveugles et tannées de vieux cuir, fronts ravinés de rides, colliers, bracelets de cuivre, d'argent et de corail, — et sortant des plis de leurs haillons bleus, des bras décharnés et nus depuis l'épaule. Par leur solitude et leur morne majesté, celles-là nous évoquent la vieillesse des grands fauves.

Ceux qui font l'effort de mendier vraiment sont associés par petites bandes. En voici sept, tapis, en ligne, dans la poussière, et

dont les têtes hochent au rythme de leur mélopée. C'est bien une troupe, une compagnie. Leur chef est debout, en avant, le plus beau, le roi de tous les gueux, celui-là. Et il doit le savoir, si droit, presque rigide en ses guenilles magnifiques, la tête rejetée en arrière, ses prunelles mortes levées au ciel, comme, si souvent, celles des aveugles, le maigre bras tendant la sébile. C'est lui qui clame à intervalles réguliers le nom du Saint, patron de la confrérie, et le reste de la bande, en cadence, entonne les répons.

Mais Si Bou Talib, qui entend tout, me dit que plusieurs fois, à notre passage, les mots qui bénissent se sont haineusement mués en paroles maléfiques. Il arrive aussi que, devant le Roumi, le nom du saint patron légendaire soit remplacé par celui de Sidi El-Hiba, le *mjahid*, le prophète de la guerre sainte, qui n'a fait semblant de se laisser battre que pour mieux attirer les Français à Marrakech. A Taroudant, derrière l'Atlas, il prépare contre eux ses maléfices, et suivant les derniers bruits des souks, il s'occupe en ce moment à dresser une harka de moustiques qui, passant d'un trait les montagnes, va s'abattre sur leurs camps pour leur inoculer la mort. Il est le serviteur de Dieu. Il confondra les idolâtres.

Chez quelques solitaires, des nègres surtout, l'idée religieuse prend des apparences de manie. Avec un hochement de tête obstiné, chacun jette la même formule dont la monotonie l'exalte ou l'hypnotise. Celui-ci, par terre, qui répète à voix rauque le nom d'Allah, y met une fureur haletante, et qui tourne à l'aboiement. Par le même procédé que les hurleurs du Caire, il cherche, cet enragé, et peut-être a-t-il atteint déjà le vertige, qui confine à la béatifique extase.

Je venais de le dépasser, et je suis revenu pour voir s'il prendrait une piécette. Avec une grimace de possédé, les yeux hors de l'orbite, il m'a fixé, et puis, au lieu d'avancer la main, il l'a levée, la paume close, l'index dressé, la poussant plusieurs fois vers le ciel, d'un geste contracté, comme alenti par sa véhémence, un geste inoubliable et qui voulait nous dire : Fou! Réveille-toi! Lui! Lui! Lui! Il n'y a que lui! — *Allah! Allah! Allah!*

VI

LA MUSIQUE ET L'IVRESSE

L'hôte est très beau, aux chaudes lumières des flambeaux posés sur les tapis. Ayant baisé ses doigts, ayant remercié Dieu qui le favorise de notre visite, il a demandé la permission de veiller aux derniers préparatifs de la fête.

Dans la longue chambre bordée de divans très bas, entre les candélabres et les réchauds d'où montent déjà les fumées de l'aloès, il va et vient, volumineusement enveloppé de liliale et molle blancheur. Sur les laines épaisses de Rabat, ses pieds sont purs et roses; on voit même, au bas des mousselines, un peu de la chair grassouillette de ses jambes. Un homme d'âge, de poids et d'argent, un riche marchand, un Fàsi qui a

maison dans les deux capitales, et mène un grand négoce avec l'Égypte et l'Angleterre. Dans son nom se laisse reconnaître celui d'une ville célèbre d'Andalousie. Son visage clair dit le vrai Maure, la vieille race citadine, pâlie à l'ombre des *qaiserias* d'Espagne et du Maghreb. Œil gris, intelligent et froid, mâchoire inférieure avançant un peu, et creuse au coin de la bouche; moustache bien taillée, découvrant comme il convient l'arc mince et précis des lèvres; barbe grisonnante et vraiment islamique : une mine, enfin, de finesse et de fermeté, avec cette nuance d'ironie sagace et retenue qui passe pour un trait proprement fâsi.

Un gentleman musulman, qui s'apprête à magnifiquement recevoir, — non sans arrière-pensée, nous a-t-on dit, de politique et de diplomatie.

Seulement, tandis que les musiciens commencent à gratter leurs cithares, une esclave sombre, admirable de noblesse et de sérieux, vient de poser à terre un plateau chargé de flacons, où parmi les plus respectables étiquettes de nos liqueurs monastiques, on aperçoit aussi celles d'un amer et d'une absinthe. On nous avait prévenu : cette profusion d'alcools aux fêtes que nous offrent les notables indigènes, c'est déjà de la poli-

tique; il s'agit d'écarter le soupçon de fanatisme, de nous flatter, en montrant qu'on est prêt à recevoir des chrétiens la civilisation supérieure.

Cinq ou six convives : deux fonctionnaires européens, plusieurs personnages indigènes. Révérences, murmures de félicitations, poignées de mains des uns, graves salutations des autres. Cette salamalec finie, tout le monde s'est laissé choir sur les bas divans de soie jaune. Dans ce riche et mystérieux décor — flambeaux, tapis, chaudes et rayonnantes couleurs — entre les neigeux, floconneux paquets de mousseline que font les Maures installés sur leurs chevilles nues, quelle laideur et quelle gêne de nos sombres, étroits vêtements! Islamisé à demi déjà par un long séjour en pays arabe, le plus notable des convives européens est en chaussettes. Suivant le rite, il a secoué l'aspergeoir d'eau de rose dans ses manches, dans son cou, dans son gilet. Et puis, s'affaissant avec l'indolence d'un Maure sur ses jambes croisées, il a montré qu'il cédait tout de suite, comme il convenait, aux influences d'une si belle musique, dodelinant de la tête à la cadence, les yeux vagues, et puis, frappant ses mains l'une dans l'autre, au rebours, semblait-il, de la mesure, — mais

c'était bien le rythme arabe. Tout le monde en fit autant. Ces battements de mains remplacent très bien la conversation.

Musique parfaitement grisante, d'ailleurs, et dont la sorcellerie nous transporte d'un seul coup au cœur de ce monde si lointain. Aussitôt qu'elle frémit, palpite, c'est l'effet trouble et visionnaire que produisent certains narcotiques : l'illusion du temps supprimée, les enveloppes solides évanouies, un émouvant dedans spirituel, le mystérieux vouloir d'une race, indiciblement révélé. Trois luths, un violon arabe, un violon d'Europe, deux voix de femmes, ce n'est pas l'orchestre chérifien ni la savante musique mauresque que j'entendis, au temps d'Abdul Aziz, chez un vizir de Fez, mais c'est assez pour nous faire entrevoir — quoi? rien qui se laisse transposer en termes de pensée, rien qui se laisse décrire, rien même qui persiste vraiment dans l'esprit, une fois l'enchantement disparu, rien sans doute que de l'illusoire, mais pourtant l'infranchissable distance qui nous sépare de cette humanité, les siècles de vie différente, sous un soleil, au sein d'une nature qui ont fait son âme à jamais mystérieuse pour nous, une âme dont, cependant, à cette minute, par l'effet des cadences et des étranges modulations, je sens passer

en moi les rythmes propres : langueurs, ardeurs, saccades...

Et musique insaisissable aussi. En vain on essayait de se prendre à sa substance matérielle, d'en débrouiller la structure. On entendait bien revenir un thème, mais à peine apparu, disparu, fondu dans cette confusion rythmique dont il sort sans qu'on sache comment, où l'ouïe se perd comme les yeux dans le fourmillement stellaire du décor. Oui, dans le domaine du son, et dans celui de la couleur et de la ligne, c'est bien le même art, à la fois diffus et régulier, infini et monotone. Répétition des formes, naissant toujours du même fond innombrable, mouvant et fragmentaire de l'élément.

La belle esclave sombre, de l'autre côté de la salle, se tenait debout contre une colonne. Comme un parfait objet d'art, elle attestait le goût savant du riche amateur qui l'avait achetée. Bronze vivant à côté de ce pilier, les lèvres aiguisées d'un invariable sourire, elle ne bougeait pas; ses larges yeux de ténèbres tournés de notre côté ne regardaient pas : elle n'était rien que la perfection de la créature féminine avant la pensée, fleur humaine plus mystérieuse

d'être sombre, faite seulement, comme les fleurs, pour l'innocente et grave fonction d'amour. L'étrange, chez elle, c'était, avec des traits et proportions d'une beauté quasi grecque, cette chaude obscurité du teint, manifestant les influences du sud, évoquant la nuit tropicale, ses ardeurs, ses pâmoisons, ses chauds effluves excessifs.

Au geste du maître, elle s'est approchée pour présenter aux convives le bassin de métal et l'eau de l'ablution qui précède les repas. Lenteur de la démarche somnolente : les genoux demi-fléchis, les pieds nus coulant sur les tapis. Sur sa longue tunique de mousseline, une ceinture lourde et fleurie la bridait au-dessus des reins, et nouée par devant aussi bas que possible, la gênait un peu pour marcher. Gêne savante imposée par un maître-amant, et d'où naissait à chaque pas glissant une ondulation des hanches comme en certaines danses lascives d'Orient

Mais le visage ignorait toute provocation. Avec son immobile sourire de secret, elle nous évoquait quelque prêtresse nubienne l'Isis, avançant vers les mystères. Sa main portait une lourde aiguière d'étain, qu'elle levait haut pour chaque convive, d'un geste qui développait son bras admirable et le long filet d'eau versé sur les paumes.

Elle servit ainsi tout le repas qui s'animait, allant et venant toujours de la même démarche de sommeil, n'ayant l'air ni de voir ni d'entendre, posant sur les tapis, avec une lenteur ployante et rituelle, les plateaux chargés de viandes, et chaque fois se retirant à son pilier, où, debout, elle attendait dans l'ombre, les lèvres allongées dans son éternel sourire égyptien. Insensible aux fortes plaisanteries que les vins commençaient à exciter chez les sages bourgeois maures, elle semblait toute passive, capable d'infinies attentes, une simple esclave achetée pour sa beauté, et qui, n'ayant jamais rien rêvé au delà de sa condition — l'une des vieilles conditions naturelles de la femme — peut donner son amour aussi bien que la volupté à celui dont elle est la chose.

La chère était copieuse, les plats se suivant si vite, si nombreux, qu'on les renvoyait sans presque y avoir touché. Des poulets surtout, par séries de cinq ou six : il en passa plus de vingt : rôtis, bouillis, grillés, farcis, fleurant tous les aromates. Chaque fois, d'un geste expert et rapide, l'hôte en brisait un ou deux, plongeait la main dans la carcasse fumante, en retirait quelques morceaux de choix qu'il roulait vivement entre ses doigts gras et blancs, et, d'un geste

empressé, présentait à celui qu'il voulait honorer : il n'eût pas convenu de se dérober à cette faveur.

Philosophe, supérieur au préjugé religieux, depuis le commencement du dîner, il buvait à petits coups de l'absinthe : le breuvage des Roumis, aux yeux d'un indigène, s'il a vu, vers onze heures du matin et vers six heures du soir, les deux pauvres cafés de la Place du Trépas. Les derniers plateaux emportés, toute la compagnie revenue aux longs sofas, il continua de boire, sans omettre, chaque fois qu'il se servait, d'envoyer à quelqu'un des convives un gobelet qu'il accompagnait d'un signe engageant et noble (on pouvait oublier de vider son verre). Peu à peu ses yeux se voilaient, sa fine et claire figure se plombait aux tempes. Oh! le triste contraste! — ces draperies couleur de neige, cette pure physionomie musulmane, où ne se lisait, tout à l'heure, que fermeté sagace, ironie critique, épicurisme intelligent, et maintenant ces expression d'hébétude et de ribote.... Cependant le chant des cheikhas s'exaltait, se pâmait, coupé d'arrêts brusques, par-dessus le grattement infini des luths, et la pulsation saccadée des *taâridj*.

De temps en temps, aux passages les plus

véhéments, l'un ou l'autre des invités jetait un *Ah*... qui se prolongeait : grave soupir sonore, où semblait s'exhaler un indicible excès de volupté. A ces suggestions de la musique, le plus docile était mon voisin, si blanc voilé, si musulman dans ses épaisseurs de laine et de mousseline. Tout d'un coup, je crus rêver de l'entendre m'adresser la parole en français. Et quelle autre surprise quand, m'appelant par mon nom, et tournant vers moi son visage, il me demanda si je ne le reconnaissais pas! Vraiment non! cette figure un peu molle, aux yeux languides, au menton rasé, je ne sais quoi d'insolite et qui s'accordait mal à l'habit musulman, cela ne me rappelait absolument rien. Deux syllabes murmurées — *Boulboul* — et tout s'évoqua : Fez avant l'occupation, Fez encore farouche et mystérieuse, l'odorant mellah derrière ses remparts d'ordures, la patriarcale famille israélite qui nous accueillit si honnêtement un jour d'avril et de réjouissances pascales. Depuis l'arrivée des Français M. Boulboul fils — c'était lui — avait dit adieu pour toujours aux contraintes du Mellah. Affranchi de la souquenille noire et des papillotes, il ne voulait plus connaître que le noble caftan de l'Islam ou d'élégants vestons d'Europe.

Son costume cessa vite de me paraître plaisant. Il disait de poignantes nouvelles : la maison paternelle mise à sac, durant les émeutes de Fez : sa mère massacrée à coups de couteau — il y avait tout juste douze mois. Les pauvres gens du Mellah ! De tout temps, ce furent là pour eux des fléaux périodiques. Ont-ils souffert de la domination haineuse et méprisante du musulman ! A Fez, il y a huit ans, le chef de cette famille pressentait-il son malheur, quand il nous contait le récent pillage de son quartier? C'était à la suite d'un épouvantable fait divers : un juif lentement brûlé vif, sur un lit de copeaux, pour avoir enfreint la loi qui défend au Youdi l'usage du cheval.

Mais les quelques paroles que vient de murmurer mon voisin m'émeuvent plus que, jadis, le récit de cet autodafé. Car je revois la maison alors bénie du Seigneur, toute la florissante maisonnée. Autour du paternel M. Boulboul, en riche robe de gala, il y avait deux grand'mères, des tantes, des gendres et des petits-enfants, — les femmes chargées de mitres multicolores et d'antiques brocarts d'or; graves atours, plus significatifs et touchants sur les branlantes aïeules. La pauvre mère, qui venait encore une fois d'accoucher, gisait, exsangue, sur un lit de

parade, et, si dolente, s'efforçait encore de nous sourire. La douceur épuisée de ce visage me revient, et tout ce qu'il exprimait d'une race intelligente, sensible et seulement trop civilisée, tandis que s'évoque la scène de sang et de saccage.

Maintenant les femmes chantent. Au fond de la longue chambre, les luths tournent et retournent leurs arabesques sans fin; et devant nous, à la lumière prochaine des flambeaux, les cheikhas, hiératiques, la gorge haute et vibrante dans la tension de la mélopée, les traits fortement modelés d'ombre, forment un groupe étrange.

Des visages dévoilés de femmes! A Marrakech, c'en est assez pour étonner. C'est comme un secret qui se livre, un secret — et quelle contrainte! — imposé à des séries de générations féminines, à des millions de créatures humaines par les seuls prestiges de la religion. Et dans ces masques là, comme le type indigène (arabe? berbère?) à demi caché par la barbe chez les hommes, apparait exotique! bien plus lointain qu'on ne l'eût imaginé, évoquant le Peau-Rouge, le Canaque. Visages aigus, pommettes hautes, sur des creux d'ombre, yeux obliques, cheveux d'un noir de soie, noir absolu, non

vivant, parmi les ramages d'un foulard multicolore ; — et pour ajouter à l'impression du sauvage, le teint cuivré par quelque jus de henné, de safran; la lèvre inférieure teinte du bleu obscur dont se tatouent les Bédouins.

L'une est âgée (quarante? cinquante ans?) flétrie déjà : la fameuse Lena Djemla, madame Chameau, traduit le plaisant M. Boulboul. De profil chevalin, plutôt. Si grande, efflanquée, avec sa crinière mêlée de je ne sais quelles franges qui ressemblent à des plumes, avec sa face creuse et comme consumée, toute son ardeur et sa fixité, elle semble mener quelque scène primitive de rite et d'inspiration. C'est elle, gardienne des traditions d'art, qui commande aux autres, qui les a formées. A côté, se tient sa fille, qui lui ressemble, mais belle de sa jeunesse, et grande aussi, superbement enveloppée d'une tresse dorée qui lui descend jusqu'aux jambes, rappelant par son allure de mystère et sa fierté religieuse la figure d'Elché. Pour chanter, l'attitude est vraiment d'une statue : le corps redressé, un genou porté en avant, rompant la chute de la robe, les doigts soutenant haut, sur le bras plié, le tambourin que l'autre main frappe à la cadence, la maigre tête levée, impassible

dans sa tenue. et pourtant frémissante quand s'élance la longue note extatique. Il lui manque un trépied : c'est une sybille vaticinante, et que traverse un mytérieux *numen*.

Une autre, très jeune. est d'un type à part. Sa mine de douceur et d'indolence, son embonpoint, les deux bandeaux huileux de ses cheveux, les sequins d'or de son front, la feraient prendre pour une fille du Mellah. De celle-là aussi. l'allure et la façon de chanter évoquent les vieux cultes d'extase. Vers le violoniste qui s'est approché des quatre femmes pour mieux les accompagner, elle avance, les yeux clos, la bouche ouverte et vibrante; elle avance d'un pas imperceptible, d'un progrès frémissant et continu, comme cédant à quelque invisible attirance. Elle semble anesthésiée; on dirait qu'elle ne perçoit plus rien que le magnétisme sonore qui l'oriente tout entière. Et je ne sais pourquoi je suis sûr que des prêtesses d'Egypte ont ainsi chanté au dieu, Thot ou Ammon, à la porte étroite et noire des spéos.

Qui saurait dire tout le sens et la magie d'une musique aussi vieille que le sphinx, la même à travers tous ses modes, en tous les antiques pays d'ardeur et de torpeur, du Maroc, à l'Insulinde? Elle ne traduit pas,

comme la nôtre, les mouvements spontanés de l'âme personnelle. Son principe apparaît aux danses qu'elle mène, si différentes des heureuses, des libres saltations que nous présente un vase grec. Danses solennelles et fascinées, danses fatales d'Orient, celles de l'Afrique sémitique et berbère, de l'Inde aryenne et dravidienne, on peut même dire, malgré l'élément très spécial, l'anguleux, le torturé qni vient là se surajouter, de la Birmanie demi-chinoise. Des spasmes, des ondes convulsives, des frissons viennent y passer (les pieds ne quittant pas le sol), toute une rythmique, mystique agitation que subit, passive, anesthésiée, la danseuse dont le visage se fige, dont les yeux ne paraissent plus voir, et souvent se révulsent. Ce qui s'exprime là, comme dans les mouvements d'une musique qui participe bien moins de l'art que de la religion, ce que nous retrouvons, ce soir, dans une fête que donne un bourgeois de Marrakech, c'est ce vieil élément de dyonisme et d'extase dont la raison grecque a subi jadis, en Asie, la contagion, qui s'est mêlé plusieurs fois, pour changer la moitié du monde, aux religions de l'Europe, mais qui ne leur est jamais venu que de l'Orient.

Souvent, au bout d'un long cri qui disait

le terme atteint, après quoi tout se résout dans l'ineffable, la voix, le violon, les luths s'interrompant, il n'y avait plus que la saccade sourde du tambourin; parfois plus rien qu'une pâmoison de silence. Et l'on sentait que dans cette tremblante, anxieuse pause, le mystère s'opérait, qu'à ce suprême instant quelque invisible dieu pénétrait vraiment la créature.

Et puis on la voyait renaître; le débat reprenait, d'autres voix entraient dans la mélopée : voix modulantes, jamais posées, tournant, retournant leurs insaisissables arabesques, toutes mêlées en une seule sonorité où l'oreille se perdait, toutes du même timbre mordant, si étrange, issu, dirait-on, d'une corde vocale que nous ne possédons pas, une corde spasmodiquement tendue et comme prête à se rompre (c'est il y a bien longtemps et bien loin, par un soir rouge du Dekkan, au bord d'une plage où bruissaient des cocotiers, que je l'entendis vibrer pour la première fois).

Et pour finir, de plus en plus vite, le battement des tympanons, les voix des femmes et des instruments confondus, accélérés, précipités d'un mouvement de vertige : une sorte de charivari démoniaque et grandissant, qui ne signifiait plus l'extase, mais le

délire, et brusquement, à l'instant du paroxysme, arrêté net, comme, dans une fantasia, une frénésie de chevaux dont une secousse du mors a cassé d'un seul coup l'élan.

Et pourtant il ne s'agissait que du thème de toutes les romances, de l'invariable histoire d'amour : beauté de la bien-aimée, aveu de l'amant qui languit, tourment de l'absence, délices du baiser. Mais, par-dessous ces significations limitées, la musique, plus profonde et spontanée, issue du fonds ethnique, traduisait le vieil appétit oriental d'ivresse panthéiste.

Et ce n'était pas seulement sur les visages des chanteuses que nous en pouvions suivre l'action souveraine. A d'imperceptibles mouvements des têtes qui se redressaient, des paupières à demi tendues sur les yeux, on la voyait passer dans les assistants magnétisés, dans nos mokhaznis (qui formaient sur les tapis, de l'autre côté de la salle, un groupe à part), surtout dans les musiciens soumis, tous ensemble, aux mêmes élans, aux mêmes détentes, menés par une seule âme : celle qui naissait de leurs propres sortilèges.

Un batteur de tambourin se balançait comme en rêve : une énorme face mulâtre,

folle de rythme et béate. Une pause extasiée trembla, et je vis cette lourde face se renverser, la bouche grande ouverte, exhibant des gencives édentées, les prunelles noyées dans une pâmoison de bonheur.

Telle est la volupté que deux petits tam-tams, quelques grattements de cordes, des voix plutôt aigres peuvent exciter en ces Maures. C'est, en somme, celle que les hommes de toutes les races ont demandée à tant de drogues, fumées et breuvages, du Soma sacré jusqu'au « trois-six » : un effet de narcose en même temps que d'exaltation, le sentiment d'une vapeur où tout ce qui nous limite s'avaguit, le moi et le monde perdant leurs contours précis, s'entrepénétrant, la personne dilatée jusqu'à se fondre à l'univers. Du frissonnement des luths, de leur trouble chromatisme, de cet infini sonore où les phrases se diffusent, où palpite frénétiquement le rythme, nous l'avons sentie naître ce soir, cette brume enchantée qui dissout la substance de l'esprit et des choses. En pays musulman, cette griserie-là fait le principal attrait d'une fête intime. Comme nous allions partir, deux de nos mokhaznis nous supplièrent de leur permettre de rester. Appuyés aux coussins de cuir ciselé, les yeux perdus au labyrinthe multicolore du

plafond, ils allaient s'engourdir, s'étourdir de bienheureuse fumée musicale.

Tout à coup des cris de volatile éclatèrent. Hélas! c'était notre sage ami, notre hôte, pris entre deux ivresses, et qui cédait, triomphe de la civilisation supérieure, à celle de l'alcool. Installé dans un magnifique fauteuil de coiffeur, dont la mécanique à pivot devait l'avoir séduit (ce genre de merveille fascine d'abord l'indigène, dont le goût, hors de ses traditions, se déconcerte), il tourbillonnait, jambes écartées, dans sa pure *djellaba*, babouches pendantes au bout de ses orteils roses, ne s'arrêtant que pour nous adresser le salut militaire, celui que ces peuples apprennent d'abord de la conquête, ou bien lever son gobelet en nous jetant des *merci*! et des *bonsoir*! alternés de triomphants cocoricos.

Il poussa le scandale plus loin, appelant à lui la vieille, solennelle cheikha par des gestes sur lesquels il vaut mieux jeter un voile, et puis esquissant avec elle, hiératique toujours, une danse qui n'évoquait de sacré que certain rite essentiel des vieux cultes orgiaques.

Sans s'étonner, sans prendre part à rien, la belle esclave, dans l'ombre de son pilier,

le regardait toujours de ses yeux d'innocence et de nuit, avec son long sourire d'Isis : un sourire chargé de mystère, et vide assurément de toute pensée. Lui, s'était laissé tomber la main sur le front, comme qui souffre et veut chasser une obsédante vapeur. Elle venait, encore une fois, de poser à ses pieds le lourd plateau de cuivre, quand je la vis à la dérobée se pencher sur lui (tous les regards alors fixés sur les cheikhas dont les chants venaient de reprendre), se pencher avec la lenteur qu'aurait en pliant la plus noble statue, et le baiser gravement et silencieusement sous les yeux.

L'esclave-épouse, comme aux temps de Briséis ou d'Esther, la femme-chose, la belle créature captive qui dit : « O mon maître! », qui ne juge pas, se tait, attend, ne sachant qu'adorer celui qui la conquit ou l'acheta et qui partage entre plusieurs ses complaisances. Une condition dont je connaissais, comme chacun, l'existence, mais que je n'avais jamais tout à fait imaginée.

Cette musique impossible à suivre, on peut s'en rappeler l'impression, l'effet sur les nerfs, mais presque jamais une phrase qui revienne chanter intérieurement. Le plus durable souvenir qui me restera de cette fête, c'est l'image des deux figures ainsi

réunies. A ce moment, on ne voyait rien de l'ivresse de l'homme. Il était calme, les yeux cachés par le front de la femme : seulement la sévère barbe musulmane, la fine bouche voluptueuse d'amateur et d'aristocrate, une main levée, le petit doigt détaché délicatement, l'attitude, enfin, d'abandon dans les belles et lâches draperies de la *djellab*. Et contre lui, penchée vers le baiser, l'admirable et sombre silhouette féminine.

Une image essentielle de vie islamique, une image d'amour pour un poème de Hafiz ou de Saâdi...

VII

FANTÔMES

A minuit, nous sommes quatre à cheminer, à mule, derrière des mokhaznis vers notre logis, dans ce quartier de Bâb Doukkalâ. La ruelle est noire : pas un quinquet : les sabots de nos bêtes glissent sur le galet, faisant jaillir des gerbes d'eau, car, ce soir, l'orage a fini par crever. Il a plu à verse pendant toutes les heures que nous passions dans cette retraite de luxe arabe, si bien close sur le rayonnement des flammes et des couleurs, sur les fumées de la musique et de l'encens.

Tout de même, il fait bon retrouver le monde réel, en respirant à pleins poumons l'air nouveau, l'air moite et puissant qui fait penser à l'Océan prochain. Saine odeur de

la nuit, de la pluie. La ville est morte ; toutes les échoppes fermées, quel vide de la grande ruche, si bourdonnante par ici dans la journée! En haut, dans une bande étroite et liquide de ciel (un croissant de lune se cache derrière quelque mur), vivent les étoiles.

Tout d'un coup, un son inconnu a passé : une seule note très haute et tremblée, un clair, rapide frémissement. A-t-on vraiment entendu? Cela est tellement insolite, impossible à situer; cela a commencé et fini si brusquement.... Et puis, de nouveau, la même sonorité sans corps traverse le silence, mais beaucoup plus près, semble-t-il : quelque chose d'aérien, de suspendu dans l'espace, comme une stridulation d'insecte géant qui volerait dans la nuit, très vite, invisible, et sans autre bruit que son intermittent et mystérieux appel.

Nous avons fait halte pour écouter. « Le cri des femmes »! me dit un compagnon de cette soirée, qui revient à son quartier voisin du nôtre. Mais non! je le connais, le *youyou* des femmes arabes, la perçante clameur qui sort on ne sait de quelles vibrations de la glotte. Je l'ai entendue les jours de fêtes sur les remparts de Fez, et c'était la même que sur les terrasses du Liban, une vibration suraiguë comme cette note, un cri impos-

sible à des gosiers d'Europe, mais tout de même un cri, tout de même humain, où l'on peut reconnaître une acclamation jubilante, une enthousiaste frénésie. Mais ce trille qui passe d'un trait dans la nuit lunaire, qui s'éloigne, revient encore comme s'il suivait les zigzags des ruelles autour de nous, ce grelot qui dure trois secondes, n'exprime rien de l'âme. C'est trop froid, immatériel, trop brusquement coupé d'absolus silences.

Et, comme nous débouchons dans un carrefour, c'est à croire cette fois que l'être invisible est sur nous, qu'il va nous frôler, tant le frémissement sonore vient de se rapprocher...

Mais, d'un ténébreux tunnel, voici sortir au clair de lune une théorie pâle qui va très vite et semble courir, sans aucun bruit de pas, sur la terre. Des fantômes, et maintenant des femmes, la tête couverte de la toile qui ne ressemble à rien qu'à un linceul. Et puis l'on comprend qu'il s'agit d'un enterrement, d'un enterrement d'enfant. En avant, sur une sorte de claie dont chaque bout pose sur une épaule, deux de ces pâles ombres portent une chose étroite et voilée qui donne l'impression du funèbre.

Mais à peine a-t-on vu, et déjà la file spectrale s'est enfoncée dans le noir, en même

temps que le trait sonore revenait trembler au-dessus d'elle. Et l'on croirait à du rêve, à une vision, si, plusieurs fois encore, aux mêmes intervalles, le trille mystérieux ne venait traverser la nuit, de plus en plus faible, à mesure qu'il s'éloigne, mais expressif, maintenant que nous *savons*, et nous communiquant quelque chose de son frisson.

Cette note désincarnée, si froide, si peu humaine, comme elle signifie le passage de la mort! Il y a quelque chose qui glace aussi, dans le sentiment des distances ethniques qu'elle évoque. Soudain, on se sent si perdu, étranger au milieu d'un peuple dont l'âme peut s'exprimer ainsi...

Et ce *youyou*, tantôt sinistre et tantôt triomphant, n'a-t-il pas sonné dans le bled et la montagne berbère, pour les prisonniers, nos blessés que l'on suppliciait lentement devant les femmes?

VIII

L'AGUEDAL

Au sud de la *medina*, s'allonge une autre ville, celle du Sultan, la Marrakech maghzen. On la reconnaît de loin, aux triangles verts des toitures chérifiennes, et puis à ces lignes de créneaux tendues, interminables peignes, vers les lointains bleutés de l'Aguedal.

L'Aguedal : jardins infinis et secrets derrière de ruineuses clôtures, lieux de délices musulmanes où les femmes des sultans venaient rêver, jouer, au murmure des colombes, au parfum des citronniers et des roses, à la rafraîchissante rumeur des eaux qui courent dans l'ombre, l'ombre religieuse qu'entretiennent, en une longue avenue, les profonds oliviers d'argent. De ma terrasse, je les vois, ces jardins étendus

en long rectangle, aux confins de la ville : grand tapis posé sur l'étendue rose d'où monte, à quinze lieues d'ici, le spectre de la montagne.

C'est un voyage, depuis les quartiers serrés de la medina, de gagner à mule l'Aguedal. Il faut traverser (toujours à l'intérieur du rempart) de vastes espaces. et d'abord la désolation poudreuse dont s'entoure la grande Koutoubia, à côté de son palmier solitaire. Cet unique dattier, comme il s'exalte sur ces champs de poudre, à l'heure où le ciel commence à s'enflammer dans le sud! Qu'il est vivant! Quelle pure énergie de sa tige que cambre son propre ressort! L'élan d'une si noire fusée semble ébranler le pâle, éclatant azur. A côté, la grande tour dépouillée qui a vu le passé d'orgueil, la ruine blême et discontinue d'une mosquée qui s'enterre à demi; çà et là, parmi les tumulus, les fosses, des vivants qu'on pourrait prendre pour des morts, tant ils sont inertes, funèbrement empaquetés en leurs linges, tant leur présence, loin de rompre, semble accroître le silence et la solitude; sur tout cela, le feu d'un soleil encore oblique et pourtant déjà brûlant : c'est un paysage où se concentre l'essentiel de l'Afrique et de l'Islam.

Plus loin, les longues aires pulvérulentes se peuplent de passants, prennent un vague aspect de chemin. On suit une interminable rigole où file une eau couleur de neige fondante, et l'on vient tomber dans un grand cul-de-sac, entre deux replis du rempart et le mur accolé de la Kasbah. Rien de plus sarrasin que cette place : des dents noires de créneaux sur le ciel, de hautes clôtures, deux portes monumentales et militaires, et, de l'une à l'autre, dans la poussière, avec les files de bestiaux, dromadaires, baudets, le cheminement du peuple maugrébin.

Celle du fond, qui perce la courtine de Marrakech, c'est Bab-er-Rob, l'une des poternes qui jalonnent l'enceinte de la ville : sa voûte obscure donne sur les vides et les mirages de la plaine. A gauche, à l'entrée du quartier chérifien, l'autre arche, Bab-Agnaou, que construisirent, dit-on, des esclaves portugais, est bien différente. Je m'y arrête chaque fois. Sans doute, elle n'a pas la masse, l'archaïque gravité des grandes ogives outrepassées que les Merinides, à Rabat, taillèrent et ciselèrent en pleins blocs de grès rouge. Mais c'est le même mouvement d'âme qui se traduit en toutes ces puissantes portes musulmanes, Pour la grandeur de style, pour l'altière sim-

plicité d'accueil, celle-ci, pourtant si différente, m'évoquait la Porte des Victoires, haut dressée sur sa nappe de degrés, à Fuhtepore-Sikri, dans l'Inde des Mongols, à l'autre bout de l'Islam. Au milieu d'une enceinte militaire, un tel décor surgit comme une fusée de fanfares, comme une religieuse et guerrière acclamation pour l'entrée d'un triomphateur.

Sommairement, ce n'est qu'un large croissant de briques, où, sans doute, luisait jadis un bleu revêtement de faïence. Mais par-dessus cette fruste matière, trois fers à cheval, presque des cercles, qui s'interrompent aux ressauts de l'arche, s'élargissent l'un par-dessus l'autre, chacun souligné du trait d'ombre que projette son relief. Elles sont faites, ces grandes zones, de substance inaltérable : longues dalles de pierre grise qui rayonnent sur des champs de fleurs ciselées dans le même grès. Alentour, trois bandeaux rectangulaires où s'enroule un lacis pareil, enferment toute cette voluptueuse beauté dans un cadre impérieux de grandeur et de précision.

Mais une seule chose importe et se laisse peu à peu exprimer : l'idée que manifeste un tel décor, et que détaille la belle inscription du faîte. Gloire et triomphe, il faut

répéter ces deux mots. Triomphe du Victorieux revenant des guerres, au milieu de ses cavaliers, et qu'acclame le cri frémissant des femmes; gloire du Chérif, du Saint, du Pur, en qui revit le sang du Prophète, et dispensateur des miraculeux effluves. De ces orbes superposés le plus élevé n'a peut-être pas cinquante pieds. Mais quand on suit de la terre à la terre le développement d'un arc qui dépasse de beaucoup la demi-circonférence, et que l'œil achève de lui-même, l'impression de grandeur est extraordinaire. A mesure que l'on avance, des nimbes se suspendent, des gloires successives commencent à vous envelopper. A l'entrée de la Kasbah chérifienne, l'effet cherché, c'est l'apothéose, et pour le concevoir tout à fait, il faut imaginer, débouchant de la voûte centrale, des escadrons et des cortèges, les pompes militaires et religieuses auxquelles la foi d'un peuple unanime prêtait un sens absolu.

Mais point n'est besoin de ces fastes. Tout ce qui pénètre sous cette porte — et ce n'est aujourd'hui que la vie merrakchi de tous les jours — se magnifie, s'auréole de solennité. Piétons, cavaliers, troupeaux, caravanes, affluent sur la place entre les grands murs, les uns venus de la *medina*, par

le couloir que nous avons suivi, les autres, par Bab-er-Rob, de l'ouest et de la plaine : et presque tous s'en vont passer au centre des grands orbes. Mais admirables surtout les processions des dromadaires que la lente oscillation de leurs têtes arides, le long pas feutré qui les enfonce dans l'ombre de la voûte, leur progrès sans hâte, sans bruit, sans vie, toute leur étrange et hautaine solennité harmonisent au style d'une telle architecture[1].

Au pied de Bab-Agnaou, quel contraste fait un poste de nos petits soldats! vifs et délurés sous leurs casques blancs, ils ne s'étonnent de rien, pas même de garder un si grave, altier décor. Un seul, l'arme à l'épaule, est de faction. Les autres devisent, les mains dans les poches, ou bien roulant des cigarettes. Il y a tout juste sept mois que le tricolore flotte à Marrakech.

En face, à l'entrée de Bab-er-Rob, les péagers du Pacha flânent d'une autre façon,

1. En 1917, j'ai trouvé cette place presque vide. Depuis l'achèvement de la route et les améliorations du port de Casablanca, c'est par cette dernière ville, et non plus par Mogador, que s'approvisionne surtout Marrakech. Le caravanes arrivent donc aujourd'hui par Bab-Doukkala, plutôt que par Bab-er-Rob.

couchés sur le banc de pierre, somnolant à l'ombre de la voûte; ou bien accroupis en groupes, et jouant aux dés comme les soldats des vieux tableaux de Passion. Une bouilloire à thé mijote à côté d'eux sur des charbons.

Beaucoup de dormeurs et mendiants, par terre, au bas des murs, tout au long de la place chacun replié sur soi, le menton aux genoux, chacun pareil à ses voisins et comme inconscient de leur présence, comme seul au milieu de tous. Funèbres immobilités, atonie des regards fixés sur la poussière. Des malades? des fiévreux? On dirait qu'ils grelottent, tant ils serrent, par en dessous, les guenilles qui les stylisent et les agrandissent, tant ils s'y enferment, y blottissant le bas du masque, ne montrant juste que leurs sombres prunelles sans vie. Les animaux, la jeunesse finie, peuvent ainsi passer les heures, en des poses qui tiennent à la fois de la veille et du sommeil. Mais, à quelques pas du poste français, comme on les sent chez eux, ces misérables, à l'ombre des portes superbes! Leur sérieux farouche, leur parti pris d'inertie fataliste, leur simplicité épique de style, c'est l'Afrique, c'est l'Islam, c'est tout le vieil Orient aux pieds des simples et souveraines Puissances. Sous

les grands pylônes de Thèbes, qui portaien haut la gloire des dieux et des pharaons, des rangs de fellahs devaient goûter l'ombre en de telles postures.

*
* *

Bab-Agnaou franchie, on arrive tout de suite à la grande mosquée de Moulay Yazid, où le Sultan vient faire ses dévotions du vendredi. Blancs parvis, blancs portiques, blanches cours, dont nul pied chrétien n'a jamais foulé la pierre. Au passage, on entrevoit les files neigeuses de croyants, debout, ou bien les fronts touchant les dalles, dans la gymnastique disciplinée de la prière.

Le minaret a son beau vêtement de faïence turquoise : la couleur proprement islamique, et que l'on voit à Stamboul et à Brousse, comme à Damas et à Fez. Faïence aux doux reflets, et que gaufre, du haut en bas, un riche lacis de losanges.

Une telle architecture, la tour qui tranche l'azur de ses belles arêtes, le rectangle exact de la mosquée, les files toutes blanches, pareilles et parallèles d'arcades : quel symbole plus direct de l'idée autoritaire et simple qui ordonne toute la vie et toutes les

vies de l'humanité musulmane? A côté des superstitions obscures, des cultes extatiques et magiques du maraboutisme africain, voici la religion venue des sables d'Arabie, véhémente, précise, rectiligne, celle dont l'idée monothéiste a jailli jadis et, si vite, s'est épandue sur l'Orient comme la première flamme, tout de suite ardente, du soleil en ces latitudes.

Au pied de la belle mosquée, s'ouvre une humble place où je m'arrête tous les jours. Elle ressemble à bien des carrefours de Marrakech et de Fez, mais, tout de même, elle a sa figure, une figure dont j'ai fini par aimer chaque trait : d'abord, le long portique religieux dont la chaux, si nous venons le matin, est bleue comme de la neige à l'ombre, et puis, le soir, rosit comme de la neige. Un haut mur démantelé ferme à demi le fond de la place, avec une très ancienne fontaine comme on en voit aux kasbahs des campagnes, sans luxe de faïences, de stalactites ou d'inscription ciselée. Mais un menu peuple fraternel de bêtes et de gens — ânes, chameaux, femmes, porteurs d'eau dont ruissellent les outres velues — se presse toujours dans la noirceur fumeuse de son double arceau, buvant ou puisant à sa double cuve. A côté, une

immense main de Fatma les protège, barbouillée à la chaux comme par des enfants ou des sauvages, sur le pisé d'une masure. De la terre jusqu'au faîte, elle se dresse, repoussant de ses cinq doigts ouverts les influences de certains yeux funestes, figurant la sûre formule de conjuration : *khamsa fi aïnek*! Cinq dans ton œil! Attrape! méchant djinn ou vilain sorcier!

Et pour mieux nous assurer contre les maléfices, il y a l'invariable présence de la cigogne dans sa corbeille, au sommet du vieux mur qui se présente par sa tranche déchirée, et semble un grand pilastre dressé pour la porter religieusement. Haut érigée sur les deux fils de ses pattes, solitaire dans l'azur, elle mène, sans s'occuper des humains, sa vie de cigogne et de mère, dans ce vaste nid de broussailles dont nous ne voyons que le dehors. Comme on le sent ici chez lui, le grand oiseau marabout! — bien plus que les gens qui remuent ou dorment en bas, sur la place, et dont aucun ne fait spécialement, comme lui, partie du paysage. Peut-être est-il né là, sur ce même pan de mur où, chaque hiver, son retour est attendu. Quelle habitude, sans doute héréditaire, il doit avoir de l'humanité en beurnouss, et des chameaux et baudets, et

du champ pâle que font les terrasses de Marrakech, et des femmes qu'il voit, de là-haut, vaquer à leurs éternelles besognes dans les puits carrés des cours, — et surtout du vert minaret voisin, et de l'homme qui vient surgir à son faîte comme une autre cigogne, pour élancer, toujours aux mêmes heures, la même clameur solennelle qui n'en finit plus!

*
* *

De là, je suis un long faubourg pour gagner les esplanades chérifiennes, et puis la solitude des jardins. Plèbe active entre les logis plâtreux, sans pignons ni fenêtres, dont l'intérieur rappelle ceux que l'on a vus à Pompéi (les Arabes nous ayant conservé la maison gréco-romaine de l'Orient byzantin).

Dans un tel cadre, sous la bande bleue du ciel qui s'allonge vers la splendeur de l'Atlas, ce qui frappe, ce n'est pas, comme au labyrinthe obscur des souks, le caractère local, musulman, maugrébin des gens et des choses; c'est plutôt l'aspect antique et méditerranéen de cette civilisation. Si Thaïs s'éveillait ici, saurait-elle qu'elle est si loin du Nil, et que des siècles ont passé? Dans

les faubourgs d'Alexandrie, j'imagine une population très semblable, un pareil va-et-vient, dans la poussière, de figures drapées ou demi-nues, de citadins et bédouins, piétons et cavaliers, parmi des files d'ânes et de dromadaires. Sans doute, aux portes des petits logis d'argile, de boue séchée, on voyait ces mêmes signes de la vieille magie d'Orient (je les ai retrouvés jusque dans le sud de l'Inde) : mains ouvertes, pentagrammes, quadrillages bleus et rouges. Sans doute encore, en des échoppes aussi petites, les artisans besognaient avec les mêmes outils presque naturels; et les marchands, en attendant les clients, s'immobilisaient dans les mêmes postures. Et c'étaient les mêmes petits étalages de lait caillé, dattes, fritures, huile, épices, goudron, en des jarres, en des jattes, en des coupes dont nos peintres classiques, depuis la Renaissance, nous ont répété les types.

Et sûrement, aussi, l'on voyait des femmes de la campagne et du désert vêtues et tatouées de ce même bleu qui signale toujours en Orient les bédouines et, dans notre Afrique du Nord, les berbères de la montagne. Comme elles sont nombreuses, ce matin, les femmes bleues, sur la route de l'Aguedal! La draperie qu'elles portent est

la plus archaïque de toutes, une sorte de *khiton* dorien : large étoffe horizontalement repliée par en haut, et que deux fibules de fer attachent aux épaules. Par là-dessus, un long voile qui tombe du turban, entoure à demi le visage, et, glissant sur les bras nus va royalement s'allonger dans la poussière. Sous ce vêtement, qu'on imagine de grandes femmes au visage presque découvert, un visage d'impassible sérieux : teint brûlé, yeux meurtris de khol. Sur la voie droite, au soleil de dix heures, c'est par groupes qu'elles reviennent de la fontaine, et chacune lève un bras cerclé de métal jusqu'au coude, pour tenir derrière l'épaule une longue amphore : un geste de Panathénées. Et non moins grecs, le pli flottant qui tombe sur la poitrine, l'ondoiement, sur les pieds nus, d'une draperie que rompt, au rythme de la démarche, l'aigu d'un genou fléchissant.

Athènes, Alexandrie, ou Thèbes de Rhamsès? Je ne sais, tant cette humanité, par ses traits divers, nous évoque tous les siècles antiques. Mais un presque imperceptible détail suffit à signaler le moment actuel de l'histoire humaine. C'est la petite chose, une sorte de moustique jaune, qui se meut là-bas dans le ciel, du côté de l'Aguedal :

l'avion venu, l'autre jour, de Casablanca, et qui gire à six cents mètres de hauteur, surveillant le pays.

* * *

On passe une voûte dans un grand mur, et l'on est hors de la ruche humaine, devant l'apparition déployée de la montagne. Subitement c'est l'espace, une esplanade sous des files farouches de merlons : la première des solennelles enceintes, faites pour des rangs et des galops de cavaliers en beurnouss.

Le palais est tout près, et le matin, à l'heure des affaires au Dar-Maghzen, cette grande cour n'est pas déserte. Allées et venues de vizirs, kaïds, scribes, mokhaznis — les grands personnages reconnaissables à leurs mules luisantes et bien allantes, au fin drap rouge de leurs housses, à leurs mines de sagesse, de dignité qui se compose, à ces flots et plis de mousseline, à ces laines crémeuses des haiks dont ils savent s'envelopper comme un sénateur romain de sa toge, et qui ont la perfection de leur tenue mauresque. D'une porte à l'autre, ils suivent une piste oblique.

Hors ce cheminement qui ne dure pas, l'enclos est vide, et, par-dessus ce vide, une

chose fixe d'abord les yeux : à l'autre bout du quadrilatère, au faîte de la clôture, ce triangle bleu vert profilé seul sur l'écran lointain de l'Atlas. C'est le pavillon au toit de faïence, où les femmes du Sultan viennent se cacher pour suivre, derrière une grille, les fastes du Méchouar. Il se lève entre de noires pointes de cyprès qui dépassent tout juste, comme sur une gouache persane, le bord de la courtine, annonçant l'au delà des jardins qui s'en vont finir très loin dans le désert de la plaine. Et, dominant tout, le splendide fantôme de la grande chaîne : vingt cimes surgies d'un bout à l'autre de l'invisible horizon, blancheurs aiguës, pans vaporeux, incertains luisants de névés — un fond de rêve au paysage vide qu'une enceinte militaire compose presque tout entier, et dont un bleu pavillon de femmes, sur un rang de créneaux, occupe exactement le centre.

Au sortir des perspectives confinées du faubourg, tant d'espace nous arrête. Silence, solitude, abîmes de lumière où la théorie céleste se suspend, presque évanouie, sans relief et sans poids, comme le fantôme d'un autre monde. Au-dessus de ces pâleurs, et l'on dirait par devant, l'astre darde ses flammes que le sol jaune et les grandes clôtures réverbèrent. Et pourtant quel air

on respire! C'est la vivacité d'une eau courante : un air jeune, allégé d'avoir passé sur les neiges, et qui tressaille en traversant des rayons de feu.

Serré contre un mur qui jette son ombre, on resterait là, sans remuer, dans cette paix splendide du matin que les immobiles aiguilles des cyprès rendent plus sensible. Longtemps on écouterait le silence, en aspirant ce souffle ardent et vif qui sent encore l'altitude, en se pénétrant de la lumière que le ciel verse à flots, et qui semble l'énergie même, l'énergie visible du monde.

Pas un nuage. Seul un gypaète plane en décrivant de lentes spires, et puis il se fixe. Pendant une longue minute, il reste là, sans autre mouvement qu'un imperceptible frisson des ailes. Et soudain il tombe, comme mort, sa chute tout de suite éclipsée par un rang de créneaux.

*
* *

Je vais parfois jusqu'au Dar-Maghzen, le palais du Sultan, trop moderne, inachevé encore. Une sorte de cloître le précède, dont le péristyle intérieur s'entoure d'une succession de chambres blanches. Ce sont les *benikas* des vizirs et grands fonctionnaires

indigènes. Le matin, on rencontre quelques uniformes français (interprètes, officiers du bureau des renseignements), mais l'ensemble du personnel reste arabe. Nous sommes ici au cœur de la vieille vie politique du Maroc, bien loin, toujours, de l'Europe et de notre temps.

Le long du cloître qu'anime le va-et-vient des mokhaznis, kaids, secrétaires, j'aime à faire le tour de ces loggias. Chacune présente à peu près le même petit tableau où tout est pur et simple religieusement : ombre pâle, ombre transparente entre des murs de chaux. On penserait aux cellules de Saint-Marc, à Florence, si, dans cette candeur, l'orange et le rouge somptueux d'un tapis de Rabat n'étaient, plutôt, d'une *zaouia*. Sur le tapis, sur les dalles, trois paquets blancs et coniques sont posés : c'est le ministre avec ses *khodjas*, tous enveloppés de laines qui, de la pointe du capuchon, s'élargissent pour se répandre autour de leurs jambes croisées. Penché sur une tablette pas plus haute qu'un tabouret de pieds, l'un ou l'autre enlace, de droite à gauche, de la pointe d'un calame, les belles, fantastiques calligraphies arabes.

En d'autres cellules, des vizirs donnent audience. Sur le seuil, clients et solliciteurs

attendent, pelotonnés sur les dalles, peu nombreux : dans ces bureaux de ministères tout se présente réduit, simplifié, à l'échelle de la civilisation musulmane. Courbé dans un profond *salaam*, les mains au cœur, chacun à son tour vient conférer avec le maître, s'accroupit tout près de lui comme pour une confession. Dans la chambrette blanche, dont la porte reste ouverte, ces deux blancs triangles humains, posés sur de riches tapis, c'est une image d'Orient légendaire qui rappelle encore les miniatures persanes. Par le caractère islamique des physionomies, par l'aspect général des vêtements, par les attitudes et la couleur, celle-ci me répète exactement une gouache, blanc sur blanc, que j'ai trouvée, jadis, à l'autre bout du monde musulman, à Jeypore, dans cette Inde du nord-ouest où l'influence de la Perse sur tous les arts est évidente.

Dans les échoppes des souks, on peut voir, à chaque pas, des groupes tout semblables. Mais au centre officiel de l'État marocain, quelle valeur singulière prennent ces aspects si spéciaux de l'être humain! Plus directement qu'ailleurs on sent une longue évolution à part, d'autres formes de l'homme et de la société dont les plus vieilles civilisations d'Orient présentaient

déjà les caractères propres. Ces copistes accroupis devant leurs tablettes, dans les blanches *benikas*, n'eurent-ils pas pour prototypes les scribes de la vieille Egypte, ceux dont on a trouvé les cellules aux temples de Karnak et de Denderah?



De là jusqu'à l'Aguedal, il faut encore cheminer longtemps, entre deux murs fauves, sous des frondaisons débordantes. Et déjà l'on sent autour de soi les jardins, on aspire l'effluve d'un peuple invisible d'orangers. Flots de poussière, lents convois de chameaux qui viennent, les uns de la montagne, les autres simplement du Palais d'été, où sont établis nos services d'intendance. Gaîment pointillent çà et là du rouge et du bleu, au long de ce corridor, et nous croisons des pelotons français : zouaves, spahis, chasseurs.

Ce matin, devant nous, trois de ces cavaliers se haussaient en sifflotant sur leurs étriers, et à grandes volées de badine, fouettaient les ramures d'oliviers à la crête du mur, éparpillant les feuilles. En pays musulman, où tout est mutisme, secret,

immobilité, un tel geste de jeune énergie qui veut se dépenser prend une signification.

L'Aguedal, aujourd'hui notre hôpital militaire, c'est d'abord, un grand palais mauresque, résidence d'été du Sultan. Longs patios où les beaux cyprès, leur pied lisse emprisonné dans de la faïence ou du marbre, lèvent leurs noires quenouilles sous des guirlandes de roses roses; neigeux piliers, aux arêtes savamment évidées, portant le ressaut aigu des larges ogives arabes, et scandant de leur succession les perspectives du péristyle; portes monumentales, vantaux de cèdre, où s'incruste, sous l'or fumeux, sous toutes les alvéoles et stalactites des auvents, une glorieuse confusion de soleils, d'étoiles entremêlés : tous les thèmes du décor mauresque, les mêmes qui chantent encore aux palais de Grenade et de Cintra. Et puis, dans les longues salles où le jour n'entre que par le porche, après s'être éteint sous l'arche et dans les noires verdures du beau cloître, voici la profondeur d'ombre somptueuse où luisent les plafonds constellés, où s'enténèbrent, aux pages des murs, l'or et la pourpre des saintes sourates : un illisible grimoire énonçant, peut-être, les sortilèges de paix et de sensualité dont nous sentons autour de nous les influences.

Tout ce luxe mahométan dont nos lointains aïeux auraient eu peur comme d'une invention démoniaque, quelle vision de rêve pour les malades dont les yeux s'ouvrent entre deux torpeurs de fièvre, les petits soldats couchés dans les lits blancs, et que viennent veiller maternellement des femmes de France!

Mais la merveille de l'Aguedal, c'est le paradis de jardins qui s'étend par derrière, la solitude végétale qu'entoure la solitude enflammée de la plaine, sous l'écran bleuissant des neiges.

Un paradis dont les portes sont gardées par deux ou trois braves garçons de chez nous, dont les yeux clairs, les visages sans mystère et gentils évoquent des images de là-bas, de beaux sillons droits, un clocher de village sous un ciel sensible. Chacun monte sa faction solitaire à l'entrée d'un merveilleux jardin de grenadiers et d'orangers fleuris.

Ensuite, plus personne dans ce dédale de grands clos qui communiquent entre eux par les brèches et les trouées des vieux murs. Plus rien que le soleil et l'azur, et les peuples de beaux oliviers, et les palmiers surgissants, et l'arome embaumé des

étoiles de cire, entre les rangs et les rangs de clairs feuillages vernis; et le feu des jeunes fleurs promettant les grenades, et aussi les chants, les trilles, les subites querelles des grives et des merles. Et, par-dessous ces changeantes sonorités, partout présente, comme une âme évanouie dans du bonheur, et qui flotte avec les nappes de parfums, la rumeur endormie des invisibles colombes, la même qu'à la Mamounya, mais plus vaste encore, et si faible, régulière qu'on la distingue à peine du silence.

... Un paradis, avant le mal, avant la peur, où ne vit encore que l'innocence des fleurs et des oiseaux. On est si loin des hommes et de soi-même! On a retrouvé la prime jeunesse du monde; et quelle paix, quelle sécurité, quel pur oubli de tout! — on oublierait ici la mort, dont l'ombre n'a jamais passé sur ces lieux. Seulement la perfection de la vie, de son moment suprême : jeunes floraisons, frais éclats, beauté, volupté. Et ce divin moment, on dirait qu'il est fixé pour toujours, que cet enchantement, rien ne viendra le dissiper ou le rompre.

Un matin d'avril? A l'Aguedal? Au Maroc? Non, c'est plutôt l'éternel matin; c'est à jamais le ciel sans tache, les feuillages

lustrés, chargés de sèves aromatiques, les fruits d'or, les oliviers pâles de leur écume de fleurs. Et toujours, dans ce calme divin, l'immense, innombrable murmure de l'amour, longuement rythmé comme une respiration d'extase. L'heure est comme suspendue dans un bonheur qui se confond à la lumière. Rien qui parle de la succession des jours.

Là-bas, entre des bouquets de citronniers, sous des panaches suspendus de dattiers, je vois briller les neiges...

Un paradis, mais musulman, à cause des trop molles délices du lieu, de ses suggestions de repos et de volupté. On voudrait s'asseoir, en fermant un peu les yeux, pour se pénétrer de silence, de parfums, de pure clarté sans images. Et l'âme islamique aussi peut s'exalter de ces belles ordonnances, exactes et pures comme les parvis et les péristyles d'une mosquée, de l'immense rectangle liquide, au centre de ce domaine : silencieux miroir de la montagne et de la solitude, — s'exalter du lustre grave des immortels feuillages, de l'ombre vraiment religieuse de certaines avenues où des oliviers ravinés par le grand âge suspendent leurs grises franges, vous enveloppent de longs rideaux légers, comme pour plus

de paix et de mystère. Tout au long de l'avenue, la ligne d'un rapide ruisseau brille en un mince canal de chaux très blanche. Du secret, de l'ombre, de beaux arbres, la rumeur et la fraîcheur d'une eau vive, quel accord musulman! Voilà bien le luxe et la beauté qu'ont cherchés les émirs dont le rêve s'éternise en Andalousie, aux jardins clos du Généralife et de l'Alhambra. On peut imaginer l'un d'eux, poète, assis là, dans ses plis de mousseline, sur le blanc rebord du ruisseau : il écrit des vers d'amour, riches en métaphores subtiles, en mots dont le vulgaire ne percevra pas tous les sens.

Justement l'avenue sacrée s'ouvre au loin sur un kiosque qui ne semble fait, en cette solitude, que pour la musique et le rêve. A l'autre bout de la voûte ombreuse, il se lève dans du soleil. On voit briller entre ses colonnes son treillis blanc, car il est ajouré comme une jolie cage. Sous le dernier arceau des branches, se révèle le bas de sa toiture : un peu de douce poterie turquoise.

Par un jour d'extrême avril, par un de ces midis où la ville se plombe et s'écrase sous le soleil, où les franges des hautes palmes fondent dans l'aveuglante lumière, j'ai passé sur le parvis qui précède ce pavillon. A

l'intérieur, à travers la dentelle du mur, peu à peu dans un riche demi-jour, j'ai vu paraître, au large, obscur cornet du plafond, des entrelacs d'or et de pourpre confuse. Par terre, au milieu de l'hexagone de faïence dont six colonnes marquent les angles, sur des tapis aux tons d'or, deux formes humaines s'allongeaient : sans doute de simples jardiniers réfugiés là, à l'heure accablée. Mais ils ne dormaient pas. Mes yeux, s'habituant à cette pénombre, distinguaient leurs yeux demi-ouverts. Ils étaient tournés vers le portique où s'encadrait pour eux une pure vision de poésie arabe : l'obscure et profonde perspective des oliviers entre des clartés vertes, et. tout au milieu, le long filet d'eau courante.

Ils ne semblaient pas concients de notres présence. Ils ne remuaient pas, absorbés dans leur *kief*, goûtant la perfection d'un bonheur que des sultans avaient préparé pour eux-mêmes : délices de l'ombre, à l'heure où la terre et le ciel s'incendient, — de l'ombre et du silence parmi des couleurs et lueurs de faïence; paix du beau jardin dont l'image s'inscrit, parfaite et lumineuse, dans le noir d'une arche à contre jour. Et, sans arrêt, le ruissellement endormeur de l'eau froide et volubile...

Ce n'était rien que deux jardiniers à l'heure de la sieste. Mais, après avoir longuement erré dans ces jardins déserts, on avait l'impression de rencontrer enfin, au centre de la splendide solitude, l'âme humaine, celle qui avait voulu, ordonné ce royaume du rêve, et qui, maintenant immobile, cachée dans sa retraite d'ombre, ne faisait plus que le refléter.

IX

LES GRANDS KAÏDS

Visites à quelques personnages indigènes : vizirs, pachas, chefs de tribus. De ceux-ci, le rôle semble avoir plutôt grandi depuis l'occupation française ; ils n'ont jamais été, me dit-on, les feudataires indépendants, les puissants barons de vieille souche que l'on imagine. Le Sultan nommait et déposait très bien les grands kaïds. Aujourd'hui, nous les ménageons, nous les flattons, nous servant d'eux contre les dissidents, de l'autre côté de l'Atlas. C'est une politique : nous n'avons pas assez d'hommes pour nous aventurer dans le Souss, où le moindre échec devrait être aussitôt réparé. Car on ne règne ici que par le prestige. Qu'un Goundafi, qu'un Ayadi soldés par la France se laissent

battre, qu'El-Hiba leur fasse des prisonniers, ce n'est que tant pis; nous ne sommes pas obligés de suivre : le drapeau français n'est pas engagé.

Hier matin, par hasard, j'ai vu rentrer l'une de leurs harkas, celle du Goundafi. Gagnant obliquement la ville vers Bab-Doukkala, elle venait d'atteindre l'angle que pousse, par là, le rempart dans la plaine pour enfermer les beaux jardins de la Mamounya. Le long du vieux mur ébréché, à travers la pierraille et les crevasses d'une terre couleur de feu, c'était une pauvre troupe de cavaliers disparates : nègres, mulâtres, berbères guenilleux sur leurs maigres rossinantes, avec cet air de singes affaissés dans leurs oripeaux, après des exercices de cirque, qui m'avait frappé jadis, à Fez, chez les soldats du Sultan, — mais nous savons les intermittences de l'énergie africaine, et quels peuvent en être les sursauts. Babouches pendantes ou pieds nus, fusil au dos (longs fusils cerclés de cuivre, quelques-uns incrustés d'ivoire, dignes des panoplies de nos pères), ils passaient à la queue leu leu : une frise étrange sur l'immense plan rouge.

Et pourtant ils rentraient en victorieux, le Goundafi ramenant un kaïd du Souss, Si-El-Arbi-Dardouri, son beau-frère, dont

il avait décidé la soumission, — l'un et l'autre reconnaissables à leurs purs et blancs beurnouss dans la procession dépenaillée.

Que signifie ce zèle à nous servir? Ceux de nos amis, anciens résidents, algériens, arabisants, qui peuvent suivre de près les mouvements de l'âme indigène semblent railler nos illusions. Suivant eux, un kaïd fait toujours de la politique, la sienne, laquelle ne connaît que deux mobiles : l'intérêt personnel, la jalousie à l'égard des autres kaïds. Dans une société dont l'un des traits propres fut de tout temps l'instabilité des gouvernements, la grande affaire, pour un chef de tribu, c'est de se maintenir et grandir à travers tous les changements du pouvoir; c'est de guetter le premier signe de faiblesse du maître ou parti qu'il sert, pour s'offrir à temps au compétiteur. Calcul délicat, surtout aujourd'hui, quand d'un côté sont les Roumis, dont on connaît mal les ressources et les fins véritables. L'an dernier (1912), El-Hiba, l'homme de la guerre sainte, régnant à Marrakech, les kaïds, prudents, se tinrent cois tandis qu'on pillait les maisons des Européens. Ils regardaient au nord où remuaient les Français. Ceux-ci franchiraient-ils l'Oum-er-Rebia? A

ce signe se révélerait ce qui est écrit. Tant que le Roumi ne dépassait pas Mechra-ben-Abou, on pouvait douter qu'il se risquât dans le sud. S'il traversait la rivière, il marcherait tout droit sur Marrakech.

Ce signe apparu, le Marabout put sentir à certaines nuances que les kaïds allaient séparer leur fortune de la sienne. Des yeux qui se détournent, un service qui se néglige, une visite attendue qui ne vient pas, c'en est assez, en pays arabe, pour avertir celui dont baisse le prestige du dangereux changement d'atmosphère. Enfin, les fuyards de Sidi Bou Othman paraissant, un soir, sous Bab-Doukkala, les grands firent le pas décisif. Il s'agissait de rendre au victorieux l'éclatant service qui forcerait sa faveur. Le Marabout s'était saisi des Européns qui n'avaient pas fui Marrakech à son approche. Ces chefs lui dirent : « Rends-nous les Roumis sains et saufs, et tu pourras gagner la montagne en paix avec tes hommes, tes femmes, tes esclaves, tes bêtes. » Probablement El-Hiba attendait cette offre, et ne gardait les chrétiens que pour négocier s'il était vaincu.

Allah récompense les perspicaces, et les croix d'honneur vinrent illustrer les blancs beurnouss des kaïds. Surtout, comme on

avait besoin d'eux, on fut discret : on ferma les yeux sur leurs « mangeries ». Elles s'enhardirent si bien, nous disait un cadi, un hadji respecté, que le peuple, dont la mémoire est courte, en arrive à parler avec regret de l'ancien régime. Et pourtant, telle était la corruption, sous les anciens sultans, qu'on entendait alors fréquemment répéter dans les souks : « N'importe quoi plutôt que le maghzen actuel ! Tout, même un gouvernement de youdis ! » Il y a six mois, les chrétiens furent accueillis avec espoir, car on avait des nouvelles de Fez; on savait que les Français y avaient établi l'ordre, la sécurité, bien mieux, qu'ils enseignaient aux Fasis à s'administrer eux-mêmes. Hélas ! sans doute, les Français ne sont pas encore assez forts dans le sud. Jamais, dit-on, les grands n'ont eu la main si rapace. Au moins les anciens sultans régnaient : quand un chef avait trop pillé, ils le mandaient à Fez-Djdid, le forçaient à rendre gorge, parfois le retenaient dans leur basse-fosse du Dar-Maghzen. Les volés ne revoyaient pas leurs douros, les bâtonnés gardaient leurs coups de bâton, mais quel baume au cœur de l'opprimé, et quelles louanges au Rétributeur !

*
* *

Je résume ce que nous disait ce cadi, un puissant mulâtre, de mine intelligente et grave, et dont l'horizon, élargi par ses voyages de pèlerin, dépasse de beaucoup celui d'un musulman ordinaire. Derrière les souks, dans la dernière cour d'une maison assez pauvre, j'accompagnais un fonctionnaire indigène qui lui faisait visite, et nous l'avions trouvé seul, malade, dans une cellule nue comme celle d'un étudiant dans une médersa. Malgré nos protestations, il nous avait fait asseoir à son chevet, et peu à peu, chose surprenante chez un Arabe, il s'était mis à parler vraiment, à parler avec une confiance grave et nuancée de quelque mélancolie. Trait plus singulier encore, ce *hadji*, ce docteur en théologie musulmane (il avait commenté les *hadits*, dix années durant, à la Mecque et à Médine) semblait sincèrement désirer le succès des Chrétiens.

— Longtemps — disait-il — j'ai cherché ce qui manque aux Croyants pour égaler les Chrétiens en force et en richesse. J'ai vu Oran, Tunis, et le Caire, et Damas. A la Mecque, où j'ai vécu, trois cent mille musulmans se réunissent chaque année sous des

tentes. Il en vient de Perse et de Chine, de Stamboul et du Maghreb; ils parlent des langues diverses; beaucoup ont des yeux différents des nôtres. Mais j'ai compris que tous sont également pauvres et désarmés devant vous. Et la raison, que je croyais cachée, en est simple : c'est que vous, les Chrétiens, pratiquez le précepte du travail, lequel est dans le Koran, et, tu le sais, n'est pas dans l'Evangile.

Tristement, il insistait sur cette idée de la paresse musulmane, et comme nous invoquions alors la différence des climats, le soleil d'Afrique et d'Asie qui conseille aux Roumis eux-mêmes les sages immobilités, il eut le geste et le sourire de qui rend grâces. Non, non ! il comprenait notre intention, il remerciait notre courtoisie, mais il refusait cette excuse. Il savait : il s'était arrêté en Egypte, qui est sur la route du Lieu Saint, et où le soleil n'est pas moins chaud qu'à Marrakech. Il y avait vu l'industrie des Européens, et, sous leur direction, celle des indigènes : l'irrigation plus large, les champs de blé, de coton, de canne à sucre, qui s'étendent chaque année plus loin des deux côtés du fleuve, l'enrichissement et toute l'activité du delta. Peut-être, sous le sage gouvernement des Français — sur la

côte, ils avaient déjà fait des merveilles — le Maroc, si pauvre, allait-il devenir une Égypte d'Occident. Dieu l'accorde! *incha'llah*! Il l'avait espéré.

Une tristesse se décelait dans son accent. Sans doute, il n'avait pas été de ceux qui souhaitèrent le Protectorat, mais il s'était résigné, comprenant la nécessité de l'événement, et même qu'il était juste. Dans cette petite chambre, que meublait la seule couchette de fer, il y avait quelque chose de touchant, à l'aveu d'un Croyant que sa foi n'aveuglait point aux infériorités pratiques de l'Islam. Quel était le fond d'une pensée qui ne pouvait se livrer tout à fait? Théologiquement, comment ce docteur expliquait-il la vertu supérieure qu'il reconnaissait aux chrétiens, et la prééminence de leurs œuvres sur la terre?

Il revint à la politique et aux kaïds. Oui, le Maroc allait sans doute connaître des années grasses. « Mais, ajoutait-il, pardonne à ma franchise. Je sais que les Français aiment la justice, et que s'ils tolèrent en ce moment l'oppression des petits par les grands, c'est qu'ils comptent sur les grands pour les aider à soumettre les tribus de l'autre côté de la montagne. Alors seront établis l'ordre et la loi, et les brebis défen-

dues contre les mauvais bergers. Seulement méfiez-vous que les grands ne fassent attendre longtemps ce jour-là. Ils n'ignorent pas que le faux marabout vaincu, leurs plus beaux jours seront finis. Ils ont vu l'aéroplane, le canon, et comprennent que le Roumi finira par gouverner comme il l'entend. Mais d'habiles gens savent faire durer le plaisir. On peut prendre le thé avec un beau-frère dans le Souss. On peut causer avec El-Hiba lui-même, arranger avec l'un ou l'autre de petits succès, amuser les Français. Rien ne presse : tu sais le mot du Maroc : *Chouïa, Chouïa*[1]... »

Bien entendu nos chefs voient clair et préféreraient agir directement. Mais pour passer l'Atlas et réduire El-Hiba, il manque vingt mille hommes : la force dont dispose en ce moment le général Brulard suffit tout juste à garder Marrakech. Pour mener la lutte contre le Marabout on n'a que les ressources indigènes dont on connaît et dont on tâche à corriger les défauts. Par exemple, quand on combine une expédition, on prend soin d'y réunir plusieurs kaïds. On compte sur leur individualisme berbère, sur leurs inextinguibles jalousies

1. Doucement, doucement.

mutuelles pour les exciter à se surveiller, à se dépasser les uns les autres. Aux honneurs, aux flatteries du Maghzen français, ils se montrent sensibles, et chacun trop envieux d'un succès de guerre ou de diplomatie pour laisser un rival se targuer d'un faux mérite.

De ces jalousies, des mœurs qui les traduisent, un exemple curieux nous était donné le jour même de la triomphante rentrée du Goundafi. Nous dînions, ce soir-là, avec un officier supérieur, chez un fonctionnaire maure du quartier de Bab-Doukkala. On commentait l'événement du jour, quand notre hôte nous offrit de nous en présenter incontinent le héros, son ami, son voisin. Il n'avait qu'à lui envoyer un mot pour l'inviter à finir avec nous la soirée... Un quart d'heure plus tard, le mokhazni rapportait la réponse écrite. Le Goundafi remerciait, il implorait le pardon, mais la prudence l'obligeait à remettre au lendemain matin la joie de revoir son ami. Il n'était pas assez bien avec un certain seigneur, principal habitant du même quartier, et tout-puissant en ce moment à Marrakech, pour oser s'aventurer dans la rue à la nuit close.

Prétexte ou raison, peu importe. Une telle

excuse en dit long, et, dans cette Marrakech de 1913, nous évoque la Florence du XII[e] siècle.

*
* *

J'ai vu chez eux la plupart de ces magnifiques : l'Ayadi-Er-Rac'hmani, kaïd des Rac'hmana, le M'touggui des M'tougga, le Goundafi, Si Madani-el-Glaoui et son frère, le Pacha — tous seigneurs de la montagne ou de la plaine, et qui jadis faisaient ou combattaient les Sultans. Celui-ci réside en un palais dont le dehors laisse soupçonner le faste. Le luxe des autres reste secret. Derrière une clôture quelconque d'argile séchée, un morne mur aveugle : c'est un paradis privé qui se cache — libres jardins d'oliviers, de palmiers ou de fleurs, enveloppant des pavillons de sieste et de musique; graves jardins cloîtrés où de ténébreux cyprès, autour d'une grande coupe d'eau vivante, exaltent la blancheur des arcades; enluminure infinie du décor arabe dans la pénombre et la paix des longues chambres où les seuls meubles sont de bas divans. De grandes familles peuplent ces retraites. Chez le M'touggui, où notre ami de Tlemcen nous accompagnait encore, on dit qu'il y a

trois cents femmes, et que le nombre des esclaves mâles est le même. Nous entendions flotter au loin de vagues, interminables mélopées chromatiques. « Des musiques privées », nous dit Si Bou Talib, en prenant une mine particulièrement discrète. A ce qui est *heurm* (interdit, secret) nulle allusion n'est permise. Il fallait faire semblant de ne rien entendre.

Ce M'touggui, chef d'une grande tribu, n'a rien d'ailleurs des pachas byroniens. Plutôt que d'un harem, il semble issu d'une comédie de Molière. Un vert et pétillant vieillard, un peu asthmatique, envahi par la graisse, et dont l'œil borgne souligne de ses clignements les propos de belle humeur et de cordialité. Il me rappelle certains vieux bourgeois que j'ai connus jadis dans ma province, et, pour la physiologie, le tempérament, un médecin de chez nous le classerait avec plusieurs de ses clients. Mais sur le fonds de commune substance humaine, quels caractères spéciaux, imprimés par la civilisation différente! Ce vif petit grand-père, à mine humouristique et opiniâtre, à langue bien pendue, c'est un musulman fataliste. Sur sa tribu, sur ses centaines d'esclaves, il règne en despote dont les opinions et les volontés ne rencontrent que

salaams, mains au front, complaisants sourires. Un peuple de femmes réchauffe bibliquement sa vieillesse.

Suivi de son *hodja* et de serviteurs, il est venu à notre rencontre jusqu'à sa porte. Avec de plaisantes exclamations, il a feint de se plaindre que nous le négligions, s'affirmant jaloux du Khalifa du Sultan, que nous étions allés voir avant lui. Et puis, me prenant la main gauche dans sa droite, et la tenant énergiquement appuyée sur son cœur, plié en deux, il m'a mené à pas comptés, par le très long corridor, jusqu'à un patio où des divans s'allongeaient sous une arcade. De beaux et jeunes moricauds, noirs et voilés de blanc, en calottes rouges, le poignard courbe à la ceinture, s'alignèrent devant nous, prêts à courir aux ordres. Je les comptai : ils étaient quatorze. Le maigre et pâle hodja (secrétaire) s'assit avec nous en s'enfermant, d'un geste frileux, jusqu'à la barbe, dans l'énorme paquet de ses voiles.

Accroupi, lui aussi, dans sa *djellab*, le kaïd devisait avec des gloussements brefs, de brusques gestes de la tête, égrenant les boules d'un chapelet d'ivoire qu'il oubliait, parfois, pour se caresser les orteils. Il parlait avec une malveillance allègre de ses pairs, du Goundafi : un brouillon, qu'il accusait

d'avoir dérangé pour longtemps le pays. Oui, oui! c'était de lui qu'étaient venus tous les troubles au temps d'Abd-el-Aziz. S'imaginant en défaveur, et craignant pour son kaïdat, il avait fait croire au Madani, à d'autres, que le Sultan, qui cheminait tranquillement vers Marrakech, venait les déposer. « Alors, tu sais, ils coupèrent la route d'Abd-el-Aziz, et puis inventèrent Moulay-Hafid... Ce Madani! Ne manque pas d'aller le voir! Lui aussi a des souvenirs.... Il a particulièrement connu Moulay-Hafid. Fais-toi conter l'histoire de certaine colique fâcheuse qu'un grand vizir attrapa en dînant avec son maître, et de la visite empressée que celui-ci rendit le lendemain matin au cher ami presque mort!... »

Et les zigzags de la conversation nous menant ensuite à l'aéroplane :

— Mais certainement, j'ai vu... J'étais à la fête de la Menara : la chose s'est élevée dans les airs. Quelle merveille! Les Français sont de grands *fqihs*. Mais le Hadj-Thami s'est fait expliquer la machine, et il raconte qu'il a compris. Et c'est vrai qu'il n'a pas eu peur! Il a fait serrer d'une corde son beurnouss, il s'est assis entre les ailes à côté de l'officier, et alors, *vrr*, *vrr*, le voilà qui traverse le ciel jusqu'au Gheliz, comme Bourak, le cheval

du Prophète ! Quand il a su cela, Si-Hadj-Ben-Chaib, le khalifa du grand vizir, s'est écrié : « Un Chleuh en aéroplane ! Et moi qui suis un Arabe ! » Mais au moment de s'envoler à son tour, il tremblait : il a dit que c'était la fièvre, mais on l'a vu faire sa prière.

Des clignements de l'œil borgne commentaient ironiquement ces potins.

Parfois il se grattait la tête, en repoussant son turban enroulé autour de la chechia, ce qui faisait apparaître le crâne déplumé. Alors on ne voyait plus le chef berbère, mais seulement un énergique vieillard, étonnant par ses sursauts de verve. Il avait, dans ces moments-là, si bien l'air d'un bourgeois de notre ancienne France, qu'on s'attendait à lui voir sortir une tabatière. Les quatorze moricauds noirs alignés, nous épiaient du coin des yeux, sans perdre un mot de la conversation. On voyait le luisant de leurs prunelles, et leur blanc sourire aux plaisanteries du maître. Une scène toute patriarcale.

Par une longue galerie qui longe des parterres intérieurs — roses, pieds d'alouettes, anémones — le vieux seigneur nous a menés prendre le thé dans un grand jardin de palmes. Les musiques n'avaient pas cessé.

Scandées de pulsations sourdes, elles nous arrivaient comme des bouffées de parfums arabes, entretenant de leur magie l'atmosphère étrange. Soudain une clameur féminine interrompit ce concert, une aigre querelle, lointaine d'abord, et qui, très vite, se rapprocha. Alors, au moment où nous arrivions au pavillon de thé, un incident fâcheux : l'apparition glapissante d'une de ces belles mystérieuses auxquelles nulle allusion n'était permise. Insensible à la présence des étrangers, dévoilée, elle se jeta sur le maître, tordant ses bras et clamant ses griefs. Il la repoussait, la grondant à voix basse rapide, comme une petite fille colère que l'on veut dominer et ramener aux convenances. La scène se prolongeant, deux noirs emmenèrent cette furieuse. Lui, paterne, se tourna vers nous, avec le sourire, le demi-geste de la main qui signifiaient : Eh oui ! ces choses arrivent.... Avec les femmes !... Vous êtes gens d'expérience et d'éducation !...

Enfin la cérémonie du thé, dans le grand kiosque circulaire. Deux personnages avaient surgi, « ses confidents », nous souffla Si Bou-Talib : d'abord un neigeux vieillard, très islamique, d'allure un peu morose, et puis un petit maigre — barbe de jais, œil

luisant, mine à la fois chafouine et doctorale. Tous trois, dans leurs mousselines blanches, s'affaissèrent d'un seul mouvement sur le tapis, et notre ami, au geste cordial de l'hôte, prit place sur le même rang. Sous le portique, un beau Soudanais, le poignard courbe au côté, préparait le thé suivant les rites, n'oubliant pas d'échauder d'abord la théière, de goûter, en faisant claquer sa langue, le brûlant breuvage, et puis le présentant avec les gâteaux d'anis et les « cornes de gazelle » sur un grand plateau Louis XVI que le vieux chef, avec le geste d'importance qu'il fallait, nous signala comme un cadeau de son grand ami, le Général. Il s'était remis à parler avec feu, louant le thé qui rend l'homme intelligent, blâmant les boissons qui enivrent, s'étonnant que le sage Président de la République n'en interdît pas l'usage à son peuple. Hélas! on commençait à en vendre à Marrakech; mais tant que lui, le M'touggui, serait vivant, les M'tougga n'y goûteraient pas, à ces liqueurs de péché! Et ni kif, ni tabac non plus! C'était sa loi. Il n'aimait ni les fumeurs ni les priseurs. Seulement le thé, sous peine de bastonnade ou de prison!

A sa droite, à sa gauche, les deux « confidents », le rosaire aux doigts, opinaient,

approuvant de la tête ces propos despotiques, parfois jetant à la renverse un mot chaleureux et bref : « Tu as raison !... Le jugement vrai est avec toi ! » Et sous la joaillerie confuse du plafond, entre les colonnettes qui découpaient derrière eux l'azur ardent et les fonds de palmes, ces quatre encapuchonnés, avec leurs mines sentencieuses, leurs gestes schématiques en leur expressive simplicité, toute la stylisation de leurs personnes, c'étaient des figures que nous *reconnaissions*, les ayant devinées dès l'enfance, en lisant dans le vieux livre de Galland les histoires merveilleuses de cadis et de vizirs.

La formule d'adieu fut jolie. Il nous conviait à partager son repas (un valet apportait déjà l'aiguière des ablutions), et nous déplorions de ne pouvoir céder à ses insistances. Alors, la main au cœur, avec l'air de la sagesse qui se résigne :

— Eh bien donc ! puisque tu ne veux absolument pas, entre nous ce sera seulement l'amitié. Qu'elle soit durable !



Tout autre, réticent, énigmatique, ténébreux, bien plus arabe, m'est apparu l'Ayad

(El-Ayadi er-Rac'hmani, kaïd des Rac'hmana) qui nous reçut, lui aussi, à l'ombre de ses palmiers. Grande et grave silhouette dans la simple *djellab* qui tombe tout droit sur ses pieds nus; des prunelles dont la nuit se dilue sur les bords, troublant la cornée, comme il arrive chez les races tropicales. L'ombre du khol semble cerner à demi ces grands yeux où, par moments, passe un noir éclair : regard mystérieux, lointain, où rien de sûr ne se laisse lire. On sent des ardeurs qui couvent, le sombre feu sémite. La tenue si droite, le vêtement qui s'évase, la noire et luisante toison bouclée qui lui tombe sur la poitrine font penser à quelque antique roi d'Assur.

Sa main droite, blessée d'un coup de feu, n'a que des gestes de noblesse et de cérémonie; mais un rival qu'il recevrait dans une de ses kasbahs n'oublierait pas de se méfier. Parole prudente, enveloppée de formules de cérémonie, de religion, où la personne se dissimule toute, comme en un blanc beurnouss : « Tu te portes bien?... Tu te portes vraiment aussi bien que tu veux? Et tes affaires vont bien?... Et tu as les meilleures nouvelles de tes amis?... Que Dieu soit remercié! »

Nous savions qu'il se préparait à partir

pour l'Atlas, et nous le félicitions de faire parler la poudre : il ne répondait que par de larges et solennels *incha'llahs*. Et, commentant, en retour, notre prochain départ, il prit un air plus grave pour émettre cette pensée :

— Voilà, il était écrit que pendant trois semaines tu foulerais le sol de Marrakech, tu boirais l'eau de Marrakech, tu respirerais l'air de Marrakech... Maintenant, c'est fini : tu vas tourner une autre feuille du livre.

Une seule fois, quelque chose du fond personnel est apparu. Il était question du Hadj-Thami et de son projet de voyage en France. Il interrompit :

Maintenant, dit-il ironiquement, le Hadj-Thami va dans l'Atlas pour faire avec moi la guerre — Dieu le permette!... Ce qu'il fera plus tard, on le verra plus tard. Le Pacha parle beaucoup de ce qu'il fera...

La flamme noire a passé dans ses yeux. Si les deux chefs ne s'entr'aident guère dans l'Atlas, on peut compter, au moins, qu'ils se surveilleront.

*
* *

Ce Glaoui, Si el Hadj-Thami, pacha de Marrakech, et que la France favorise, peut exciter la jalousie de ses pairs : son frère

règne sur les Glaoua, mais dans la capitale du Sud, c'est lui le plus grand des grands, et sa figure l'annonce prince. Devant son palais, près de Bab-Doukkala, parmi les mules et les chevaux des personnages qui reçoivent audience, j'ai vu chaque jour une plèbe patiente, rang sur rang, border la rue. Accroupis sur le petit galet, les yeux tournés vers le porche où les gardes comptaient des coups de dés, ils attendaient l'apparition du Puissant qui comptait plus pour eux que tout le Maghzen français, étant de leur race, intelligible, pareil à ceux qu'avaient connus tous leurs pères. Ils étaient de sa *gens* : dans certaines rues de la vieille Rome, devant les maisons d'un Pompée, d'un César, on devait voir, du matin à la nuit, semblable clientèle.

Je passais là quand je l'aperçus pour la première fois. Monté sur une bête superbe, voilé de blanc jusqu'aux pieds, mince et strict, il sortait de son palais, précédant trois de ses cavaliers. Une clameur monta de la foule qui se mit à courir pour le suivre : quelques-uns se poussaient, cherchant à baiser son étrier. Déjà, au tournant de la rue, il prenait le galop, quand une vieille Berbère, au risque de se faire tuer, se jeta à la tête du cheval, qu'il cabra, l'arrêtant net. D'une voix aiguë et tendre à la fois, où passaient des

inflexions de caresse et d'imploration, avec toute la grimace de la douleur, plus expressive et pitoyable chez ces femmes du simple peuple indigène, elle clamait sa plainte à celui qu'elle appelait sans doute des antiques noms orientaux qui flattent : *Notre Seigneur* (*Sidna*)... *Maître*... *Redresseur des Torts*... *Protecteur des Pauvres*... Une mère, peut-être, suppliant pour un fils prisonnier. Lui, courbé bas sur la crinière de sa monture, et qui sentait les regards et l'attention du peuple, semblait l'écouter. Quelques instants, il resta là, penché tout près d'elle, dont la gesticulation s'excitait, la fixant de ses grands yeux de noirceur trouble et douce, les lèvres aiguisées de son sauvage et fascinant sourire. Et soudain, impatient, il piqua des deux, enlevant sa bête qui bondit de côté. La femme manqua tomber. Des gardes s'en saisirent et l'entraînèrent. Derrière un voile de poussière, il poursuivait sa route au galop, sa longue boucle de Filali volant au vent de sa course.

Un tel geste, aperçu par hasard, ne prouve rien, mais, tout de même, il fait rêver. On perçoit directement le vieux fond des sociétés orientales, la relation antique de la multitude anonyme, des fellahs indiscernables comme les mouches, et des grands qui règnent sur leurs têtes, celle qui nous apparaît figurée

aux bas-reliefs d'Assyrie, où, par-dessus des rangs serrés de petits humains, se dresse, fouet en main, une haute silhouette impérieuse et linéaire. Le fouet d'ailleurs sévit chez plusieurs de ces chefs : il arrive qu'un visiteur européen, en avançant vers les sourires et les salutations de l'hôte, entende les coups et les cris. Il arrive qu'au bureau de la place un esclave en sang vienne se réfugier, et le maître, qui n'a reçu jusque-là que faveurs de l'autorité française, s'étonne que nos officiers refusent de le lui rendre. On m'assure qu'il est arrivé pire, et Droin, en un saisissant et véridique poème[1], a évoqué la scène en la transposant : une scène d'Orient tragique. Au cours d'une soirée de musique, dans une grande maison de Marrakech, une enfant noire, une fillette de douze ans laisse tomber un plateau chargé de tasses. Au fracas qui l'arrache aux béatitudes du rythme, celui qui donne la fête sursaute, dégaine et lui plante son poignard au cœur. Et dédaigneux, se laissant retomber sur les coussins : « Qu'on m'enlève cette charogne! »

J'ai revu de près, et plusieurs fois, le beau Filali. Une telle figure, toute de réserve et

1. *La Fête chez Ba Hamed*, dans *Du Sang sur la Mosquée*.

d'aristocratie, semble la fleur d'une race et d'une civilisation : fleur à part, étrange, hors nature, parce que l'élément commun en est éliminé, et qu'elle ne manifeste plus que le parti pris, prolongé pendant des générations, d'une certaine, insistante culture.

A travers les rangs de la clientèle, les gens du banc, qui peuplent les vestibules du palais, conduits par des gardes qui nous remettaient à d'autres gardes, nous avions gagné le péristyle d'un jardin clos, et nous attendions devant un décor où tout semble disposé pour faire oublier l'heure. Immobiles, pareils à des flammes noires, les haut cyprès, en groupes symétriques où l'on reconnaît les belles ordonnances de l'Islam, montent dans le rectangle bleu du ciel, et parlent de religion, d'éternité. Mais la splendeur de la jeune saison court de l'un à l'autre avec les roses : molles roses rouges, en grappes, en chaînes suspendues, quelques-unes enroulées jusqu'à la pointe des ténébreuses quenouilles. Et leur parfum s'enferme avec celui des beaux orangers, avec le perpétuel murmure de la vasque débordante, dans le quadrilatère de pures arches blanches.

Nous attendions sous la pourpre et l'or enlacés d'un portail, à l'entrée de la chambre d'audience. Des personnages indigènes, en

groupes, s'espaçaient, Des *hodjas* faisaient les honneurs. Une silhouette blanche parut, si droite, si simple, d'un blanc si nu que je compris que c'était lui. Nous ne l'avions pas vu venir, ce maigre moine de haute race; personne ne l'avait annoncé; il surgissait seul, en silence, le plus simple de tous, sans même un poignard à sa ceinture. Je le vis d'abord de profil, et j'eus tout de suite le sentiment d'un rythme spécial de sa personne : la démarche, la tenue avaient la légèreté suspendue d'un animal de vitesse, oiseau, sloughi, cheval de sang.

Ce jour-là, nous n'avions pas d'interprète. Les paroles de cérémonie prononcées, il nous promena par les patios et les plus belles salles de son palais, s'exprimant surtout par ses regards et ses gestes : gestes variés, délicats de la main sèche et sombre, le pouce et deux longs doigts remuant seuls, tour à tour levés, écartés, réunis, en mouvements mesurés de sensibilité juste et vive, ou bien la paume s'ouvrant, retournée, sur l'immobile poignet, comme pour offrir ou noblement accueillir. Ses regards, plus parlants quand il se taisait, presque magnétiques dans nos minutes de silence, me pénétraient du charme et de l'étrangeté de sa personne. Quel contraste avec les gras

bourgeois maures de Marrakech, avec les épais sultans mulâtres que j'avais connus! Son visage s'enfermait dans un voile qui ceignait le front, et dont les plis pendants se perdaient dans le beurnouss : une sorte de *coufieh* comme en portent les chefs bédouins d'Arabie, et qui m'évoquait les ardeurs du désert. Face aiguë, profondément creusée, toute en traits, d'un seul ton aride, et sombre de hâle. Des yeux extraordinaires de grandeur, des yeux inhumains et doux, avec je ne sais quoi de léthargique, de nocturne, la prunelle d'une seule noirceur liquide, comme si la pupille dilatée l'emplissait tout entière. Des lèvres obscures, ridées, épaisses, mais qui s'effilent longuement aux commissures, comme celles des statues archaïques de la Grèce ; la moustache coupée ras, réduite à un trait d'ombre, en découvrant tout le bel arc. Un perpétuel sourire retroussé sur les dents, énigmatique dans le sérieux profond de cette figure. Quelque chose enfin d'ardent, de brûlé, de consumé. Un air de lynx au repos, ne montrant que sa grâce et son souple velours, mais dont on pressent les griffes, et qu'il peut bondir.

Les épaules serrées dans ses longues laines blanches, il allait près de nous sous les arches, très droit, de son pas muet et léger.

Un pas dont le beurnouss de ligne sévère, et flottant par en bas, répétait la cadence en l'élargissant. Dans cette démarche il y avait de la danse, je ne sais quel ondoiement élastique et félin, et pourtant une dignité simple et sûre de soi, une noblesse souveraine. Il nous désignait les jardins, les architectures, de son mouvement délicat des doigts et de la main : main sensible, plus expressive en l'absence de tout autre geste, seule chose vivante hors des longues laines blanches. Je songeais à tout ce que j'avais entendu conter de lui : aux centaines de lieues de son territoire qui, dépassant l'Atlas, s'en va jusqu'au Tafilelt, à ses châteaux forts, à ses prouesses de cavalier et de guerrier. On parlait de ses rapines; mais je savais les haines, jalousies qu'il excitait.

Ce Berbère, ce chasseur au profil aride, créature de la montagne et du désert, on comprenait mal qu'il se trouvât pacha, magistrat, administrateur d'une grande cité. Marrakech lui était-elle une riche proie?

C'est un poète. A notre seconde visite nous l'avons trouvé seul, couché sur des coussins, entre plusieurs livres reliés de beau maroquin rouge qu'il nous permit de regarder. L'un, édité au Caire assez récem-

ment, mais déjà célèbre, paraît-il, dans tout l'Islam, était un recueil de poèmes égyptiens, en arabe littéral (qu'il a jadis appris d'un *taleb*, dans son château natal de la montagne), avec portraits de l'auteur en stambouline et en fez, et de la dame, objet des strophes d'amour, perdue dans les infinis volants d'une mirifique robe à ramages, plus plissée qu'un accordéon. L'autre volume, manuscrit, calligraphié par son secrétaire, ne contenait, sous les arabesques or et vert des titres, que le florilège de ses poèmes favoris, avec des notes à l'encre rouge de sa main : des pages vides attendaient ses admirations futures. A nos questions, que le vif et gentil Si-Bou-Talib, aux yeux d'oiseau, lui posait en demandant pardon d'un sourire, il répondait par des mots brefs, prononcés à voix lente, et dont une inclination de la tête, l'attention de son chaud regard obscur accroissaient la gravité. Il daigna nous laisser savoir que lui-même composait, et même, à ce propos, qu'un malheur venait de l'atteindre : la mort de son maître de poésie, qui ne l'avait jamais quitté depuis l'adolescence ; un grand, un très grand deuil. Si-Bou-Talib, en homme de tact, laissa tomber son sourire. Un silence s'imposait.

Un troisième volume nous attirait; mais

notre ami, tout en nous en soufflant le titre, nous avertit d'un signe que, sur celui-là, nulle question ne serait séante. C'était un *Guide des vertus*, pieux ouvrage dont un hadji ne se sépare pas, et qui participe du secret de la religion. Voilà ce qu'il médite après les nuits de plaisir, lui l'âpre cavalier berbère, le moine blanc aux yeux d'ardeur et de langueur. Couché sur des coussins, seul au fond du grave jardin cloîtré où chante le jet d'eau, il se délecte en connaisseur aux subtiles métaphores de la poésie, ou se perfectionne en sainteté en méditant son *Guide des vertus*.

Il finit par sortir de sa lente allure cérémonieuse, et du feu s'alluma dans ses yeux quand la conversation se posa sur la chasse et les chevaux. Il eut alors son expression de félin qui va bondir, celle que je lui vis, plus tard, à la fête hippique du grand méchouar, quand, tapi dans l'ombre de sa tente, solitaire et replié sur lui-même, le profil aigu et fixe, toute la vie réfugiée dans les prunelles, il guettait les sauts de nos cavaliers.

— Non, traduisait le Tlemçani, il dit qu'il n'y a pas de lions dans l'Atlas; il tire de grandes bêtes qui ont des cornes (des mouflons?); il les attaque à cinq cents

mètres; on reste en chasse plusieurs jours... Il dit que derrière la montagne, dans son pays du Tafilelt, il chasse à courre avec les sloughis. Il dit aussi que, là-bas, il y a des buveurs d'air qui sont les meilleurs du monde : des naseaux de sang, des crinières d'une beauté! et si généreux qu'ils galopent tout le jour et toute la nuit, sans boire ni manger, sans connaître jamais la fatigue. Il faut les arrêter pour qu'ils s'arrêtent.

D'un signe de tête, l'ardent chasseur nous confirmait ce prodige. Je pensais aux chevaux de la reine de Saba qui couraient d'un train égal pendant trois lunes, une pierre entre les dents pour mieux fendre le vent.

Il voulut nous conduire dans les parties nouvelles, quelques-unes inachevées encore, de son palais. Il fallait passer par la rue. A son apparition, tout le peuple des clients se dressa dans une rumeur, les mains levées aux fronts inclinés. Quelques-uns approchaient et le baisaient à l'épaule. Au milieu de cette foule blanche, il se distinguait par la blancheur stricte de ses voiles, où ses bras se dissimulaient. Aux saluts, aux baisers du respect, il répondait par d'imperceptibles inclinations, les yeux mi-baissés, avec un sourire de grâce et de modestie princières.

Ce nouveau palais, c'est son œuvre, qu'il

aime à montrer. Il en est l'architecte. Sous ses directions, travaille un peuple d'artisans qui sont à lui, des hommes de sa tribu, des Glaoua, qu'il a fait instruire aux vieilles traditions du zellij et de l'arabesque. Nous vîmes des patios dont les murs blancs, partout gaufrés, filigranés, semblent frémir d'une innombrable vibration; des portiques dont les piliers, les consoles rectangulaires, sous les linteaux, entablements de cèdre, présentent peut-être un très lointain souvenir des Achéménides. Certains traits de l'art sarrasin viennent de ces profondeurs de l'antique Asie.

Malheureusement, en de larges chambres d'apparat, des séries de lits, venus de Manchester, en métal doré, ornés d'astragales et fleurons inouïs (on en voit de pareils chez les rajahs de l'Inde), s'alignaient par ordre de hauteur, depuis le milieu de la salle jusqu'à la monumentale couche de parade qui monte de l'angle du mur. Il nous fit admirer ses plus rares et récentes acquisitions : un piano, des commutateurs de lumière électrique, un téléphone pour parler avec le général, et même, à Rabat, avec le Résident. Son maigre bras couleur de bronze sortit de ses voiles blancs quand il nous en montra le récepteur. Entre le présent et le

fabuleux passé, l'intervalle des temps était aboli. Je croyais voir le téléphone chez un satrape de Darius.

Le soir venait quand nous montâmes à la terrasse où s'isole, au-dessus de toute la ville et de la palmeraie, un délicieux pavillon de repos, refuge des nuits d'été. On y est comme à l'intérieur d'un coffret à huit pans, et la profonde coupole, au-dessus d'un étroit intervalle qui met là comme un anneau de lumière, en semble le couvercle suspendu, un couvercle incrusté d'or, dirait-on, et de multicolores gemmes, et dont la somptueuse profondeur s'éclaire ainsi, mystérieusement, par en dessous. Là-haut, plus haut que l'ombre intérieure et violette, où l'inextricable polychromie des parois diffuse et mêle ses tons, ce dôme aux facettes d'or et de joyaux flotte comme une rayonnante apparition.

Il leva deux fois la main vers cette merveille, et la baissa, désignant deux points symétriques du sol, et prononçant un seul mot qui nous fut aussitôt traduit : « *le reflet!* » Trait pour trait, couleur pour couleur, or pour or, la mosaïque plane d'en bas répétait la concave mosaïque d'en haut. Sur cette haute terrasse, où l'on ne saurait poser la

vasque qui met toujours sa lueur et sa vie au centre d'un pavillon de sieste, il avait imaginé — ô raffinement! — d'en évoquer la rafraîchissante illusion en projetant à terre, comme une image qui se mire, la radieuse, octogonale joaillerie de la coupole.

Comme nous franchissions le portique pour revenir à l'espace, que le rose du crépuscule commençait d'envahir, il s'arrêta. Et derrière lui je m'arrêtai pour voir, sous la neigeuse richesse de l'arcade, devant un grand paysage transfiguré par les magies du soir, se profiler cette figure aristocratique et sauvage. Bel accord de la pâle silhouette drapée, de l'arche arabe, et d'un paysage plus musulman que celui que contemplaient d'une pareille terrasse les rois maures de Grenade, il y a cinq cents ans. La vieille Maroc s'étendait à nos pieds, pure encore de toute marque étrangère, et telle que l'avaient faite tous les siècles de sa propre vie. Une grande ville, avec ses tours de prière, ses îlots de jardins, au sein d'un paysage d'oasis : noires aigrettes, çà et là vaguement laquées d'or et suspendues par milliers, en lignes et plans successifs, dans les molles fumées étirées du crépuscule. Au loin, dans le nord, un clair anneau encerclait l'étrange forêt : une zone désertique déjà lavée d'ombre lilas,

et qui se relevait à l'horizon pour finir sur le ciel en dentelures de bleu cristal. Tout près, un morceau de rempart dont nous dominions le revers se profilait, rouge sur la plaine rouge, et fait de la même terre. On l'en eût à peine distingué, sans la rangée de blancs ibis qui s'y pose, chaque jour, au coucher du soleil.

C'était l'heure où mille bruits fragmentaires, confus, montent de la ville avec des fumées dans l'espace. Infinie rumeur de la vie qui se ranime, délivrée des ardeurs du jour, cris anxieux des martinets tournoyant par essaims dans l'ivresse du soir, gazouillis d'oiseaux qui se rassemblent dans les jardins pour la nuit, vagues cadences de tambourins, et, sonorité principale, si l'on est près d'un verger, ce large, nombreux coassement des rainettes, qui va s'enfler encore dans l'obscurité transparente et tiède : voix de l'amour élémentaire, clamant sa volonté violente et brève, au chaud printemps du sud.

Déjà les toits de chaux blanche commençaient à se peupler. En été, du coucher du soleil à l'aube, c'est là que l'on vit, que l'on joue, que l'on dort. Je l'imagine alors, sur sa haute terrasse où nul regard ne peut atteindre, le chef au long sourire, aux grands yeux de noirceur trouble, l'ardent

guerrier poète. Il est couché sur des tapis, il est seul avec une favorite ; ou bien de belles esclaves sont là, de grêles musiques frémissent. Devant eux, la nuit poudroyante et bleue s'encadre dans les arches magnifiques. Alentour, c'est toute l'invisible ville d'où surgissent, parmi les frissons d'astres, des gerbes obscures de palmes. Alors, sur les champs vagues des toits, d'autres couples, d'autres femmes respirent, rêvent, défaillent dans la nuit pâmée. Alors flottent partout des soupirs de flûtes, de *rhaïtas*, des chants d'amour et de prière....

X

CHANTS DANS LA NUIT

Les chants nocturnes de prière, au moment de dire adieu à Marrakech, il me semble bien que c'est le plus profond souvenir que j'emporterai de mon séjour dans la vieille capitale du Sud. Nulle vision de l'ordre pittoresque, nul éclat de couleur ou de lumière, nul bruissement de foule, nulle splendeur de désert ou de palmeraie ne touchent si à fond. Rien que des voix ardentes et monotones, entendues comme en rêve, alors que toute la fantasmagorie arabe s'est abolie dans les ténèbres. Mais ces notes impérieuses, frémissantes, que toutes les générations musulmanes écoutèrent, c'est la musique où se concentre l'essentiel de la foi, de la foi venue du fond des siècles à travers

ces générations, déterminant leur type, leur imposant de se répéter. Quelle volonté dans ces longues notes millénaires! Comme ces voix nous saisissent tout d'un coup pour nous emporter au cœur éternel de l'Islam!

Les chants de prière, on les entend aussi le jour, mais c'est au plus secret de la nuit, surtout, qu'ils règnent et s'exaltent, quand l'une après l'autre, en cette saison, toutes les rumeurs et sonorités quelconques ont fini par se taire, quand la vie semble évanouie de la ville, tous les milliers de Merrakchis silencieux, invisibles, engloutis dans le sommeil, sauf ces quelques moueddens qui veillent sur certains minarets, et dont souvent, avant l'aube, j'écoute la clameur modulée se déployer là-haut sous les étoiles. Heures mystérieuses, où rien n'annonce encore la naissance d'un jour nouveau, et qui n'appartiennent plus au jour que l'on vient de vivre. Parfois alors, en certaines insomnies très lucides, on dirait que le cours de l'illusion s'interrompt; l'être individuel et particulier ne s'est pas tout à fait reformé : un intervalle s'ouvre où de l'éternel apparaît, comme le bleu de l'abîme sidéral entre deux nuages...

La première fois que je les entendis, ces longues voix nocturnes, ce fut d'une façon

bien vague et qui tenait plutôt du sentiment que de la perception. Sans doute je dormais encore, mais ce devait être un de ces moments où le sommeil se fait plus léger sur nous, où, dans son eau moins profonde, des rayons et des ombres viennent transparaître du dehors. J'ignorais alors que des moueddens chantaient, la nuit, tout près de ma terrasse. Aussi bien, je ne puis dire que je percevais des voix. Simplement, dans un rêve indistinct, je me sentais porté, enveloppé par une vie puissante, vibrante, continue, et qui se déployait par élans, par ondes successives. Au petit jour, tous les voiles du sommeil s'évanouissant, il m'en restait une impression grave et singulière. Il me semblait, pendant la nuit, avoir respiré de religieux effluves, m'être pénétré de je ne sais quelle influence solennisante et qui me rapprochait du profond de l'âme arabe, cette âme dont les hommes comme les choses autour de moi, pendant le jour, n'étaient que de fragmentaires et fugitives expressions.

Quelques jours plus tard, les moueddens me réveillèrent tout à fait. Quel concert ils menaient au dehors! Ils semblaient s'exciter d'être seuls à régner dans l'espace. Il y en avait trois ou quatre, qui tantôt mêlaient

leurs appels, et tantôt se répondaient. L'un d'eux était certainement tout près : vie ardente, posée sur quelque terrasse voisine, dans la nuit, à la surface du pâle couvercle qui clôt Marrakech. Avec quelle passion il montait, s'essorait, le chant extatique et viril, et puis, une note suprême atteinte, se maintenait là, tendu, vibrant, éployé sur la ville, prolongeant à n'en plus finir les *Alla...a...ah!... Alla...a...ah!...* Et soudain, par une étrange, spasmodique modulation, comme un oiseau épuisé de s'être soutenu trop longtemps, et tout d'un coup qui se replie, il retombait au silence. Alors, pendant une brève et solennelle pause, la nuit recommençait de s'élargir; on prenait conscience de ses espaces en écoutant les autres voix pareilles, plus mystérieuses d'être affaiblies par la distance. Ailes planantes de prière, longues ailes qui s'entre-croisent en tremblant d'extase, la nuit, au-dessus d'une ville d'Islam endormie. Au sortir d'un néant de sommeil, dans la noirceur visible où tout reste englouti, où l'on n'est rien qu'esprit naissant, passif, et tout entier prêt à sentir, quel religieux émoi, soudain, de percevoir cette frémissante présence, et puis quelle volupté de se laisser prendre, porter par cette passion!

Une certaine nuit, je ne sais ce qu'ils avaient, les moueddens, mais ils chantaient avec des accents si véhéments et si purs, leurs hautes notes se tendaient si vibrantes, ils modulaient avec une telle ardeur, une telle volonté d'élancer leur foi jusqu'au fond de l'espace, qu'il n'était plus question de dormir. Ma montre marquait deux heures et demie. A la lueur de la pauvre chandelle de bazar (qui fit vaguement apparaître, aux vantaux du portique, le fantastique décor de roues, de soleils entremêlés), je gagnai l'autre bout de la longue chambre arabe, et puis, par le vieil escalier en colimaçon, la porte de la terrasse. Un lourd loquet de fer poussé, toute la nuit m'apparut.

Elle était d'un bleu liquide et vaguement lumineux. Un croissant de lune que j'avais regardé flotter avant d'aller dormir avait disparu. A ce signe, on percevait le progrès des heures, on voyait que, durant l'évanouissement du sommeil, la terre avait tourné dans l'espace, et que, par en dessous, le matin devait commencer à monter. Entre les brillantes étoiles remuées de leur frisson sans trêve, la Polaire, repérée par la Grande Ourse, et sensiblement abaissée, signalait l'étrange latitude.

A mon premier pas sur la terrasse, le

mouedden le plus voisin se tut : pure coïncidence, mais ce fut exactement la même impression de secret que si l'on approche, la nuit, d'un taillis où s'exalte un invisible rossignol, et le chant aussitôt s'évanouit. Au loin, durant ce long silence, j'entendais s'épancher les autres...

Il reprit, et tout de suite il n'y eut plus que lui, que cette ardente et mordante clameur qui, d'une longue tenue tremblée, emplissait l'espace. De l'homme, on ne voyait rien. Seulement la tour d'où s'élançait la voix, et que deux terrasses, tout au plus, séparaient de la mienne : silhouette d'ombre, presque insubstantielle dans le bleu de la profondeur constellée. Mais quelle certitude et plénitude d'être, quelle force vivante, quelle triomphante volonté dans ce jaillissement de foi enthousiaste! Ce n'était pas la simple, invariable mélopée de l'appel à la prière; cela semblait varier, s'infléchir, moduler, s'arrêter et reprendre, suivant les ondes, les afflux d'une inspiration. On eût dit que l'homme ne chantait que pour lui-même, comme le rossignol encore, enivré d'être seul, de posséder la nuit et d'y exhaler à l'aise sa passion d'absolu.

Et par delà le minaret fantôme, l'étendue de la ville aussi n'était que vague et pâleur.

Pas un humain visible. Pas un bruit que ces voix. Le détail changeant des êtres et des choses s'était évanoui. Rien ne restait que de l'essentiel et du permanent. Ce chant, c'était de l'âme, l'âme islamique, qui s'est incarnée en des millions de vivants. Dans la nuit tiède, sous les feux et les frissons de l'univers, elle n'était qu'ardeur et qu'adoration.

DEUXIÈME PARTIE

MARRAKECH D'AUTOMNE

(Novembre 1917.)

I

LE MAROC PENDANT LA GUERRE

Casablanca, 30 octobre 1917.

Après bientôt cinq ans, qui m'en semblent je ne sais combien, qui me séparent d'une existence antérieure, car il y a l'intervalle de la guerre, et tout le bouleversement du monde, un hasard me ramène au Maroc, que j'avais tout à fait oublié depuis le 1er août 1914.

C'est le même Maroc : la guerre, semble-t-il, ne l'a pas touché. On dirait, à première vue, qu'on n'y a pas entendu parler de la guerre. Le fourmillement pâle n'a pas diminué dans les tunnels obscurs des souks et des qaiseriahs, ni la clameur des *baalek*[1], ni

1. *Baalek!* veut dire *gare!* Le cri qu'on jette dans la foule des souks pour dire aux gens de se ranger.

le tintement clair des gobelets qu'entre-choquent les vendeurs d'eau, courbés sous leurs outres ruisselantes. Sur la terre, en longues lignes de beurnouss terreux, les fumeurs de kif bordent toujours le pied des murs et des grandes arches outrepassées. Autour des conteurs aux grands gestes épiques, le public s'étage, couché, accroupi, assis, debout, les prunelles brillantes d'attention, en cercles aussi épais. Le matin, sur les marchés, parmi les splendides monceaux de grenades, de raisins, et de pastèques, la même foule couleur de laine continue d'ondoyer. Le cheminement des bourricots sur les pistes n'est pas moins nombreux. On ne boit pas moins de thé à la menthe chez les kahouadjis : il a toujours goût de sirop. Et voilà peut-être ce qui étonne le plus, ce qui scandalise presque, quand on arrive de France, et qu'on n'en sait pas encore la raison : tant de sucreries. On les voit partout, les petits pains de sucre d'un douro. Du papier bleu qui les enveloppe, ils n'ont pas cessé de tapisser le fond des échoppes minuscules, des centaines de logettes alignées dans le souk obscur comme les alvéoles d'un rayon de miel, et dont chacune nous présente, accroupi ou couché sur un même étalage d'herbes sèches et de

grains, le même somnolent et blême vendeur d'épices.

Et quand on se tourne vers les nouvelles villes françaises, la surprise est bien autre. On s'attendait à découvrir une baisse, un ralentissement. sous l'influence de la guerre, de l'afflux vital. Non seulement la guerre n'a rien arrêté, mais la poussée française n'a fait partout que croître. A Rabat, elle est presque excessive. Malgré les efforts d'un gouvernement appliqué à défendre toutes les beautés anciennes du pays, elle commence à faire irruption dans la solennelle solitude que voulait, que maintenait à son pied la grande tour almohade. Et cette Casablanca que je revois, où je n'avais connu, en 1913, autour de la vieille ruche indigène, que terrains vagues, fils de fer, échafaudages, flamboiements et tumultes de « beuglants », fièvres et ruées de spéculation, Casablanca achève de se construire, continue de se peupler, et finalement se range. Un lycée y a surgi, dont j'ai entendu bourdonner les classes — grec, latin, mais surtout mathématiques, physique, chimie, car on veut propager dans ce vieux pays d'Islam la culture qui fait aujourd'hui la supériorité pratique et la force inouïe, la prise toujours grandissante sur la nature, de notre huma-

nité d'Europe et d'Amérique. Des écoles s'y multiplient, dont la population monte aujourd'hui à six mille élèves. J'en connais une, toute blanche, spacieuse, riche de plus d'un demi-millier d'enfants : on y voit de loin se gonfler l'Océan étincelant et bleu, — et quel air, quelle lumière on respire sous les arcades, dans les salles où se suivent toutes les années de l'enfance, depuis les tout petits qui ne font que jouer parmi des images de minets et de toutous, sous la surveillance de jeunes femmes attentives, droites et maternelles! Dans la rade, la construction de la digue, que les malins déclaraient impossible, qu'on venait tout juste de décider, en avril 1913, avance vite. Déjà, c'est à huit cents mètres de la grève que nous voyons des grues géantes, montées sur rails, et dont l'électricité fait la puissance, immerger silencieusement par des fonds de dix ou douze mètres, des cubes de cinquante tonnes. Il y en a de cent tonnes qui sont déjà prêts pour les plus grandes profondeurs, et tout cela se fabrique sur place.

Plus étonnante, peut-être, la croissance d'une Kenitra qui n'avait pas cinq mille habitants, il y a deux ans, qui en compte aujourd'hui huit mille. Le port, les quais s'achèvent, les constructions surgissent, non

plus au hasard, comme d'abord à Casablanca, mais suivant des plans médités et précis, ordonnées en quartiers de résidence, d'affaires, d'administration, et de vie indigène. Car par l'excitation et la suggestion de la vie française, une vie indigène s'est mise à naître et grandir dans cette Kenitra où il n'y avait rien, avant nous, que l'herbe du doum ; et c'est un des miracles de notre présence au Maroc. De vie indigène, nous n'avions jamais vu que des aspects d'inertie, de langueur ou d'agonie ; de ville indigène, on ne connaissait que les vieilles rues délabrées, les vagues espaces poudreux où cette vie se poursuit de siècle en siècle, sans autre changement que son graduel ralentissement. Voici que dans la solitude d'hier surgit une cité mauresque, et conçue, voulue, construite par des Maures. En voyant naître et croître sur la dernière boucle du Sebou, la cité française qui supplantera El Arrach comme port de Fez, des négociants fâsis ont eu l'idée de cette création. « Donnez-nous un terrain, ont-ils dit, laissez-nous bâtir un fondouk pour nos chameliers et nos grains, une maison pour un cadi, une mosquée, et le courant du trafic s'établira. » Le fondouk est achevé ; le palais du cadi s'élève ; la mosquée sort de terre

(toutes les autres mosquées du Maghreb semblent avoir existé de tout temps). Et la future *medina*, autour de ces trois cellules essentielles, commence à grandir, plus neuve encore que la ville française, vraie cité-champignon, comme celles qui poussent tout d'un coup en Amérique, et grandissent autour de ces trois premiers organes : une banque, un hôtel, une église. Pour la première fois — depuis combien de siècles? — on voit naître une ville arabe.

Miraculeuse communication de la vie à cette antique momie d'Islam qui nous parut si belle en ses rigides, solennelles immobilités! La voici qui remue, et ce n'est pas tout à fait l'âme ancienne qui lui revient. A Fez, où j'ai passé, un petit fait d'apparence insignifiante, mais pour moi si nouveau, m'en était un signe bien précis. Dans les souks, aux abords de Qarouyine, la grande mosquée cathédrale, dans la ruelle jadis *horm*, interdite aux chrétiens comme aux bêtes, qui mène au mystérieux sanctuaire de Mouley Idriss, dans ces couloirs déjà pleins de l'effluve religieux, où les regards nous menaçaient, maudissaient, il y a douze ans, au temps où l'ancien régime se mourait de sa pourriture, non seulement les yeux aujourd'hui nous sourient, mais les galopins qui surgissent de

partout, comme des moineaux qui se lèvent du pavé, nous adressent la parole en français : un français émaillé de pittoresque argot, et qui ne leur vient certes pas de l'école (seuls quelques enfants de la bourgeoisie fréquentent le collège franco-arabe), mais qu'ils ont appris on ne sait comment, au simple contact des officiers ou des colons que l'on rencontre, bien espacés encore, dans le fourmillement des souks. On dirait des gamins de Paris, tant ils sont vifs, drôles, tant ils ont la langue bien pendue. Et c'est un phénomène d'il y a deux ans ; il est apparu tout d'un coup, comme la première ébauche d'un organe dans une chrysalide qui somnolait, comme un caractère inattendu dans une espèce qui mue sous une influence nouvelle du milieu. Les Français de Fez en sont les plus étonnés.

Oui, au moment où le sang vital de la France coule à flots, la vitalité de ce nouveau Maroc, qu'un peu de ce même sang a fécondé, est un fait singulier, et qui ne se laisse pas tout à fait expliquer. Mais qui dira tout le secret des langueurs et des ardeurs collectives, des léthargies et des soudains éveils des peuples? Tel, dont les formes et les types se répétaient sans changer, devient tout d'un coup, sous l'action d'une idée,

d'une foi nouvelle, une autre créature, d'activité intense et contagieuse. L'Espagne, le Portugal, qui s'étaient engourdis, ont vu leurs essaims se muer, sur un autre sol, en nations grandissantes. Et notez qu'en Espagne, au Portugal, s'il y eut arrêt du développement économique et social, la plante humaine n'a pas dégénéré. En Castille, à Madrid même, quand on vient des pays plus actifs et modernes du Nord, on est, au contraire, frappé de la beauté, de l'évidente intégrité de la race.

C'est que le degré d'énergie collective d'un peuple ne traduit pas seulement la somme des énergies individuelles. Un peuple est plus vieux que ses individus. Au cours de ses siècles, des courants d'habitudes se sont créés, que chacun trouve en naissant, qui d'avance décident sa direction et le principal de son destin particulier. Ajoutez tant de routines où s'est figé ce qui fut jadis mouvement, invention, entreprise : aujourd'hui résidu mort du passé, croûte inerte qui pèse sur les volontés particulières, et d'avance, parfois, les empêche de naître. Il en est en France de si invétérées, de si résistantes, que la guerre, qui libéra tant de puissances latentes d'action, d'ordre et de dévouement, ne les a pas toutes supprimées. Pédante tyrannie de

la forme, souveraineté des bureaux, complications pédantes d'écritures, dont s'étonnent nos amis d'Angleterre et d'Amérique, chaque Français, depuis des générations, s'en est plaint. Mais contre tout cela qui ralentit notre vie nationale, chaque génération française demeure impuissante.

Il en est autrement dans un pays neuf. Sans doute le gouvernement, l'administration du nouveau Maroc — hiérarchie, procédés, habitudes, systèmes — sont d'essence française, mais le personnel en est jeune, animé de l'idée du nouveau, mené par le chef le plus vivant, le plus impatient des routines. Cette idée du nouveau, le ciel, le pays, les grandes étendues vides comme des tables rases l'excitent et la répètent en chacun par une suggestion muette et constante. Nul déchet du passé français qui s'impose et fasse obstacle aux énergies françaises, — et partout visible, comme en Amérique, le champ immense des possibilités indéfinies. Alors des forces héréditaires de volonté, d'entreprise, qui persistaient, latentes, en ces âmes françaises, et ne trouvaient pas à s'employer en France, s'éveillent et se déploient. Le Maroc commence à se couvrir de routes et de chemins de fer; son commerce et ses productions croissent par

soudaines poussées ; ses villes se nettoient, s'organisent, s'enrichissent d'écoles, musées, hôpitaux. Des cités nouvelles apparaissent. Des ports se creusent, l'ordre et la paix s'étendent. Des tribus rebelles aux anciens sultans se soumettent. Et pendant la guerre, année par année, de 1914 à 1918, notre domaine ne cesse pas de se fortifier et de s'étendre.

*
* *

Si riche de vie que soit un germe, il n'en faut pas beaucoup pour l'écraser. Si notre établissement au Maroc résiste à la tempête qui secoue le monde, ce n'est pas un hasard, mais le fait d'une pensée servie par une profonde connaissance de l'Islam, et toujours tendue vers cette fin. Quand, aux premiers jours de la guerre, arriva de la métropole l'ordre d'abandonner le Maroc et de se limiter à la côte, à ce morceau que l'on tenait en 1908, le Résident-Général vit tout de suite clair, et prenant ses responsabilités, il fit reconnaître à Paris que, si l'on voulait garder la côte, il fallait tout garder, que notre retraite soulèverait tout le pays derrière elle, y compris peut-être nos troupes indigènes, et que les Français, soldats et colons, n'atteindraient la mer qu'épuisés et décimés

par les combats, enfin, qu'un tel désastre se répercuterait par toute l'Afrique du Nord — et probablement jusqu'à l'Égypte. Pour réussir à envoyer en France les forces militaires, les trente-cinq bataillons qu'on lui demandait, il fallait que le général Lyautey continuât son œuvre militaire. Et très vite, parce qu'il n'avait pas cédé de terrain, parce que, au contraire, il n'avait pas cessé d'avancer et d'assurer ses positions, parce qu'il n'avait pas laissé sa mince bordure de feu protecteur s'éteindre devant les fauves grondants de la montagne, il put démunir le Maroc du meilleur de sa garnison française et de ses troupes indigènes. Avec ses noirs, ses Joyeux, ses légionnaires, ses territoriaux, quelques corps marocains, il continua de manœuvrer et combattre, s'appuyant aux tribus soumises et leur enseignant à se défendre contre les dissidents pillards, cherchant toujours à cantonner ceux-ci dans la montagne, à les fragmenter, à les couper du secours allemand qui vient du Rif espagnol, à les « compartimenter » par des couloirs, d'abord celui de Taza, et puis celui de la Moulouya, allongeant et multipliant sans cesse les pistes, les routes, les voies ferrées qui font l'aisance de ses mouvements et la rapidité de ses coups.

Mais devant des fauves, avec des ressources

si modiques, l'essentiel, c'est l'attitude, c'est l'assurance imperturbable des yeux. Dans la montagne, d'ardentes prunelles fixent les nôtres, et le premier cillement peut exciter un bond. Au moment où la grande guerre éclate (on combattait alors depuis des mois sur tout le front marocain) deux bataillons que l'on veut retirer de Khenifra pour les envoyer en France sont attaqués aussitôt, durement mordus. Au seul bruit que Kasbah Tadla va être évacuée, les Chleuhs tombent sur Kasbah Tadla. C'est aussi que l'on répète alors que l'Allemagne a sommé la France d'évacuer le Maroc. A cette rumeur, le Résident répond tout de suite en faisant arrêter, juger les agents allemands, dont les plus compromis, deux excitateurs de révolte, sont fusillés, à la stupeur des indigènes. Avant tout, en pays d'Islam, il faut garder la face, paraître. Il faut paraître mener la guerre contre l'Allemagne d'une seule main, tandis que, de l'autre, on tient le Maroc aussi facilement qu'en 1913. Il faut ne rien abandonner, et pas plus que le territoire, les entreprises, qui donnent du travail à l'indigène, occupent son esprit et ses mains, facilitent ses transports, augmentent ses affaires et son bien-être. Et non seulement il faut persister dans toute notre action économique et organi-

satrice, mais il faut l'accroître, et l'on y arrive, grâce à un crédit additionnel de soixante-dix millions de francs — à peine le prix d'une journée de guerre, et qui nous sauve le Maroc.

Bref, il faut « garder le sourire » et le communiquer aux Arabes. De là cette surprenante création, pendant les années les plus tragiques de notre histoire, de musées, écoles, établissements de toutes sortes, où l'on enseigne les vieux métiers, les arts indigènes, en même temps que de nouvelles industries françaises. De là tant de restaurations attentives de vieilles architectures. De là ces expositions et foires paradoxales de Casablanca, de Fez et de Rabat, où se rencontrent les deux mondes, les tisseurs de la tente et les fabricants de Paris, et dont le prestige est tel, jusque chez les dissidents, que le premier soin de ceux qui se rendaient fut souvent d'y courir, et que l'on en vit un, Abd-es-Salaam, protégé autrichien d'El-Arrach et chef d'une harka, offrir tout d'un coup sa soumission et ses armes au colonel Simon, si on lui permettait de visiter l'exposition de Casablanca. Et de là, enfin, cette continuelle et scandaleuse abondance, dans les souks, des petits pains de sucre enveloppés de papier bleu. Quelle surprise d'apprendre qu'ils venaient tous de France ! Mais chacun d'eux, nous disait un sage

Merrakchi, épargne à la France un soldat.

Le Maroc est en paix, le Maroc boit du thé sucré, le Maroc ne voit pas changer le monde; il a l'air d'avoir oublié la grande guerre. Mais il y a les indigènes et il y a les Français. Entre Français, on ne parle de rien que de la guerre. Presque tous ceux qui mènent l'administration et les affaires, officiers et civils, ont passé de longs mois au front, et la plupart en sont revenus blessés. Et le front marocain n'exige pas moins d'efforts et de dévouement que l'autre. Les assauts y sont fréquents. Autour de nos postes avancés, l'ennemi — Beni Ouarrens, Zaians, Riatas, Chleuhs — rôde, aux aguets toujours, prêt à se ruer, et l'on sait le sort de ceux qui tomberaient vivants sous ses coups. La vie est terriblement dure, recluse, dans ces fortins de l'Atlas, pendant ces mois d'hiver où l'on vit dans la neige, à la pointe des pitons, sous la menace journalière d'une attaque, avec la chance d'une balle berbère, aussitôt que l'on s'aventure au dehors.

Mais la France, au Maroc, continue de sourire, et dans la tension muette et continue de l'effort, ce sourire est une des choses stoïques de la guerre.

II

LA BEAUTÉ DU VIEUX MAROC

J'ai admiré ce nouveau Maroc où se produisent librement des énergies latentes de notre race que la guerre elle-même n'a pas toutes révélées. Et puis, pour quelques jours, je me suis laissé reprendre par le Maroc ancien. Comment résister à sa muette attirance? Les aspects et les accords de l'homme et de la nature qu'il nous présente semblent tenir de l'éternité. A côté de la vieillesse la plus pathétique, des traits de l'enfance du monde y sont restés vivants, qui nous ravissent. Après trois années d'une horreur que la puissance et les méthodes industrielles de l'homme moderne ont accrue au delà de toute conception, qui ne s'arrêterait un instant, si dans les oliviers d'un paysage immé-

morial, il entend gémir la flûte antique du chevrier?

Mais ce n'est pas seulement le contraste du bouleversement européen qui nous rend si sensibles les prestiges de ces immobilités. C'est surtout l'inconscient, l'organique regret que nous gardons de certaines façons d'être très générales de la créature humaine, qui, jusqu'au commencement du siècle dernier, furent, en somme, celles de tous nos ancêtres, et commandent encore nos conceptions de la beauté. Voilà pour nous le grand intérêt — classique plutôt que romantique — de l'Orient : non pas de nous dépayser, non pas de nous stimuler par du nouveau, du jamais vu, mais de nous rendre avec plénitude ce que nous ne trouvons plus qu'à l'état fragmentaire et demi-mort dans nos provinces les plus reculées : des formes de l'homme et de la vie dont nous portons obscurément en nous, au milieu d'un monde si rapidement changé, le souvenir et la nostalgie. Des formes si anciennes et générales, qu'elles nous apparaissent comme des types, les mêmes qu'ont évoqués les peintres symboliques d'hier et d'autrefois, et dont nous sentons, comme aux tableaux d'un Puvis, comme en tel bas-relief antique, la simple et profonde relation avec la nature environnante.

Probablement, à mesure que le temps passera, que le recul se fera plus grand, on apercevra que les principales périodes que l'on distingue dans l'histoire humaine se subordonnent elles-mêmes à deux âges, dont le second, qu'on peut appeler celui de la mécanique, vient à peine de commencer. Sauf la poudre, dont l'invention, d'ailleurs, remonte à l'antiquité chinoise, c'est en somme par les mêmes moyens que les Pharaons qu'un Napoléon faisait la guerre. Les Américains, chez qui la nouvelle civilisation est plus avancée, et qui voient mieux, lorsqu'ils viennent en Europe, le contraste des deux âges, les Américains ont une expression pour désigner tout ce qui leur semble participer du premier. C'est le mot *old world* — vieux monde — qu'ils prennent adjectivement. Ils parlent d'une cité, d'un paysage, d'une physionomie, d'une façon d'être *vieux monde*.

Le vieux monde, c'est celui où les hommes étaient encore proches de la nature, soumis à elle, de vision et de pouvoir limités, — chaque société arrivée spontanément à ses types, menée non par des idées universelles de raison ou d'utilité, mais par ses croyances, préjugés, traditions, par tout le système d'illusions dont elle s'est enveloppée, par ce somnambulisme véritable dont l'intensité fait

son caractère. Un caractère que traduisent toutes ses œuvres matérielles, parce qu'elles ne sont pas le produit de mécaniques partout pareilles, mais de ses hommes, et qu'en toutes, même dans les plus humbles, ceux-ci ont imprimé quelque chose de leurs rythmes de vie et de leur rêve général de beauté. C'est de ce vieux monde que nous cherchons partout, passionnément, les traces et reliques : dans les cités d'Espagne et d'Italie, dans les villages de Bretagne, en Orient, chez les antiquaires. Voilà sans doute ce que signifie le besoin moderne du voyage, comme l'appétit moderne du bibelot. Le bibelot, c'est le rouet de nos grand'mères, c'est une assiette paysanne peinturlurée de fleurs, c'est une rude poterie de fellah berbère, c'est tout ce que façonnèrent des doigts humains, et que nous aimons tant, depuis que nous vivons parmi les produits que la machine a façonnés. Et c'est toujours de la beauté, parce qu'il n'est rien de ce que l'homme a fabriqué de ses mains où il n'ait satisfait, dans le sens d'une certaine tradition, celle de son groupe, qui lui impose un style, son besoin de décorer, d'animer, d'enchanter la matière brute, en y projetant des harmonies. On peut dire que ce besoin, avec celui de la religion, est l'essentiel de

l'homme. Il s'attestait — il y a combien de millénaires? — en ces décors de cavernes qui sont tout ce qui subsiste, à côté des premiers squelettes de notre espèce, de l'humanité antérieure à l'histoire.

Le Maroc est sans doute, avec quelques royaumes d'Asie, le dernier exemplaire intact d'une civilisation du plus vieux monde. Une civilisation riche en types et modèles fixés depuis des siècles, analogue, en certains de ses traits essentiels, à des modes de culture qui régnèrent jadis en Europe, et dont elle fut la contemporaine, bien plus ancienne, par quelques-uns de ses traits fondamentaux, que l'Islam et que la chrétienté. On y retrouve des idées et des mœurs, des aspects de l'homme moral et physique, qui sont de tous les temps, parce qu'ils n'ont jamais changé. A tous moments, devant un geste de prière ou de salutation, devant une danse, devant un mendiant demi-nu, devant le métier et les outils d'un tisserand qui prépare ses trames, dans l'ombre fumeuse et percée de bleus rayons où tourne, sous un enchevêtrement de poutres, la meule d'un pressoir, devant des pèlerins qui suivent leurs baudets dans l'immensité du bled, nous avons le sentiment du déjà vu. Sans doute, parce que cette humanité est ingénue et simple, parce

qu'elle est restée dans la vieille condition humaine dont l'Occident, par ses accroissements de puissance, est sorti, parce qu'elle a conservé sa relation antique avec la nature, parce qu'elle est si bien dans le paysage, et qu'elle s'y montre si grave et spontanée, elle nous semble présenter en figures quasi schématiques et chargées de sens, les modes essentiels et permanents de l'homme. Dans la pénombre des souks et des vieux logis, dans la lumière de la plaine, les tableaux qu'elle compose nous évoquent, par la généralité de la signification, ceux de Rembrandt, de Poussin ou de Virgile. A travers la diversité des apparences, qui nous rappellent les époques diverses, ce qu'ils nous disent (voilà le grand trait classique), c'est l'identité fondamentale de la créature humaine. Si un tel monde, qui participe si profondément de l'antique, avait disparu il y a deux mille ans, que n'entreprendrait-on pas pour essayer d'en reconstituer les traits? De quelles fouilles, de quelles « thèses » et mémoires à l'Institut ne serait-il pas l'objet? Qu'il ait survécu jusqu'à notre temps, que nous puissions le voir, le toucher, nous mêler à ses hommes, nous les hommes de Paris et de Londres, que nous puissions nous pénétrer de ses suggestions, c'est une mer-

veille dont on ne peut pas assez s'étonner.

Mais la merveille est instable. L'objet même de la conquête ou de la pénétration en pays exotique n'est-il pas d'y apporter et d'y vendre l'article mécanique de la métropole, c'est-à-dire d'en éliminer les vieux instruments indigènes de la vie? C'est un transfert qui va vite. Ainsi périrent, sous le règne élargi de l'usine, et par la centralisation industrielle, tous les arts manuels de nos provinces dont les œuvres charmantes égayaient les logis les plus simples, et ne parent plus que nos vitrines. Sans doute on peut tenter de maintenir quelques-unes des vieilles industries d'art du Maghreb. Ecoles, musées, commandes, par tous les moyens, la France s'y efforce. Mais qui ne voit qu'une telle survie est artificielle? La foire qui montre aux Européens les antiques produits du pays montre aux indigènes les produits pratiques de l'Europe. La même substitution s'opérera qu'en Bretagne, où les Parisiens achètent des armoires bretonnes tandis que les Bretons achètent des armoires du faubourg Saint-Antoine. A coup sûr, dans vingt ans, il restera des artisans de l'ancienne espèce à Fez et Marrakech, mais de plus en plus, c'est pour les touristes et la rue de Rivoli, qu'ils travailleront. Si fervente que soit la volonté, de

ceux qui gouvernent aujourd'hui le Maroc d'en préserver la beauté, si constant et dévoué leur effort, rien ne saurait détourner le destin.

On peut dire que le succès même de cette beauté lui sera fatal. Il en sera un jour des lieux sacrés du Maghreb comme de ces paysages de nos provinces qu'un syndicat d'initiative a lancés, et dont le caractère, les types n'apparaissent plus que sur l'affiche qui les célèbre et contribue à les détruire. Hôtels palaces, afflux de foules cosmopolites, routes touristiques, circuits automobiles, chemins de fer à crémaillère, « aménagements des paysages », on rêve déjà de tout cela, et sans doute on a raison. C'est bien la plus douce des transitions vers les changements inévitables. Mais il n'en faut pas tant pour supprimer la petite voix qui montait d'une certaine terre. Parfois, aux abords d'une croulante ville indigène, qui commence généralement par des cimetières, c'est assez d'une grand'route rectiligne, à la place de la pauvre piste qu'avaient tracée les pas des générations. La beauté était faite de vieillesse et d'usure, et pourtant de jeunesse éternelle. Ainsi d'une grande ruine majestueuse où refleurit toujours la même famille spontanée de fleurs. Nos ingénieurs n'ont pas appris à concevoir le délabrement pour idéal; ils sui-

vent leur idée, l'idée occidentale de la perfection, qui commande leur devoir : ils nettoient, réparent, alignent, soumettent la nature à la mathématique pour les fins utilitaires. Voilà le progrès, et sans doute, progrès véritable, bien qu'il se poursuive dans le sens, non du beau, mais du pratique; car le pratique, ici, se confond au vital. Il s'agit de la superposition d'une espèce à une espèce moins forte et d'organisation plus simple, laquelle devra finir par se transformer ou s'éteindre.

Mais tout ne se limite pas à ce contraste. Certaines discordances sont plus tristes. Au Maroc, d'autres causes sont à l'œuvre pour porter atteinte au grand caractère des hommes, et souvent pour l'avilir. La conquête achevée, le premier flot des envahisseurs, c'est l'inévitable armée des petits mercantis en espadrilles, qui apportent, répandent leurs goûts, besoins, habitudes. Dans l'impériale Meknès, mystérieuse encore il y a quinze ans, et que Loti fut le premier à décrire, dans une rue qui mène au glorieux et religieux décor de Bab Mançour, aux grandes arches turquoises qui rappellent Ispahan, les musiques et spectacles de « beuglants » qui sonnent et flambent jusqu'à minuit, n'appellent guère que les Européens. Mais la merveille du cinéma attire le public

arabe, et c'est là, devant des films qui ont passé des Olympias de New-York, de Milan et de Paris, à travers toutes les provinces, pour finir leur carrière au Maroc, — devant d'effarantes images de crimes américains et scientifiques, devant des scénarios où les dames roumis se déshabillent, où les maris de la race conquérante se révèlent ridicules, c'est là qu'ils prennent leur première idée de notre civilisation, et commencent d'en recevoir les influences.

Si près de l'Europe, c'est un paradoxe que le Maghreb ait pu rester jusqu'au XX[e] siècle solitaire et farouchement clos. Des forces inéluctables s'amoncelaient alentour. La muraille tombée, elles faisaient irruption. Pour un temps, la guerre les a détournées, absorbées, mais la guerre finie, la poussée va reprendre tout de suite, et les changements se précipiteront. On le sait bien, et de là tant d'yeux attentifs à bien regarder, tandis qu'il en est encore temps, ce dernier des mondes d'autrefois, tant de talents occupés à fixer les traits de la millénaire figure qui va si vite s'altérer.

Je ne suis qu'un passant, mais pour quelques jours je puis revoir encore une fois Marrakech.

III

RETOUR À MARRAKECH

Nous avions mis onze heures, il y a quatre ans, pour franchir, sur une vague piste, les soixante lieues qui séparent Casablanca de la capitale du Sud. La nouvelle route est si belle que l'auto en met tout juste cinq, aujourd'hui, avec les arrêts. Dans cette vitesse, j'ai mieux vu l'ensemble géographique et ses successions.

Jusqu'aux Djebilets, d'où l'on découvre la Koutoubia, quatre plaines, chacune étendue sur plusieurs cercles d'horizon. De maigres échines, qui s'allongent vers l'Océan, les séparent. Nudité de ces grands espaces déployés en nappes rases de steppe. D'abord, cent vingt kilomètres de doum desséché, où deux villes naissantes, Ber Rechid, Settat

semblent deux jonchées de dés sur l'immense paillasson. Puis, les hauteurs et le fossé de l'Oum-er-Rebbia franchis, l'entrée des régions désertiques : un plan rougeâtre et lapidé, fondant au loin en une mer rose, de ce rose extraordinaire, si vif, léger, partout égal, qui est la couleur générale du Maroc, en automne. Rien qui dépayse davantage que ce ton saignant de la terre, une terre écorchée, comme si, du bord de la plaine jusqu'à la crête de la montagne, on avait arraché d'un seul coup tout l'épidérme de la terre.

Et tout est si vide, si plat, si monotone, nous filons suivant une ligne tellement droite, que c'est vraiment, à la longue, l'impression de la mer. Je retrouve celle que j'ai sentie si fort, il y a douze ans, le jour où, quittant Fez, ses jardins, ses eaux courantes, je longeais un rempart tendu sur l'immensité plane. comme la jetée d'un grand port. Ivresse de l'espace! Ce matin-là, nous prenions le bled; encore une fois, sur une rectiligne et presque invisible piste, nous commencions une traversée, celle d'une grande nappe de la terre africaine. On croisait maintes caravanes — si lentes au milieu de tels vides : dromadaires, baudets, comme des files de voiliers et de canots sur

une ligne de trafic. Si l'on se retournait, les minarets de Fez Djdid, tout au long du grand mur, semblaient des phares, des tours de guet, face aux infinis et surveillant au loin les solitudes.

Mais aujourd'hui, rien à regarder que l'aiguille oscillant au cadran des vitesses autour du 60, — et là-bas, à quinze lieues de distance, une sorte de côte qui se lève, bleue d'abord, du bleu de tout l'air interposé, et peu à peu qui rosit comme les lointains de l'étendue, pour tourner enfin au rouge des premiers plans, au même ton d'incendie, sous les mêmes traînées de pierres.

Voilà un trait essentiel de ces paysages (il apparaît dès l'Espagne du Sud, et donne à l'Andalousie son grand caractère africain) : la surface de la montagne n'y diffère pas de celle de la plaine. Nulle opposition de forêts ou rochers suspendus, et de champs ou de prairies. C'est partout le même terrain ardent et nu, la même croûte effritée, de la planète. Simplement, elle monte, là-bas, en longues vagues figées dont la désagrégation a couvert la plaine de pierraille.

Je revois, telle qu'elle m'apparut dans un bref arrêt, l'une de ces chaînes qui ne sont que du désert soulevé, et semblent un relief

de planète morte. On eût dit que le feu avait partout passé : sur le sol plan où nous courions, dans les creux, sur les crêtes, sur les schistes, dont on voyait les obliques feuillets renversés, les tranches noires et rouges. Des sortes de scories couvraient la terre. Nous étions au dernier jour d'octobre, et le soleil, à deux heures de l'après-midi, brûlait. Pendant six mois, sa flamme avait sévi dans ces plis et replis où le thermomètre, à l'ombre, monte chaque jour, en été, à cinquante degrés, — où rien n'est que le squelette en ruine de la terre. Une solitude minérale. On ne voyait, dans un cirque lointain et rempli d'éboulis, qu'un signe de l'homme et de la vie, et c'était un tombeau : un cube gris de plomb sous une coupole du même gris. Là, dans l'éternité de l'élément, dormait quelque saint de cet Islam invariable et simple comme ce paysage pétré, et dont le Dieu a l'ardente fixité de l'astre.

C'est par là que se révéla le grand Atlas, que depuis longtemps nous regardions sans le reconnaître. Au sortir de Settat, des stries blanches, assez haut dans le ciel, avaient commencé de se montrer devant nous; et nous les avions prises pour des cirrus. Les petites chaînes que nous traversions les

occultaient un moment, mais à chaque nouvelle plaine de dix lieues, on les retrouvait aux mêmes places, dessinant les mêmes vagues figures. A la fin, je ne sais quel subtil changement dut s'y faire; peut-être l'azur, au-dessous, devint-il un peu plus dense, mais tout d'un coup, leur vraie nature nous apparut. Les neiges! les neiges de l'Atlas, qui sont à quatre-vingts kilomètres de l'*autre côté* de Marrakech, et que nous avions commencé de voir, par conséquent, à quelque soixante lieues de distance. On sentait qu'elles étaient très loin, dans un autre pays, mais depuis quelque temps, cela planait, cela dominait tout, et, chose étrange, de bien plus haut qu'il ne m'avait jamais paru à Marrakech.

Vers trois heures, la lointaine apparition des Djebilets, la dernière barrière avant la capitale du Sud. Je l'attendais; je la reconnus tout de suite. Elle est si différente des autres chaînes, d'aspect inoubliable : un rang de petits triangles singulièrement réguliers, aux tons de métal ou de joyaux : acier, saphir ou rubis, suivant l'heure. Cela sortait peu à peu du fond de l'azur, et de tout l'horizon; cela se réalisait insensiblement, et pendant une heure, c'est-à-dire tandis que nous en approchions de quinze lieues, demeura *derrière* le

plan circulaire. On voyait très bien toutes ces dents affleurantes qui lentement montaient, toutes ensemble, acérées et bleutées comme le hérissement d'une prodigieuse scie. Il n'y avait que ces trois choses : la nappe fuyante de la terre, stérile et couleur de feu, la basse et sombre dentelure aux ressauts aigus, barrant l'étendue, et là-haut, si vague, irréelle, à d'inappréciables distances, la céleste apparition de l'Atlas.

Dans la griserie prolongée de la vitesse, on pouvait se croire apporté sur un tapis magique à la limite de notre monde, devant une enceinte que les démons, les djinns des Djebilets, auraient forgée pour garder, interdire l'entrée d'un haut paradis.

*
* *

Une heure après, passés le champ de bataille de 1912 et les tristes marabouts de Si-bou-Othman, nous faisions irruption dans le premier cercle. La machinerie des Européens est plus forte que toutes les magies des diables d'Afrique : l'auto se moque des Djebilets. Mais pour les hommes des caravanes qui cheminent pendant de longs jours vers les palmes de Marrakech, c'est bien tou-

jours un lieu ensorcelé, un cercle d'épreuves préalables, avant les délices des jardins et des eaux. J'en retrouve toute l'horreur : un sol brun ou noir, consumé, sans une herbe ou un lichen ; toute la solitude antique et le hérissement de lune. Les pitons prochains ont des luisants de houille (c'est ce qu'on appelle la patine désertique). Des montagnettes nègres, dont les pointes les plus lointaines, cependant, tournent au lilas dans le Nord, comme échauffées, éclairées d'un feu intérieur. Des rangs de cônes si égaux, si pareils, que, du côté du soleil, où leurs silhouettes se profilent à contre-jour, on dirait des tentes, un campement posé là par une armée d'Afrits géants, comme ceux dont parlent les contes merveilleux des Arabes.

C'est à pied que nous avons atteint le col d'où nous allions découvrir le pays de Marrakech et, cette fois, toute la grande montagne. Nous montions avec une procession de bêtes et de gens : patients bourricots qui cheminent, les yeux fermés, sous la charge de leurs deux couffes ; dromadaires dont la tête oscille en une cadence de sommeil ; âniers, chameliers, en longs beurnouss rayés de brun, la sacoche de cuir au côté. Quelques-uns

épluchaient des grenades; d'autres allaient par couples d'amis, se tenant par le petit doigt de la main. Les femmes, le visage découvert, la tête serrée dans le voile berbère aux zigzags de trois couleurs, marchaient en file, au grand rythme oscillant de leurs draperies, épiques par le cuir de leurs pieds et de leurs bras nus, par leur lourd harnachement d'argent et de corail, quelques-unes courbées en deux pour mieux porter sur leurs reins, dans un pli de leurs toiles poudreuses, le fardeau de leurs petits. Un aveugle, les paupières collées, suivait au bout d'un long roseau son guide. En avant, une petite flûte, si aigre, si douce, se mit à gémir : tremblement convulsif et léger, comme l'aile d'un oiseau qui se débat dans la main, insaisissable chromatisme, évoquant tout le lointain d'une humanité différente.

C'était toute la vieille et simple humanité d'Orient. Avec quelle lenteur elle cheminait entre les pitons brûlés d'un paysage d'enfer! Mais ils cheminent ainsi presque sans arrêt, tout le jour, pendant des jours, franchissant avec une surprenante aisance les cinquante ou soixante lieues de pays ras qui séparent les villes maugrebines. A Rabat, j'avais retrouvé des jongleurs aperçus, la semaine précédente, sous les créneaux de Bab-Marouq, à Fez.

Un petit vieux, juché de côté, jambes ballantes, sur la croupe hirsute de son âne, faisait route en chantonnant, à côté de nous. Tout d'un coup, il étendit le bras devant lui : « *Chouf!* nous dit-il, *Mezian!* »[1]

Nous avions passé depuis quelques minutes la ligne de crête; le chemin tournait : l'au-delà, enfin, se révélait. C'était, très loin, très bas, le commencement d'un pays plat, un triangle rougeâtre, entre les dernières saillies des Djebilets. Et cela s'ouvrait de plus en plus, en s'éloignant, en fondant, jusqu'à se perdre à la base vaporeuse de l'Atlas, un Atlas dont presque toute l'altitude par là se déploie, puisque son pied n'est qu'à cinq cents mètres, — et pourtant moins sublime, aérien, que lorsqu'il nous apparaissait de plus loin, par delà chaque échine du pays traversé depuis Settat. Et surtout combien plus réel que jadis, dans la moite lumière du printemps, et combien plus prochain! — tous ses plans, ses arêtes, ravins, étages successifs, jusqu'aux sublimes blancheurs, transparaissant dans une épaisseur d'azur.

Deux pas de plus, et la palmeraie commença d'entrer, à gauche, dans le grand

1. « Regarde : c'est beau! »

triangle d'en bas : un bleuâtre tapis de haute laine, dont les points, les lignes de trame, de plus en plus serrés, vagues et vaporeux avec les distances, rendaient plus sensible la fuite plane et l'immensité du pays.

« *Chouf, chouf!* » répéta brusquement le vieux, le bras de nouveau tendu avec insistance. Sur le champ bleu, le trait qui donne à Marrakech sa figure propre venait de se montrer comme une toute petite fumée droite. Nous savions que c'était, presque imperceptible au milieu de tant d'espace, la grande Koutoubia.

*
* *

Et maintenant la montagnette ensorcelée, le pays des djinns est derrière nous. Et voici l'entrée du Paradis désiré : les Arabes n'ont qu'un mot pour dire les jardins et le Paradis. Nous allons le plus lentement possible, avec des haltes, pour mieux voir, entendre, respirer ce paysage. Car c'est ici la plus belle des choses que l'on vient chercher à Marrakech. Partout les palmes, les grands fûts souples, écailleux et gris qui, tout à l'heure, vont, je le sais, intensément rosir dans le soir; leur jaillissement de gerbes portant là-haut, par-dessus la richesse

pendante des régimes d'or, leurs longues aigrettes irradiées. Tout d'abord, des rangs qui s'espacent largement sur le sol rouge, laissant voir au loin, dans leurs intervalles, d'autres légions successives. Un peuple immobile, partout pareil, jusqu'au dernier fond bleuté que l'on ne voit pas finir. Et de tous côtés, la pure solitude.

On passe l'oued Tensift sur un pont qui n'en finit plus, car il traverse tous les vagues espaces chaotiques — laisses, traînées de sable et de galets — que ce torrent de montagne couvre chaque hiver de ses crues. De l'autre côté, au bord même, et tout le long de ce large vide, à perte de vue dans l'Ouest et dans l'Est, c'est le front de la palmeraie, serré comme la tranche verticale d'une moisson d'épis à la lisière d'un champ. Comme elle apparaît alors, la forêt merveilleuse, dans sa grandeur et sa densité! Trois cent mille dattiers, fils ardents de la terre et du soleil d'Afrique. Et par-dessus, là-bas, là-haut, la froide pureté des neiges.

Depuis près d'une demi-heure, nous allions ainsi, lentement, à travers les jardins féeriques. On perdait la notion du lieu, du moment, des distances : on pouvait être au fond du Sahara. On oubliait tout, possédé par tant de grandeur étrange, et par le senti-

ment des longues solitudes traversées depuis le matin — un matin qui semblait d'un autre jour. Pour quelques instants, des liens se dénouaient, qui nous attachent à notre passé, à notre monde, à nous-même. Comme en rêve, on regardait passer, glisser d'un mouvement continu, sur les écrans légers de l'Atlas, les solennelles futaies, la procession ininterrompue des palmes dans la jeune lumière, sous des morceaux suspendus d'améthyste et d'argent vaporeux.

Et nous venions de laisser derrière nous la butte jaune du Gheliz (celle qui, de loin, semble un dromadaire couché sur les feuillages) quand, tout d'un coup, l'étonnant rappel de l'Europe et de l'actuelle réalité! Plus de dattiers : des deux côtés de la route, des baliveaux, de malheureux arbustes dont les têtes poudreuses retombent en d'étroites cages de fer. Et aussitôt, le commencement de la ville européenne : deux lignes parallèles de façades carrées, chacune, au-dessus de sa baie vitrée, étalant son enseigne : « Epicerie de l'Atlas », « Pâtisserie de la Palmeraie », « Charcuterie de l'Oasis », et des cafés, des bars, des « Casse-croûte ». Tout cela battant neuf, car il n'y avait rien ici, il y a trois ans. Comment, c'est cela, l'Europe! C'est cela, nous autres! On a d'abord envie de se

frotter les yeux, et presque un peu de rire. Au milieu d'une nature si grande, parmi tant de solitude et de majesté, le désaccord est de ceux d'où naît le sentiment du comique. Vraiment l'*Homo Europaeus* ne doute de rien. Ah! la vaillante petite créature! Et puis l'on pense à Casablanca, dont on vient; on se rappèlle ce que notre civilisation, par l'énergie qui s'y déploie, peut, en face de la nature, présenter, aussi, de grandeur. La ville du Gheliz ne prêtera pas à rire dans dix ans.

Mais c'est un des traits de la colonisation commençante, dans l'Afrique du Nord : trop de petits débitants, dont beaucoup ne sont pas Français, s'y précipitent, non pas avec un rêve d'activités nouvelles, de richesses à créer, mais pour y continuer les routines de leur menu négoce, en vendant quelques sous de plus leurs litres ou leurs saucissons. La désillusion vient assez vite.

Au moins faut-il remercier le chef qui a tenu à séparer les établissements européens des ruches indigènes. Tant que ces cafés et ces bars (qui languissent, paraît-il, car l'autorité militaire est stricte) sont au Gheliz, la vieille Marrakech garde sa figure et son âme.

Mais c'est fini, tout de suite, de cet intermède imprévu. Les dattiers reprennent,

plus beaux qu'ailleurs, par grands bouquets multiples. Et déjà surgit l'enveloppe de la ville, aux tons d'or et de feu, la rude courtine de terre crue, partout crevassée, demi-fondue, comme celles des ksour dans le désert. Au loin, aussi rouge, muette et délabrée, la file de ses bastions s'en va dans la splendide solitude.

Et voici qu'une grande arche s'ouvre, et quelque chose du mystérieux dedans s'y inscrit : une tour carrée, la Koutoubia, tout de suite reconnaissable à sa vieillesse, à l'archaïque majesté de son appareil et de son décor, à la profonde ébréchure de sa crête. Et puis, de l'autre côté de la voûte, encore des enceintes militaires, encore de hautes clôtures de toub rouge, encore des lignes zigzagantes de créneaux. Et là dedans, des champs de terre pulvérulente, de vastes couloirs où traînent, dans le voile de fumée rousse qui monte de partout, quelques pâles figures....

Majesté, misère, délabrements, grandes aires presque vides, poussière surtout : c'est bien Marrakech. « Marrakech la poudreuse », écrivait, dès le Xe siècle de l'Hégire, un de ses enfants, l'historien des Almohades, Abd-el-Wâhid, qu'on appelle le Merrâkchi.

IV

PLACE DU TRÉPAS

Nous savions que la nuit viendrait vite, et d'une tombée presque soudaine. Pour tout retrouver dès ce premier soir, j'ai couru vers la terrasse d'une grande maison dont je me rappelais l'hospitalité. C'est à Djema Fenâ. On y découvre toute la ville dans sa double ceinture de feuillage et de lointaines montagnes.

Mais aujourd'hui, ce n'est pas ce paysage qui prend d'abord les yeux. L'immense et multiple place du Trépas est à nos pieds, et, jusqu'au fond des espaces divers que sépare le grand fondouk aux grains, une multitude l'emplit de son pointillement. Et de partout, monte avec la poussière que le soleil déclinant colore, un bruit innombrable.

étrangement rythmé, fait de la rumeur d'une foule et de cent musiques mêlées, plus sauvages dans leur confusion. Mais l'oreille, à la fin, distingue des sonorités diverses : de clairs, obstinés tintements de métal, d'aigres mélopées de musettes, de psalmodiantes voix humaines, et par-dessous, ces profondes percussions de tam-tams, qui semblent mener tout le vaste et vague sabbat.

Et la confusion de la foule, aussi, finit par se débrouiller. Des cercles s'y révèlent, entourés de masses plus épaisses; et puis, au milieu de ces anneaux, des figures mouvantes, et qui s'espacent un peu. A la jumelle, je vois même très bien les plus proches, juste au-dessous de la terrasse. Ce sont des jongleurs et conteurs, et la foule est grande autour d'eux. A grands gestes drapés des bras, ceux-ci vivent leurs histoires. Torse mince, dont luit le bronze, échine creuse et qui ondule, crâne rasé par devant, longue chevelure annelée répandue sur les épaules, les charmeurs de serpents me rappellent, en leur demi-nudité, des figures de l'Inde, de frénétiques, extatiques prêtres de Siva. Des lutteurs s'escriment du bâton, bondissant, retombant sur la pointe du pied, avec des mouvements d'oiseaux, si justes, si légers, qu'on dirait la plus délicate et la mieux

concertée des danses. Presque à nos pieds, en deux cercles voisins, deux troupes étranges, des hommes, des enfants, en surplis blancs, et ceinturés de rouges (on dirait des enfants de chœur), évoluent, et puis se mettent à tourner sur place. A côté, une chose inquiétante : ce rang serré de têtes, d'épaules qui ondulent, toutes ensemble, dans l'épaisseur de la foule, soulevées au même rythme, comme par une houle qui court de l'une à l'autre. Faces stupéfiées, demi-renversées vers le ciel (on voit bien que les yeux sont clos) : on dirait une grappe de pendus convulsés, sursautant au bout d'une invisible corde. Mais de cette sinistre oscillation, monte une rauque clameur scandée, la clameur des Aïssaouas en délire.

Nous sommes en pleine fête de l'Achoura, qui commence par des jours de jeûne, de deuil et de prière. Mais après le recueillement et le souvenir des morts, voici la détente des âmes dans les liesses, ivresses collectives. A tout moment de l'année, le soir, on voit s'épaissir de tels cercles sur la vieille place du Trépas, autour des baladins, musiciens, thaumaturges. Mais en ces jours de fête, une foule venue des tribus s'ajoute à la foule Merrakchi. Ils sont bien en tout plusieurs milliers, et c'est un fourmillement d'une

pâleur bien étrange, couleur de laine, qui s'en va, à droite, jusqu'au souk des vanniers, et devant nous, jusqu'aux rangs de noires tentes berbères, de l'autre côté du fondouk — le grand fondouk, dont j'aperçois la cour intérieure pleine de sacs et de chameaux terreux.

Mais quand je lève les yeux, je ne vois plus qu'espace et lumière, amplitude et solitude. Champ pâle des toits qui rosissent dans le soir, mystérieux couvercle de la ville, d'où montent çà et là des fusées de palmes, des aiguilles funèbres de cyprès, des triangles de faïence verte, des minarets carrés, chacun avec son clocheton, sa petite potence pour le drapeau de la prière, et tous pareils, sauf la vieille Koutoubia, à part dans sa grandeur et sa solitude. Elle est là, de l'autre côté de la place, toute proche; mais il faut cligner des yeux pour l'entrevoir un instant, perdue qu'elle est dans l'éblouissante irradiation du soleil horizontal.

Et peu à peu, sur la rose étendue de chaux qui me rappelle d'abord toutes les grandes cités d'Islam que j'ai connues, de Fez à Damas, et jusqu'à Delhi, je retrouve les autres points de repère. Peu à peu le souvenir revient, que je croyais aboli; peu à peu se recompose la figure de Marrakech. Là-bas

dans le sud, où tout s'espace, c'est la ville makhzen, reconnaissable à ses toits multipliés de tuile verte (la couleur du Sultan, des chorfa, des marabouts, de la religion) — au grand massif toujours inachevé du nouveau palais, à tant de farouches murs dentelés où s'enferment les cours militaires, les *mechouars*. Et là-bas, tout au bout, les jardins de l'Aguedal : un long, profond et pâlissant tapis, après quoi, jusqu'à l'Atlas, il n'y a plus que le désert. Qu'ils étaient beaux, par les purs matins de printemps, ces longs parcs abandonnés où des oliviers et des palmes se reflètent avec des neiges aux vides bleus des bassins!

Dans le nord, je regarde longtemps sans rien reconnaître. Et tout d'un coup, le minaret court et jaunâtre de Sidi-bel-Abbès, la zaouia qui touche au mur de la ville, à deux pas de Bab Khemis. Alors s'évoque le poudroyant marché et tout l'inoubliable paysage alentour : les tristes dômes fanés d'un très vieux cimetière, et puis les sinistres confusions d'un sol partout éventré, le ravin, toujours bordé de charognes, qu'on prendrait pour une fissure sismique, — et seul, au sein de ces aridités, le bel arbre vert, tout blanc, chaque soir, d'un peuple d'oiseaux qui ressemblent à des ibis. Par delà commence,

tout au long d'une désolation lunaire, la solennelle, l'immobile forêt, la forêt partout pareille de l'oasis.

A l'orient, ce qu'on retrouve tout de suite, c'est la Bahia, le palais de Ba-Hamed, à la limite de la kasbah et de la medina. De ce côté s'étendent, vers les remparts, les quartiers de ksour, où les toits sont de roseaux, les régions poudroyantes, à demi vides, de Bab Aileen et Bab Armat. Bab Armat : je revois le soir où nous en franchissions la voûte sur nos mules, avec Si Bou Taleb, pour aller saluer, en de lointains jardins, le sultan des tolbâ. Je revois les grands, vagues cimetières qui s'allongent par là, des cimetières brûlés, sur une terre aux tons d'incendie, que jonche partout la fauve pierraille tumulaire, Et je revois le pâle jeune homme, de mine épuisée, aux yeux d'ardeur éteinte, qui nous reçut sous sa tente, — une vraie tente maghzen, semée de figures de merlons, de créneaux, — au milieu de sa cour d'étudiants, avec un cérémonial d'empereur véritable. Nous lui apportions en hommage un présent, un modeste pain de sucre. Tous s'assirent en cercle avec nous. Et tout d'un coup les mines se firent solennelles ; les yeux se baissèrent, les paumes se tendirent dans le geste rituel qui les unit en forme de coupe.

Il récita pour nous la Fatiha, le verset initial et le plus sacramentel du Koran — avec quelle piété, quelles modulations liturgiques! Ce fut vraiment religieux, solennel, une inoubliable initiation. Les terribles barrières de la religion tombaient. A Damas, en un temps où l'on commençait de massacrer un peu sur la côte, plus tard, dans la Fez d'Abdul-Aziz, où l'on crachait par terre à notre passage, l'Islam m'était toujours apparu si secret et fermé, si farouche au chrétien! Je n'imaginais pas que des Musulmans pussent jamais m'associer à leur prière.

Mais dans le même quartier, à gauche de la Bahia, qu'est-ce que cette haute construction, cette blanche masse pyramidante comme un pylône d'Egypte? Le mokhazni qui m'a suivi sur la terrasse me renseigne : le nouveau palais de Si Madani, le Glaoui, chef des Glaoua, le plus haut prince de l'Atlas. J'aurais dû le reconnaître. J'en avais vu monter les derniers échafaudages. Et les maçons commençaient d'en pilonner en cadence les terrasses, au chant immémorial, si lent et psalmodié, des maçons, quand nous fûmes reçus dans les jardins par ce grand kaïd : un imposant seigneur, qui parle peu, de mine sombre, moins souple, moins élégant et félin que son cadet, le Pacha, dont

il a les yeux noyés de nuit, et les raffinements de sensualité, à en juger par ses parterres de fleurs, combinés, nous expliquait-il, pour certaines harmonies justes de parfums. Un guerrier célèbre par ses prouesses, et de grande intelligence et dignité; un homme, un chef que l'on respecte, l'un des plus forts et plus sûrs vassaux de la France dans le Sud marocain, et qui, si besoin était, suffirait, m'assurait un ami musulman, à nous garder Marrakech [1].

Aujourd'hui, son château de ville semble achevé, et les hauts trapèzes crénelés donnent à ces quartiers de l'est leur trait principal, comme la Koutoubia aux régions qui sont à l'opposé. Tout à côté, la palmeraie a poussé, parmi les maisons, une avant-garde, une futaie de dattiers d'une grandeur singulière. Et toutes ces fusées droites, serrées et roses dans les roses fumées du soir, les beaux panaches qui ne bougent pas, l'épais et haut massif crénelé, ses terrasses suspendues, tout cela semble hors du temps présent. On dirait une vision de l'Orient le plus lointain et fabuleux, un morceau de Thèbes ou de Babylone, un palais de grand fonctionnaire, près des palmiers de l'Euphrate ou du Nil,

1. Si Madani est mort en 1918.

aux temps d'un Cyrus ou d'un Rhamsès.

Et l'innombrable battement de sabbat qui monte toujours de la place, ajoute à l'illusion Partout sonnent tambourins, rhaïtas, guitares, cithares et crotales. On danse, on chante, on prie, on tournoie, on clame les noms et litanies des saints, et les grappes hurlantes d'Aïssaouas possédés par le dieu n'ont pas cessé d'ondoyer comme des houles, — oh le sombre délire! Là-bas, au fond de la place, devant les petites tentes noires, on se presse autour des magiciens dont les charmes, talismans, assurent la fortune et l'amour. Oui, tout ceci, c'est une survivance d'un monde que connut Hérodote. Même humanité simple, religieuse, dansante, orgiaque, extatique, africaine. Les conteurs ont des contes aussi vieux que l'Orient. Ils savent infiniment broder sur l'histoire de Joseph vendu par ses frères; elle peut leur sembler tout actuelle. Ils parlent d'aventures et d'enchantements très pareils à ceux du pauvre Bitti, au temps des Pharaons. Les chanteurs s'exaltent, cherchent l'état sacré... J'écoute l'immense rumeur; je sens passer en moi les étranges cadences, les sauvages pulsations....

Et puis, il me revient qu'hier, à la même heure, j'étais au lycée de Casablanca, que

je regardais sur le tableau noir s'allonger, devant les enfants d'Europe, les formules de thermodynamique et de chimie....

La vie sarrasine palpite à mes pieds, suivant ses rythmes propres. Vie antique, à jamais fixée, dont chaque génération nouvelle répète les types, gestes et productions. Du haut de cette terrasse, je vois frémir un peuple de fourmis. Et même, au fond de la place, à droite, où se lèvent les roseaux des vanniers, je commence à distinguer un peu le dessous obscur de la fourmilière. Au bout du long triangle qui se resserre par là, derrière le fondouk, bâille un trou noir, et des flammes s'y allument. C'est l'entrée d'un souk étroit qui traverse toute la medina, la bouche d'une ténébreuse galerie d'où je vois couler un flux pâle, épais, celui des insectes humains qui remplissent tout le mystérieux dedans.

A présent, de la confusion sonore à nos pieds, par-dessus les coups sourds de tamtams, monte un chœur lent et grave de voix bourdonnantes, rappelant étonnamment nos vieilles, orientales polyphonies d'Eglise. Et les blancs et rouges officiants continuent lentement, rituellement, de tourner, tourner...

Six heures moins dix. — Penché sur la place, dans le tumulte de bacchanale, je n'ai pas entendu la clameur des mouedens. Plus de soleil : seulement une trace de vapeur rose à l'endroit qu'il a quitté. Avec une rapidité qui déconcerte les habitudes organiques, nous achevons de passer par tous les degrés de clarté décroissante qui se succèdent, chez nous, en une heure et demie. De cinq en cinq minutes, le changement est sensible, comme au théâtre, quand on baisse jusqu'à l'éteindre une flamme derrière un transparent décor. A peine a-t-on le temps de bien voir. Chaque fois que les yeux se sont laissé reprendre par l'étonnant spectacle de la foule, et qu'ils se relèvent, l'éclairage a pâli d'un degré; et la température descend aussi vite. A présent, le ciel, qui fut de flamme et d'or dans la région où l'astre tombait, n'est plus, sur nos têtes, que clarté d'argent. Le champ des terrasses a blêmi, et plus que jamais, avec ses longs rectangles accolés, les cyprès qui s'y espacent, semble un grand, pâle cimetière. Du côté du Gheliz, les essaims d'oiseaux, que la fin du jour avait émus, et que l'on voyait ondoyer sur les palmiers lointains, ont fini de se poser.

En bas, sur la place, déjà l'obscurité. La

foule est presque évanouie dans la poussière. où, tout à l'heure, elle projetait, en commençant à s'éclaircir, de longues ombres fantastiques. Mais soudain des flammes pâles, les feux de joie de l'Achoura, jaillissent de terre. Autour des bûchers qui s'embrasent on voit tourner les danseurs.

Car on danse encore. Les blanches silhouettes ecclésiastiques sont toujours là, alignées, maintenant, en deux rangs qui se font face, et les bras levés. C'est d'eux que vient l'infini, le clair et régulier cliquetis : on dirait de l'argent qui tinte. Et partout encore, on continue de musiquer. Oh! l'obsession de ces cadences, de ce battement universel, comme d'un peuple en délire! Cela n'en finit plus! Et tout d'un coup, quelque chose de nouveau : de longs, sombres mugissements de trompe, rappelant l'appel bouddhique, le soir, la forêt cinghalaise, à l'heure où le ciel déjà nocturne s'empourpre comme un vitrail, au-dessus des cocotiers. On se sent de plus en plus loin...

Six heures. — Tout achève de s'éteindre, et pourtant l'Atlas, que je n'avais jamais aperçu si tard, est encore là, levant dans le sud, sur le ciel, son immense et léger fantôme, du même bleu que la nuit qui

monte à l'orient. Et dans la profondeur de la place, les danseurs, aussi, prennent des apparences de fantômes — un, surtout, qui s'obstine, voltige seul autour d'un groupe chleuh, comme un papillon pâle dans le soir... La foule, d'ailleurs, continue de se disperser. Derrière les premiers cercles, en masses fumeuses, les groupes s'espacent de plus en plus, presque perdus dans des flots soulevés de poussière brunâtre.

Mais par delà, quand le regard remonte au niveau des terrasses, il retrouve la Koutoubia, tout à l'heure presque invisible dans le flamboiement de l'astre. D'un noir d'encre, à présent, détachée à l'emporte-pièce, elle coupe le clair de l'occident de ses grandes arêtes absolues.

Et, peu à peu, c'est tout le paysage qui noircit et se définit, qui tourne aux aspects d'eau-forte. Hérissement de pointes, à l'horizon du nord, derrière la grande ceinture de feuillages. Bien étrange, cet aspect si dur, obscur, des Djebilets, quand on se rappelle leurs fluides jeux de lumière, leurs vives et tendres nuances, aux crépuscules d'une autre saison. Ce soir, elles sont vraiment nègres, et plus ensorcelées que jamais. Une souple chevauchée de montagnes diablotines.

Six heures quinze. — Nous allions partir quand un subtil changement des choses nous a retenus sur la terrasse. On eût dit qu'un peu de couleur, de couleur vivante, commençait à revenir sur la face morte de la ville. Nous vîmes alors qu'à l'occident, du rose et, peu à peu, du rouge remontaient dans le ciel, une ardeur sans corps, une pure effusion que nulle vapeur, aucun nuage ne fixait. Cela paraissait naître du fond de l'espace, s'épaissir de minute en minute. Toute la grande surface de chaux reflétait vaguement cette pourpre affluante et trouble. Alors, des dattiers que l'on ne voyait plus reparurent en se détachant : longues lignes d'étoiles noires, de plus en plus précises, écrites, comme des signes, des signes chargés de je ne sais quel sens mystérieux...

Et puis l'effluve lumineux baissa, se replia peu à peu derrière l'horizon, tout s'avaguit de nouveau, — et cette fois, ce fut tout à fait la nuit.

V

CLAIR DE LUNE DANS LE PATIO

Ce n'était pas facile, il y a quatre ans, de trouver un logis de passage à Marrakech. A l'hôtel français, le seul que l'on nous eût alors indiqué (et c'était une petite maison arabe), on obtenait bien un lit, pas une chambre. Le second jour, j'avais fui dans un fondouk espagnol, assez misérable et, semble-t-il, pas très bien famé, où des négresses à tournures d'esclaves (jambes nues, flottante indienne rose) faisaient la lessive dans la cour. Mais le soir, dans une longue chambre mauresque, on pouvait tirer le lourd barreau de la porte, et se sentir chez soi.

Cette fois, c'est tout le contraire. Une haute et bienveillante autorité nous a can-

tonnés dans un palais tout de splendeur et de solitude : un territorial en est l'unique gardien. On erre dans un fantastique désert de patios, arcades, longues salles où de l'or luit solennellement dans l'ombre, avec la polychromie des faïences, les multicolores dentelles d'arabesques. On n'y entend partout que longues rumeurs de pigeons et de jets d'eau, bruits d'ailes et de vasques débordantes.

J'en avais jadis souvent visité le cloître le plus riche et le plus vert, car c'est là qu'habitait le soldat-poète, Alfred Droin, aujourd'hui l'un des blessés de la grande guerre, et je ne me lassais pas de lui faire répéter ce vers délicieux qui me semblait, en son liquide murmure, exprimer toute la paix, la musique et la volupté musulmanes du lieu :

Colombes, roucoulez ; roucoulez, ô colombes...

Je ne croyais pas y jamais revenir, à ce beau rectangle, où nous avions goûté, au loisir des midis et des soirs, une si parfaite solitude.

Hier, il était nuit quand je l'ai revu : nous venions de dîner chez des officiers, et nous y avions vite oublié le Maroc pour une bien autre et plus pressante réalité, celle dont ce

voyage interrompait pour la première fois depuis trois ans l'obsession. La soirée finie, elle continuait de me poursuivre de ses terribles images. Je revoyais les étendues dévastées, les villes massacrées. J'avais suivi les pauvres ruelles, franchi les premières cours magnifiques sans penser à rien regarder. Mais dans ce vert patio où, le sommeil me fuyant, j'errais sous la hantise des mêmes souvenirs, la souveraine et calmante beauté des choses a fini par s'imposer.

Une beauté presque persane, celle d'un jardin fermé, plein de nuit bleue et de sombres verdures, dont les pointes s'ordonnent religieusement. Au fond de l'espace, sous la lune éclatante et nue, une seule étoile pendait, comme une blanche goutte qui tremble et va tomber. Quel accord de cette nuit et de ce lieu profond! La même magie flottait aux infinis du ciel et dans le petit creux de ce parfait jardin, seule réalité visible de la terre. Le silence qui l'emplissait, plus sensible par le chant unique de l'eau dans la coupe centrale de marbre, semblait descendre des profondeurs célestes. Quelque chose de l'éternité d'en haut avait passé dans les choses périssables d'en bas.

Parfums de fleurs montant à flots dans la

nuit, arome amer des orangers. Et toutes les couleurs, aussi, de ces beaux végétaux prisonniers, toutes les couleurs distinctes comme pendant le jour, seulement baissées d'un degré, affaiblies : ainsi des voix qui chantaient, et maintenant murmurent. Je voyais les jasmins flottants, leurs pâles étoiles suspendues, et par milliers, les boules d'or dans les beaux feuillages vernissés, et le vert si clair des longs cédrats ; et même, si l'on se laissait couvrir par un bananier, les veinures de ses larges lames transparaissaient à la clarté lunaire. Les zellijs, au pied des arcades, l'infinie broderie multicolore des grandes portes, les chemins de mosaïque des allées, luisaient, se déroulaient en semis géométriques, en reflets de douceur mystérieuse.

Pures harmonies; rigoureuses, musicales ordonnances d'un tel lieu : c'est d'elles surtout que lui vient son âme et son caractère. Elles enchantent les yeux, et l'on y cherche une signification secrète. Mysticisme et sensualité, comme en tout décor arabe, qui enveloppe de son luxe innombrable et secret, recèle dans les beaux jambages entrelacés d'une inscription koranique, le nom d'Allah et sa louange. Quatre grandes arches opposent leurs ogives outre-

passées; quatre auvents suspendent la richesse de leurs stalactites, de leur profond réseau d'alvéoles; quatre allées de faïence se croisent au centre mystique où chante éternellement la grande vasque: quatre cyprès, aux quatre coins de cette croisée, gardent cette eau divine — des cyprès haut montés (c'est là le trait musulman, persan) sur leurs troncs gris, dépouillés et lisses. Beaux arbres, dont l'épaisseur, le jour, s'anime d'un peuple d'oiseaux, et puis se colore, s'entr'ouvre profondément aux rayons et au souffle du soir. Comme ils sont denses, funèbres! — vraiment d'une noirceur et d'une immobilité de mort, là-haut, dans le bleu de l'espace nocturne. L'un, de son extrême pointe noire, semble tout juste effleurer le disque éblouissant de la lune.

Ici rêva, aima, pria Ba-Hamed, régent du Maghreb pendant l'enfance du sultan Abd-el-Aziz, après le grand règne de Moulay Hassan. Il passe pour avoir été particulièrement cruel et voluptueux. Ses harkas rançonnaient et mangeaient les pauvres douars, et les têtes sanglantes fleurissaient continuellement les créneaux de Fez et de Marrakech. Il faut imaginer un peuple de femmes, d'éphèbes esclaves, dans ces labyrinthes de cours et d'arcades, dans l'ombre

constellée d'or et de pourpre, des longues chambres.

Mais il était pieux, et, par une nuit de splendeur comme celle-ci, dans ce jardin ordonné et religieux comme une mosquée, sa favorite auprès de lui, il pouvait se prosterner en adorant Allah.

VI

LA ZAOUIA

Sur la terrasse de la Mamounya, le beau jardin alors abandonné, j'avais autrefois passé des heures à suivre les jeux très lents de la lumière aux flancs lointains de la grande montagne, et le cheminement presque imperceptible des caravanes dans l'immensité rouge.

Cette ardente plaine, je la voyais commencer à mes pieds, sous le mur même du jardin où s'enferment des épaisseurs d'ombre et de feuillage. C'est d'abord un grand champ de mort musulman, de vagues tombes, simples tertres de cailloux à demi défaits et dispersés au cours des âges par les vents. Cela continuait en terrains plus troués de fosses et semés de pierrailles que

le cimetière: et puis, entre le spectre gris ou violacé de l'Atlas et les profonds tapis de la palmeraie, cela fuyait, fuyait jusqu'à se perdre aux infinis de l'ouest, en tremblements de mirage.

Sur cette terrasse, nous étions au bord même de la courtine de Marrakech. Entre les plus beaux oliviers du monde et le désert, je la voyais allonger sa crête bosselée; mais là-bas, sous le minaret carré de la Moulay-Yazid (la mosquée du Sultan), elle tournait au sud pour aller envelopper tout au loin les jardins de l'Aguedal. Cette longue muraille, enfermant près de cent mille humains dont on ne voyait rien, cette interminable clôture aussi rouge que l'étendue, et faite de la même terre, rendait plus sensibles, en les mesurant, tant de vide et de grandeur. Une seule et noire ogive la trouait : Bab-er-Rob ; et de là débouchaient des files, plus nombreuses alors qu'aujourd'hui, de bêtes et de gens. Ces lentes, tanguantes processions de dromadaires, qui s'allongeaient, et puis progressaient imperceptiblement sur le plan sans ombres, sans limites et partout pareil, on eût dit, chaque fois, une flottille qui prenait la mer.

C'est le souvenir que m'avait laissé ce paysage. Un au-delà que l'on a regardé

comme, de terre, les champs bleus du large; un au-delà dont on garde en soi le désir. Quelque part, dans cette plaine, dans les replis de ces montagnes, de l'autre côté de ces crêtes et de cette ligne d'horizon, il y avait des pays dont on avait rêvé, des lieux dont on répétait les noms prestigieux : les domaines et les châteaux de ces grands kaïds de Marrakech — Goundafi, Glaoui, M'tougui, Ayadi — dont, là-bas, les seules harkas nous gardaient ces régions; et par delà, Mogador, Taroudant, le Souss (alors ennemi, aux mains d'El-Hiba, l'homme bleu, le miraculeux marabout berbère), et puis, vaguement, les sables, les dunes, la Mauritanie, le commencement du grand Désert. Par le col que nous apercevions devant nous, dans le sud-ouest, et puis à travers cette plaine, étaient arrivés pendant des siècles, arrivaient peut-être encore les esclaves noirs que les caravanes amenaient du Soudan.

J'ai connu l'un des derniers : un petit garçon ramené du Sénégal par un trafiquant Merrakchi, et remis par celui-ci avec un menu sac d'émeraudes, à un Français de Marrakech, qui lui avait confié quelque argent à faire fructifier. Le Français me dit en caressant paternellement la joue de ce petit, qui nous apportait le thé :

— Il est arrivé par Taroudant. Avec ses jambes de neuf ans, il a traversé tout le Sahara derrière les chameaux...

Aujourd'hui, tout le monde ne passe pas l'Atlas, mais, grâce à des pistes élargies pour l'auto, on voyage facilement dans la plaine, et surtout vers Mogador. Pour les Européens, ce moyen de locomotion a remplacé tout d'un coup ceux qui n'avaient jamais changé depuis les premiers temps gétules et lybiens. Et c'est ainsi que ce matin, nous avons pu nous lancer hors des murs, j'allais dire hors des môles de Marrakech; et nous sommes allés courir dans le sud-ouest sur la grande nappe fauve.

Oh! pas bien loin : le temps nous était trop mesuré. Une vingtaine de kilomètres, tout au plus, mais on pouvait prendre idée de ce que serait un vrai voyage, et l'Atlas se rapprochant jusqu'à perdre toute apparence mystérieuse, a fini par laisser voir un peu de son pied, et comment il pose sur la terre.

Nous allions saluer le Chérif de Tameslouhet, un seigneur d'importance, riche en pouvoirs surnaturels, seigneur d'âmes autant que de biens terrestres, un baron dans son château, un saint, aussi, dans sa chapelle,

presque un dieu. On sait que ces chorfa et m'rabouts sont l'objet d'un culte plus actif dans les tribus du bled que celui d'Allah, et que c'est un trait singulier de l'Islam au Maghreb. Celui-ci, Moulay el-Hadj Saïd ben-Housaïn, est Chérif, c'est-à-dire descendant du Prophète, et règne en sa zaouia de Tameslouhet. Il y a quelque cinq cents ans qu'elle fut fondée par son ancêtre, l'illustre Abd Allah ben-Houssaïn el-Hassani, auteur d'innombrables miracles, dont quelques-uns sont narrés par le vieil Ibn-Askar dans son livre sur les vertus éminentes des cheikhs du xe siècle [1]. C'est le tombeau de cet ancêtre, avec la personne sacrée de ce dernier descendant, que les pèlerins viennent vénérer. Combien, de Marrakech et de bien plus loin, de Fez, et de Rabat, et de Meknès, ont suivi dévotement la piste où nous courons !

Nous étions sortis par Bab-er-Rob. D'abord les terrains bouleversés : fosses, ravins, vagues galeries béantes laissées par les générations qui, partout, crevèrent la croûte de ce sol pour y chercher de l'eau, — ruine étrange d'une terre dont la couleur est tragique. Marrakech recula vite. On n'en

1. *Dahouat an Nâchir*, traduit par A. Graulle. Mission scientifique du Maroc.

voyait que le rempart, la barre droite et fauve où s'espacent régulièrement des bastions — et par derrière (le vent sans doute soulevant partout la poussière) rien qu'une immense, obscure fumée qui montait d'en bas et s'effrangeait haut dans l'azur, comme si la ville tout entière brûlait depuis le pied.

Nous longions de loin la palmeraie, ses milliers d'étoiles vertes, si pures, immobiles et qu'on ne se lassait pas de regarder. Peu à peu, elle s'éclaircissait, bientôt réduite à des phalanges discontinues, à des rangs plus ou moins avancés dans l'étendue rase, comme des lignes de laine courant encore, çà et là, sur une trame presque toute mangée. Par delà, les Djebilets fermaient le paysage, leurs mille pointes à demi voilées par en bas, surgissant, brunes, d'une brune mousseline de poussière.

Nous sommes passés bien au sud de la Menara — une longue corbeille d'oliviers au milieu des grands vides. Là commençaient les régions pour nous vraiment nouvelles. Mais c'étaient encore à peu près les mêmes paysages, beaucoup moins désolés que nous ne l'imaginions à Marrakech. Toujours, sans doute, le plan fauve qui semble s'en aller à l'infini dans l'ouest, mais toujours, aussi, quand on regarde bien, de lointaines et

longues ombres bleues qui finissent, à mesure qu'elles approchent, par se révéler comme des jardins encore, comme de nouvelles Menara, de nouvelles compagnies de dattiers; mais alors c'est fini de la palmeraie de Marrakech, et ces bouquets ne s'y rattachent pas. Et toujours, enfin, la céleste présence de l'Atlas : cimes de cristal violet sur des lits de palmes ou le mol velours des oliviers, et serties par en haut d'un lumineux zigzag : la neige.

Nous filions dans la direction du col qui mène à Taroudant. On commençait à voir naître, par en bas, et maintenant dans le pays même où nous étions, la première, la plus basse vague de la montagne, et tous les grands reculs de ses étages successifs jusqu'aux suprêmes stries blanches.

Une seule halte, dans un lieu charmant, et qui n'était pas désert.

Un mur de toub enfermait un petit clos, un pauvre mur paysan, çà et là rompu, déchiré, surtout à l'angle prochain d'où filaient dans le ciel deux palmiers divergents. Par cette brèche, on voyait tout l'intérieur : les mottes sèches d'une terre qui fut, un jour, labourée, les buissons de grenadiers qui la couvrent à demi, sous d'autres

aigrettes splendides. Il n'y avait personne dans le clos : ils semblent toujours si abandonnés, ces jardins. Mais un ruisseau coulait par devant, et là, deux voyageurs, un homme et une femme, abreuvaient leurs bêtes. L'homme aussi buvait, accroupi et penché sur la rigole, et cueillant dans sa paume cette claire eau courante, venue de la montagne.

C'était tout le tableau : deux humains, vêtus de loques et de grandeur, avec deux petits ânes, sur la terre brûlée, au bord d'une onde vive : un mur de terre en ruine, un jardin poudreux, et par-dessus tout, cette double tige, d'un élan si pur et flexible, exaltant là-haut deux bouquets sublimes dans l'azur. Le mur lui-même, le pauvre mur de boue séchée, était beau, d'un grain rude et rongé, matière vénérable comme la terre d'une poterie primitive, et d'un ton d'or qui rayonnait. Car tout s'enchante, dans cette lumière, et prend des aspects de monde heureux et simple, où l'homme est sans inquiétude et sans péché. Oui, les plus vieilles choses, même la ruine, participent de la jeunesse, de l'apparente immortalité d'un tel matin. Et tout s'immobilise aussi, et s'agrandit jusqu'au symbole. Ce modique tableau, formé par le hasard,

évoquait tous les temps de l'Orient, celui des contes de Bagdad et celui de la fuite en Égypte, celui des idylles pastorales et des premiers temps mythiques du monde. Et plus généralement, on voyait l'éternel couple humain sur la terre nue, dans l'immortelle nature.

Et puis, en se retournant, on retrouvait l'auto. Elle aussi prenait tout d'un coup une valeur de symbole. Cette luisante, ronflante, trépidante mécanique, dans ce pays sans routes et sans date, quelle image de notre civilisation présente, de nos laideurs, de nos fièvres, de la diabolique science qui pénètre, pour les capter, jusqu'aux énergies secrètes de la nature, — de la brusque irruption de l'Europe au sein d'un monde immémorial!

Enfin, vers dix heures, de grandes oliveraies apparurent. Des intervalles nus les séparaient d'abord, mais bientôt elles commencèrent à se rejoindre. Riche verdure argentée, moutonnant au vent comme une écume, et qui, dans le nord-ouest, avec des panaches de palmes, semblait se dérouler, houle sur houle, jusqu'à l'horizon. Quelle prodigalité, sous les grands dattiers lustrés, de cette pâle, précieuse végétation! Dans le sud aussi, cela s'allongeait loin, vers les premières croupes, maintenant toutes réelles, de l'Atlas.

Surgit une kasbah, longue enceinte crénelée, où s'enferme pour la défense, gens et bêtes, la population d'une zaouia. Le long du mur, sur la vague piste pulvérulente, un chevrier poussait ses chèvres. O la soudaine panique, la folle débandade à l'apparition de l'auto! — toutes les pauvrettes précipitées, pleurantes, parmi les oliviers. Plus braves, supérieurs au vulgaire, deux boucs à barbe grimpés sur un talus semblaient des sages, des astrologues déconcertés, dont la science est à court devant une catastrophe cosmique, mais qui demeurent importants.

Un quart d'heure après, parut une autre clôture, d'où sortait un rang de cyprès, un rang grave et précis, gardant visiblement l'entrée d'un lieu religieux. Et par derrière, de hautes masses accolées de pisé et de chaux, un surprenant ensemble de constructions un peu égyptiennes encore, pyramidantes, comme le palais du Madani, comme tous les châteaux de la montagne et du désert. Une superposition de plates-formes en retrait les unes sur les autres, de plus en plus étroites, jusqu'à de rudes pointes de merlons.

Et alors, la fin de la solitude, des hommes pelotonnés dans l'ombre de la muraille, un

sloughi qui dort, des mules sellées de rouge, comme toujours aux portes des nobles maisons. Et soudain, un bruissant envol de pigeons hors des cent trous qui ponctuent régulièrement le mur d'enceinte.

Un gardien se leva de son divan de pierre.

*
* *

On nous conduisit par des jardins et des enceintes successives, jusqu'à la cour centrale, où n'entrent pas les pèlerins indigènes. C'est alors que notre chauffeur, un ouvrier de Puteaux, qui avait fait la guerre en Artois, regardant autour de lui et hochant lentement la tête, laissa tomber ce mot d'admiration profonde, qui ne s'adressait qu'à lui-même :

« Eh ben, mon vieux! »

Nous aussi, nous étions surpris : je m'attendais à un rustique château, mi-ferme et mi-kasbah. Nous trouvions un décor de légende.

Nous venions d'arriver dans un profond patio, sous le plus délicat des péristyles. Autour de nous, la perfection du décor mauresque, les prestigieuses, inextricables symétries de lignes et de couleurs. Hautes

et grêles, presque byzantines, les colonnettes du cloître découpaient leurs ogives trilobées sur des noirceurs de cyprès éclaboussés de rouges roses. Ils montaient, longs et tressaillants comme des peupliers, les beaux arbres musulmans. Et derrière eux, aussi haut, et tout blanc, montait le corps de logis central, un simple et puissant trapèze, mais couronné de fantaisie charmante : d'une loggia si légère que c'était comme une longue volière suspendue pour des femmes aux âmes d'oiseaux — une volière assortie à tous les tons de leurs parures. Derrière les fines tiges des piliers, dans chaque compartiment du plafond que le jour éclairait par en dessous, une rosace s'épanouissait comme un grand parasol bariolé; et toute cette délicieuse folie était peinte aux couleurs les plus simples et les plus vives — rose, blanc, bleu, vert. On eût dit, d'en bas, d'infinies guirlandes, des couronnes de fleurs et printaniers feuillages.

Cette heureuse et chantante polychromie, là-haut, et ces longs pinceaux noirs de cyprès, c'était bien encore une harmonie persane. Mais sur le grand massif, cette charmante cage féminime m'évoquait plutôt l'Inde musulmane, celle du nord-ouest, des Mogols, qui d'ailleurs a subi les influences

de la Perse. A la forteresse d'Agra, les rudes et rouges bastions d'Abkar, guerrier, amoureux et poète, s'achèvent de la même façon dans le ciel, en légèretés de marbres ajourés, en balustrades mille fois fleuries de zenanas.

On entendait des rumeurs liquides, celles des eaux qui firent l'oasis, les belles eaux torrentielles de la montagne. Elles courent, laiteuses, elles se distribuent partout dans les jardins du Chérif, abreuvant les compartiments creux où s'alignent les orangers, entre les chemins de mosaïque, ou bien allant jaillir et chanter dans les vasques, en perpétuelle, endormante et rafraîchissante musique, délice des étés. Sur une arche à demi perdue en des foisons de bambous, de roses et bananiers, nous venions, pour arriver à ce patio, de passer des blancheurs d'écume bondissante.

Il parut — et tout de suite sa présence régna. C'était un homme grand, tout enveloppé de laines et mousselines vraiment immaculées, de figure régulière, douce, et teintée de sang noir, avec le regard obscur et lent, de lueur huileuse, si fréquent chez ces races d'Afrique. Une démarche de dignité tranquille, un geste mesuré, qui n'est jamais que de la main, les bras restant cachés et comme serrés sous la longue coule blanche ;

un sourire de bienveillance qui accueille, l'air modeste d'un personnage qui sait porter sa noblesse et se prête avec grâce. Tous ces chefs marocains ont vraiment la grande manière.

Son neveu l'accompagnait, plus brun encore, avec les mêmes prunelles, et sans turban. Deux mèches lui tombaient des tempes, indiquant l'origine chérifienne. Il y avait aussi un secrétaire.

Il prononça les paroles qu'il faut dire à des hôtes. à des hôtes français, quand la France règne depuis cinq ans à Marrakech. Sa main vint se placer sur son cœur, d'un geste à peine apparent. le bras demeurant invisible. Il nous souhaita la satisfaction. Il nous remercia longuement d'être venus.

Les cérémonies finies, il loua sa zaouia. Oui, ce lieu était d'une sainteté très particulière et très ancienne. Son lointain aïeul, le fondateur, le très illustre et savant Abou Mohammed Abdallah ben Houssaïn al-Bassani, n'y était venu pour la première fois que pour faire ses dévotions à la kouba d'un cheikh enterré là depuis très longtemps : le très docte Sayyid Hadj Ibrahim, un grand fqih, l'ami de Dieu, son précurseur. En ce temps-là, il n'y avait ni verdure ni eau à Tameslouhet. Le désert avait fleuri par

la vertu de sa *baraka*. Maintenant, — Dieu soit loué! — beaucoup de saints tombeaux enrichissaient la zaouia de leur présence. Mais plus célèbres que les autres, plus puissants en miracles (après le sanctuaire du fondateur, qui montra la bonne voie), étaient ceux du vénéré Moulay Saïd ben Hamed, et de Moulay Abd el-Karîm, des ancêtres aussi, vraiment de très, très grands saints, des prodiges de dévotion, dont la renommée attire des pèlerins du désert, du Souss et de tout le Maghreb. Du haut de la terrasse, nous pourrions voir leurs koubas.

Ces renseignements nous étaient donnés peu à peu, en réponse à nos questions, par l'intermédiaire de notre interprète, un chef de mokhaznis, évidemment très pénétré de l'immensité de ces chorfa, et qui semblait allonger, développer dévotement les paroles assez brèves du maître.

*
* *

Par un blanc escalier, nous étions arrivés à la haute volière, au délicat et paradoxal bijou qui fleuronne un diadème de créneaux.

On était en plein ciel, dans cette cage ouverte et dorée dont s'étaient envolés les

oiseaux, — en plein rêve des Mille et une Nuits. La terrasse de Shaharazade n'était pas plus merveilleuse. Par derrière, sur le mur du fond, et par en haut, nous enveloppant à demi, la symphonie complexe et raffinée de l'arabesque, les répétitions de figures et de couleurs comme dans un kaléidoscope : un décor voluptueux, et pourtant le plus rigoureusement ordonné qui soit. Mais devant nous, et sur les côtés, entre les fines colonnettes, rien que l'espace, les profondeurs de l'azur et du paysage, — un paysage plus beau que n'en vit jamais la subtile conteuse : célestes jardins musulmans dans une immortelle lumière, mer infinie des oliviers, flots d'argent déroulés d'où surgissent tout droits, comme de souveraines présences, les dattiers radieux. A gauche, si l'on se penchait un peu sur le balcon, le minaret de Tameslouhet apparaissait hors des palmes, avec la verte toiture d'une kouba — celle du plus illustre ancêtre. Mais au premier plan, de ce côté, six hauts et solennels cyprès, approfondissant leur noirceur au bleu splendide de l'espace, ne laissaient voir cette partie du paysage que dans leurs intervalles.

Le vent était tombé, et pourtant leur feuillage, qui ne laissait filtrer aucune par-

celle de lumière, remuait comme d'une vague respiration. Il était étrangement chargé, ponctué, jusqu'en haut, de taches d'un gris violet, — des cônes, sans doute, que je regardais, sans penser à m'étonner de leur couleur, quand tout d'un coup l'un de ces fruits s'envola, et tous les autres suivirent. C'étaient encore des ramiers : la lente palpitation des beaux arbres était faite de toutes les leurs. Un instant, ils tournoyèrent, et tout le vol bruissant revint s'enfoncer dans les sombres quenouilles; de nouveau, il n'y eut plus qu'une multitude d'immobiles fruits. « Les colombes de la mosquée », nous dit notre compagnon Merràkchi.

Elles sont, paraît-il, des myriades à Tameslouhet. Il faut imaginer, au printemps, quand l'air défaille de la suavité des orangers en fleurs, ce que peut être, infiniment, leur tendre, rêveur, endormant murmure. Des nappes de parfums et d'amour enveloppent alors cette terrasse féminine qui couronne une abbaye musulmane.

Les colombes de la mosquée, mais plus particulièrement les colombes du vénéré fondateur. Il paraît que ce très saint avait reçu d'en haut, entre autres pouvoirs surnaturels, de tout-puissants prestiges contre les

oiseaux rapaces. Alors, les autres, les innocents, et surtout les pigeons, arrivèrent à tire d'aile, de tous les côtés de l'horizon, dans la Zaouia. Si, par hasard, un mauvais chasseur de l'air apparaissait au-dessus des jardins délicieux, il suffisait de lui signifier l'ordre qui bannissait tous ses congénères. On écrivait cet ordre sur une planchette que l'on plantait au bout d'un roseau dans la terre; le méchant se le tenait pour dit, et partait. Un jour, le très saint s'étant querellé avec ses fils, voulut abandonner Tameslouhet. Toute la gent ailée de la Zaouia le suivit en un grand nuage. Lorsque les habitants virent cela, ils coururent après le Chérif, et lui dirent : « O père, nous t'avions laissé partir. Mais ceci est un signe. Que celui qui fit jaillir l'eau bénie à Tameslouhet, et que suivent les oiseaux de Dieu, revienne à Tameslouhet! »

Le saint se laissa ramener par son peuple.

Bien entendu, tous ces bienheureux pigeons sont marabouts, comme les cigognes, qui reviendront au printemps. Jamais personne n'aurait l'idée de leur faire du mal, et de là leur abondance au bout de quatre siècles. Les murs de la Zaouia n'en sont pas seulement couverts, ils en sont à la lettre remplis : en regardant bien, on voit

remuer du gris ou du bleu dans chacun des mille trous laissés par les échafaudages en ces fauves parois de pisé.

*
* *

De l'autre côté de la précieuse volière ouverte sur le paysage du nord, il y en avait une autre, parallèle, aussi longue, étroite, mais fermée, ou, du moins, percée à l'un de ses bouts d'une seule fenêtre mauresque, en ogive outrepassée.

C'était la chambre de réception, où l'on nous fit asseoir. Même sensation de rêve que dans le belvédère voisin, mais plus intense encore, à cause de l'étrange éclairage qui flottait dans sa profondeur. Rouges, bleus, violets, de menus vitraux sur la longue paroi, du côté du soleil, en tamisaient les rayons. Des vitraux arabes, de l'espèce raffinée que j'avais vue pour la première fois, il y a bien longtemps, à la mosquée d'Omar, logés en de profondes découpures de plâtre, en sorte qu'on les voit, quand on se déplace, jouer au fond de ces étuis, mystérieusement muer, s'éteindre, se rallumer peu à peu. De ces riches couleurs, naissait un jour glorieux, auquel se

mêlaient les reflets diffus du décor (tapis de haute laine pourprée, innombrable enluminure du plafond), un jour pareil à celui qui s'enferme entre des verrières dans nos chapelles du moyen âge, et qui flottait sur les filigranes et les alvéoles suspendus de plâtre, sur les divans blancs et bas, les baignant, les teignant de rougeur violacée. Au long de ces divans (dentelle et toile lamée d'or : une étoffe de Stamboul), des pinceaux de soleil traversant obliquement la chambre posaient à intervalles réguliers, comme des signes mystiques, des trèfles de trois couleurs.

Au fond de cette pénombre teinte, dans l'ogive mauresque de la fenêtre, le monde réel s'inscrivait. C'était, derrière trois pointes concaves de créneaux, une arche de ciel, éblouissante par le contraste du somptueux demi-jour, et par en bas, comme vue d'un ballon, la pâle forêt de l'oliveraie, dans la direction de Mogador. En avançant un peu la tête, on découvrait à gauche les terrasses rouges de Tameslouhet, parmi de nouveaux triangles de koubas, et dans le sud, où recommence l'ardente nappe désertique, pli sur pli, la haute draperie déroulée de l'Atlas. Il se levait plein d'ombre, sauf à la crête, où la neige affleu-

rant au bord, s'illuminait : un mince, étincelant liseré, comme celui qui cerne, à contre-jour, la cime d'un grand nuage violet.

Tout en bas, son pied aussi s'éclairait. Il paraissait nu, les bleus profonds que l'on prend de loin pour des robes de forêts étagées, faits seulement des prestiges de la lumière à de grandes distances.

Le Chérif vint nous rejoindre auprès de la fenêtre. Nous l'interrogions sur l'étendue de ses domaines. Il prononça les sacramentelles paroles qui reportent sur Dieu toute grandeur et toute louange. Certainement c'étaient de grands domaines, les plus riches jardins de toute la région. L'eau miraculeuse avait abondamment jailli. Il y avait une bénédiction sur les oliviers. Ses pressoirs étaient nombreux, et ne cessaient pas de gémir. Chaque matin, six de ses chameaux portaient six charges d'huile à Bab-er-Rob. Son père avait coutume de dire qu'il pourrait entretenir, jour et nuit, sans s'arrêter jamais, un ruisseau d'huile, depuis la Zaouia jusqu'au souk des épices à Marrakech.

A notre consternation, — car nous devions déjeuner du côté de l'Aguedal, chez le khalifa du Sultan, — des serviteurs apportaient les préparatifs d'une diffa : l'immense plateau

de cuivre à trois pieds, la haute aiguière dont un valet vous verse, de haut, le filet d'eau sur les mains, avant un repas véritable. Mais le khalifa n'était que l'homme du Sultan, nous étions chez un homme de Dieu. Tant pis pour nous et notre hôte de Marrakech! la kaïda ne permettait aucune excuse. Lui s'excusa : de pressants devoirs l'appelaient, mais il reviendrait. Son jeune fils, qui venait d'entrer, son neveu, assistés du khodja, sauraient tenir sa place auprès des hôtes.

Alors, pendant une heure, la ronde accoutumée des poulets — frits, rôtis, bouillis, aux œufs, au cumin : sans arrêt, par quatre et par cinq, ils se succèdent, en de grandes terrines dont le serviteur noir, en se baissant, enlève le couvercle conique. A présent, on ne fait même plus semblant d'en manger; on se contente de plonger vite les doigts dans chaque plat, de le démolir un peu, et tout de suite en arrive un autre : défilé de plus en plus rapide, et qui semble ne plus devoir s'arrêter, comme en ces moliéresques intermèdes où les entrées de clystères se mettent à se répéter et s'accélèrent follement.

Les fleurs et prudences de la conversation étant moindres en l'absence de l'auguste personnage, nous apprenons bien des choses, pendant cet interminable repas, du khodja

capucin et du flegmatique neveu, le jeune homme à peau sombre. Et d'abord, que Tameslouhet. autour des saints tombeaux, est une vraie petite ville, de six ou sept mille habitants, la plupart tenanciers, ouvriers, serviteurs du seigneur chérif, ou bien chorfa eux-mêmes et de son sang, qui prennent par conséquent leur part du revenu de la Zaouia. Les affiliés de la confrérie, nous dit-on, sont nombreux, surtout dans le Souss et le Tafilelt, mais à certains moments il en vient de tout le Maghreb, attirés par la bienfaisante *baraka* du Sayyid. laquelle est particulièrement puissante sur les femmes stériles. Elles n'ont pas besoin de venir : il suffit que les maris apportent de convenables offrandes. Il faut imaginer ce chérif un peu comme un de ces saints bretons — saint Méen ou saint Herbot — guérisseurs d'humains ou de bestiaux, puissants pour le mal de ventre ou de dents, que l'on vient visiter de loin, et qui avaient, hier encore, leurs rentes. Seulement, le saint breton n'est plus qu'ossements et reliques. et le saint d'Islam est vivant, supérieurement vivant, dans un lieu de délices où toute beauté s'ordonne (c'est le trait de la beauté musulmane) pour le plaisir des sens, où toute chose humaine et naturelle collabore à les satisfaire.

Nous buvions un vin excellent, couleur de pelure d'oignon, une sorte de frais madère (du vin de *ses* vignes, nous dit le khodja, non sans fierté), et comme nous admirions qu'on fabriquât de la liqueur défendue dans une zaouia, on s'étonna de notre étonnement. Ce breuvage n'est pas pour les ouailles : le troupeau doit observer la loi; elle est faite pour lui. Mais un Chérif est supérieur à la loi. Il est saint de naissance et n'a pas besoin de se sanctifier. Il est le bien. Il est un Pôle. Est-ce qu'on demande à un Pôle de se tourner vers le Pôle ? Est-ce que le mal peut entrer en celui dont l'essence est de repousser le mal? Il boit donc le vin qui réjouit (et même, avions-nous entendu dire, avec une abondance qui fait gloser, à Marrakech, les puritains, ceux, du moins, qui ne sont pas de la confrérie).

Un grand saint, et non seulement par le pouvoir de ses vertus, mais encore par le prodige de son savoir. Oui, un f'qih, comme il n'y en a plus, un jurisconsulte sans pareil, un gardien des sciences merveilleuses. « Et un poète aussi? » avons-nous demandé. Pour toute réponse, le Merrakchi (barbe assyrienne, beurnouss blanc, la carabine en travers des genoux) a fait claquer sa langue avec ce lent et profond hochement de tête, ce geste

des yeux ronds, des mains un peu levées, qui veulent dire ce qui dépasse la parole, l'inexprimable dans l'admiration. « Poète? que nous demandes-tu? *Immense* poète bien entendu, comme son père et ses aïeux. » Et ses fils le seront aussi. N'ont-ils pas, ces jeunes seigneurs, des maîtres de poésie, de savantissimes oulémas qui les dressent, dans ce château, à toutes les perfections de la parole et du calame, à tous les arts et disciplines de la pure culture arabe et coranique?

Une seule ombre au tableau. Depuis que les Français ont apporté leurs nouveautés dans le pays, les habitants de Tameslouhet ne sont plus soumis qu'au nouvel impôt du tertib, et c'est le Maghzen qui le perçoit. A leur Chérif, ils ne doivent plus, régulièrement, que les redevances de leurs terres, dont il reste, bien entendu, l'unique, l'indiscuté possesseur. Avec les offrandes des pèlerins et des fidèles, cette portion congrue doit être encore assez convenable. Par l'arche de la fenêtre, nos regards erraient jusqu'au fond de la plaine, et trouvaient partout le riche velours des oliviers blanchissant dans la lumière. A Tameslouhet, on pouvait apprendre tout le vieux sens ecclésiastique du mot : « bénéfice ».

Tout de même, on sent une inquiétude;

le vieil ordre semble menacé, qui assura si longtemps, à travers toutes les instabilités des sociétés arabes et berbères, la paix, la richesse et la puissance de ces chérifs. A ces vies parées de tous les prestiges de la religion, et jusqu'ici presque ignorées de notre avide et tumultueuse Europe, à ces vies si bien recluses en des retraites de luxe et de beauté, si heureusement « embusquées », en un temps où le reste du monde est en angoisse et peut-être en agonie, notre soudain progrès dans le profond du vieil Islam doit sembler particulièrement importun.

Je pense à tout ce que celle-ci représente d'une très ancienne humanité, de ses mœurs, de ses harmonies, de ses formes légendaires de beauté et de pensée. Ce Sayyid est d'abord un personnage des temps médiévaux, un saint homme et un grand seigneur, quelque chose comme un abbé féodal. Il peut s'enorgueillir de ses chevaux, de ses sloughis, de ses faucons de chasse. Sa main guérit comme celle de nos vieux rois; ses crachats sont sacrés, ses ossements feront des miracles : on a vu des tribus se jeter l'une sur l'autre pour se disputer de si puissantes reliques. Et c'est presque une figure des temps bibliques : il est polygame et poète, et David le fut aussi. Les cèdres

de l'Atlas furent taillés pour les poutres de son château. Il est riche, comme le furent Job et Booz, en ânes, bœufs, chameaux, femmes, fils et serviteurs. Ses vignes et ses oliviers sont bénis.

Le soir, de sa haute terrasse, quand il voit l'éternelle montagne, plus haute qu'aucune cime du Liban, la beauté des palmiers, et puis l'armée des étoiles étinceler silencieusement sur ses domaines, il a vraiment sujet de louer et d'adorer l'Unique.

*
* *

Le voici qui revient. Avant de nous laisser partir, il tient à nous montrer lui-même certain jardin, et surtout ses écuries pleines de brillants chevaux, et que, de haut, nous avions entrevues, car nul toit n'en couvre les arcades.

Encore une fois, nous errons dans le dédale fleuri de cette belle retraite, et voici de nouveaux patios et péristyles, de nouveaux chemins de faïence, de nouveaux parterres odorants, et puis encore de sauvages foisons de menthe, de roseaux et de roses. Et toujours, proche ou lointaine, emplissant l'espace de vie et d'allégresse

la fraîche voix violente des jeunes eaux.

Près d'un pavillon, un groupe de figures empaquetées de blanc semble nous attendre. Des Fâsis, nous explique-t-on, des pèlerins. Depuis Fez, ils ont franchi, sans doute par la route sûre de Meknès et de Rabat, près de cent cinquante lieues pour vénérer les tombeaux sacrés et baiser la main d'où s'épanche la bienfaisante baraka. Sûrement, ils ont apporté d'autres présents que cette pauvre chevrette ligotée dans une couffe, et dont la jolie tête nerveuse se renverse si pitoyablement vers le soleil de midi.

Passent des esclaves chargés d'un lourd tapis, un tapis du pays glaoua, de la haute montagne voisine : je le reconnais à ses éclatants ramages. Les vantaux étoilés du pavillon sont ouverts, et, dans l'ombre intérieure, nous voyons préparer pour ces pèlerins la chambre des hôtes.

Et quand nous arrivons près d'eux, en file lente ils avancent vers nous. Ce sont des barbes grises. Et l'un après l'autre, chacun vient s'incliner sur le beurnouss du Chérif, en prend un pli dans sa main, et très pieusement les brunes lèvres le baisent. « *Ya Sayyidî*! ô Maître! », murmure chaque voix grave...

Très simple, très droit, avec un sourire

muet de bonté paternelle, il reçoit l'hommage, et sa main baguée d'un seul anneau d'argent se lève, d'un geste tout arabe, sur le poignet, le bras remuant à peine. A ce moment, il est tout à fait beau, vraiment pontife, en sa blanche et calme dignité.

Et c'est l'image que j'en voudrais garder, avec celle des cyprès derrière lui, des longs cyprès graves et précis comme la religion, et que mille colombes emplissent de voluptés palpitantes.

VII

LES TOMBEAUX SAADIENS

Nous ne sommes pas encore sortis de l'Achoura, des jours fastes où revit le souvenir des morts. Les femmes sont nombreuses dans les cimetières. Hier, dans celui qui s'étend hors des murs, sur les grands terrains brûlés, entre Bar-Armaat et Bab-Aileen, de beaux groupes voilés entouraient les tombes étroites, les couvrant, avec des gestes tendres, de feuillages que l'on arrosait ensuite de pieuses libations.

C'était le 2 novembre. Touchante coïncidence, à travers toutes les différences de religion, de race, de latitude, de ce culte des morts et de celui qui, chez nous, en cesse de croître en ferveur, et de s'étendre, à mesure que diminue ou se resserre la foi

au dogme des Églises. Il semble devoir survivre, ce culte, à toutes les religions, comme, sans doute, il les a toutes précédées. N'est-ce pas de lui qu'elles sont toutes sorties, de l'éternelle anxiété des hommes devant le mystère de l'être vivant, de l'être aimé soudain changé en chose[1]?

Novembre : le mois noir, *ar mis du*, disent les Bretons. Dans notre nord, c'est l'agonie de la nature, qui se mettra, quelques semaines plus tard, à renaître, espérer, quand, imperceptiblement, commencera de remonter le soleil. Ici, dans le sud marocain, cette passion n'est guère visible : immortelle est la splendeur de la palmeraie, et l'astre demeure éblouissant. Mais il est bas dans le ciel, et le soir, quand il se dérobe si vite du côté de Gheliz, derrière mille aigrettes noires, une brusque tristesse passe, avec un petit souffle de froid. Je ne m'attendais pas à le sentir parmi les dattiers de Marrakech, cet obscur frisson qui, dans nos campagnes d'automne, nous arrête, à l'heure où l'horizon rougit lentement parmi des cendres.

1. La fête de l'Achoura appartient aujourd'hui au calendrier lunaire, comme le Ramadhan; elle fait donc le tour de notre année, et c'est par hasard qu'elle tombait, en 1917, à la fin d'octobre et au début de novembre. Mais il n'y a pas de doute qu'aux temps préislamiques, elle ne fût solaire, et ne correspondît au début de l'année,

Nous aussi, nous allons chez les morts; nous allons voir de très illustres tombeaux, dont les nouveaux maîtres chrétiens ne soupçonnaient pas, il y a cinq ans, la présence à Marrakech, ni même aucunement l'existence.

Ces morts sont les Saadiens, une famille de sultans-chérifs venue du Souss, et qui régna sur le Maroc de 1550 à 1660. L'un d'eux fut un magnifique, cet Abou el-Akbar el-Mançour, surnommé *ed Dehebi*, c'est-à-dire le Doré, qui poussa ses conquêtes jusqu'au Sénégal, et jusqu'au pays des éléphants. Il faut l'imaginer à la tête de ses harkas revenant des immensités sahariennes, descendant les pentes de l'Atlas, retrouvant la longue plaine rouge, les minarets de Marrakech, l'oasis de l'Aguedal, et par les hautes poternes deux fois coudées, faisant une entrée de triomphe dans la cour crénelée du grand Mechouar. J'ai vu jadis, à Fez, quelque chose de ces pompes. L'impérial cavalier est serré

qui semble bien avoir commencé à l'automne. La plupart des rites qu'on y observe, les uns traduisant le deuil et les autres la joie, indiquent une fête d'origine agricole ou solaire. L'idée du grain qu'on enterre, et du grain qui lève, du jour qui décroît, et du jour qui grandit, de la mort et de la résurrection, y est visible comme dans les cultes d'Adonis et d'Osiris. V. Doutté : *Magie et Religion dans l'Afrique du Nord.*

dans un blanc manteau qui lui descend droit jusqu'aux éperons; le parasol chérifien le couvre; à ses côtés courent les nègres chasseurs de mouche, comme ceux que l'on voit, aux bas-reliefs égyptiens, autour d'un Pharaon; les escadrons débouchent des profondes ogives outrepassées, à la fanfare des noubas, aux stridents youyous des femmes qui couvrent les terrasses.

Il rapportait un énorme butin d'esclaves, joyaux, lingots et poudre d'or, et plus précieux que les gemmes et l'or, un célèbre jurisconsulte noir de Tombouctou, une lumière du droit coranique, c'est-à-dire un cheikh, un saint, miraculeux par sa baraka, comme les grands docteurs dont on voit les vieilles koubbas écaillées, aux abords poudreux de Bab-Khemis.

Est-il de ces morts que nous venons visiter, le conquérant Saadien? C'est bien probable, car la mosquée dont les tombeaux dépendent, celle de Moulay Yazid, est connue populairement sous l'un de ses noms. J'entends notre mokhazni l'appeler : la Mançouriah. En tous cas, ces monuments sont dignes de lui. Chez les très rares Européens qui les ont vus, ils passent pour la plus haute œuvre d'art de l'Afrique du Nord.

Ils sont *horm*, c'est-à-dire interdits à l'infidèle. Mais pour l'autorité souveraine, il est des complaisances, qu'elle n'accepte, d'ailleurs, que rarement, quand il ne s'agit pas d'une salle de prière proprement dite, et quand un intérêt supérieur d'art et de conservation est en jeu. Nous profitons d'une visite que doit faire, à peu près seul, et sans qu'on le sache, le chef qui représente ici cette autorité, pour nous glisser derrière lui dans le sanctuaire.

*
* *

C'est dans l'enceinte même de la mosquée, derrière un mur où j'ai passé bien des fois sans me douter de ce qu'il recélait. Deux petites pyramides de tuile verte (la couleur sacrée toujours), deux toits très vieux, tout écaillés, branlants, se lèvent derrière le mur, et l'un porte un grand nid de branches dont j'ai connu très bien la cigogne, absente, en automne, comme tout le peuple des cigognes marocaines. L'entrée est sur une place. Je retrouve tout le décor : voici le minaret de la mosquée, la mince tranche de muraille déchirée d'où le grand oiseau stylite a disparu, mais son nid de branches est encore

là. Et voici la fontaine, ses trois arches d'ombre, ses trois auges de granit où se pressent, le matin, de pauvres gens avec leurs bêtes, des femmes de tribus en toile bleue berbère, un bien humble peuple fellah, comme on en trouve un peu partout dans cette Kasbah où sont encore logés les soldats du guich[1].

Cet après-midi, il n'y a personne pour nous voir pousser la petite porte, et nous traversons tranquillement, derrière un iman de la mosquée, une suite de courettes où des chardons séchés couvrent de vagues sépultures. Mais une tombe est toute blanche, et dans le creux de son long rectangle, gît une fraîche branche de myrte. L'iman qui nous a reçus, nous affirme que ce sont bien des Saadiens qui dorment dans cet humble enclos, mais seulement des pauvres de la famille, d'obscurs et pourtant très saints descendants. Il en reste encore, paraît-il, à Marrakech, et l'on continue toujours de les enterrer près des glorieux sultans. Ce rameau de myrte fut apporté, en ces jours de deuil, par quelque femme qui pleure, sans doute, le dernier de ces morts.

Après de si pauvres choses, quand on

1. Troupe chérifienne levée dans les tribus; aujourd'hui garde personnelle du Sultan.

pénètre dans la principale des deux koubas, ah! le surprenant contraste! Soudain, comme en ces contes arabes où, par la magie d'une formule, la misère se mue en splendeur radieuse, on se trouve transporté au cœur de toute beauté, richesse, paix rêvées par l'Islam pour les plus glorieux de ses bienheureux. Voilà donc ce qui se cachait sous la tuile effritée de ces vieux toits! Une pénombre dorée flotte là, venue d'un plafond d'or, et l'on se demande si c'est d'elle que le réseau guilloché des murs, des alvéoles agglutinés et surplombants, des pendentifs, le marbre des colonnes et des mausolées tirent leur tiède couleur blonde, ou si c'est de leur propre matière, mûrie, enrichie par le temps, comme un ivoire.

Nous sommes dans une chambre dont une plate-forme basse occupe presque tout le sol. Aux quatre angles de ce carré central, des colonnes se lèvent par groupes de trois, et sur leurs chapiteaux cubiques, entre les riches arcades qui, par en haut, les réunissent, une coupole pleine d'ombre et de ciselures, juste au-dessus des trois tombes souveraines, vient poser ses pendentifs. C'est un dais profond, presque aérien, rappelant, en plus grand, le pavillon de la

cour des Lions, à Grenade, et celui que l'on entrevoit à Fez, dans la cour de Moulay Idriss, où le chrétien n'entre pas. Alentour, l'étroit déambulatoire, sous d'épais caissons d'or.

Et sauf les fûts lisses des colonnes, dont on voit bien la dérivation byzantine, pas un centimètre de ce marbre et de ce stuc qui ne soit arabesque, dentelle, découpure, guillochure, indéchiffrable palimpseste de lettres entrelacées où le regard s'enchante et se perd. Les quatre murs qui enveloppent de si près le pavillon ne ressemblent à rien, tant ils sont réticulés, gaufrés, qu'à des rayons de miel; et sous les grandes arches mauresques, toutes les polygonales cellules de ces rayons s'allongent comme sous le poids de ce miel, semblent des stalactites qui vont se détacher des voussures. Nul décor plus somptueusement abstrait; nul refuge de rêve plus éloigné du réel. Si les Pharaons, au fond de leurs pyramides, ont voulu s'enfermer dans la grandeur et l'éternité égyptiennes, c'est de toute la sensuelle et géométrique beauté tissée hors d'elle-même par l'âme arabe, et répétée en variations inépuisables, que s'enveloppèrent ici, pour toujours, les Sultans morts.

Et pourtant quelle simplicité de ces

tombes! Chacune est faite de quelques lames obliques de marbre, brodées en inextricable et léger lacis d'inscriptions, et qui se superposent, en retrait les unes sur les autres, de plus en plus étroites, jusqu'à la dernière, la plus haute, qui n'est plus qu'une ligne droite et toute lisse, aux doux luisants jaunis de vieil ivoire. Rien de plus uni, on pourrait dire de plus modeste, dans la princière richesse, que ces quatre longs turbés pareils et parallèles entre les quatre groupes angulaires de colonnes, sous la coupole de guipure et d'ombre dorée qui se suspend comme une gloire. Ainsi, dans un riche palais, un grand chef et ses fils sont vêtus de simples beurnouss, mais immaculés, et précieux par la finesse et la pureté du tissu. Ici, vraiment, la matière est de l'espèce la plus rare au Maghreb. Pour la première fois, en ce pays, je vois la précise et confuse merveille de l'arabesque se jouer sur le marbre, comme à Grenade. Le Sultan qu'on appelle le Doré, le faisait venir de Carrare.

Un lieu de paix inaltérable et blanche comme ce marbre; un lieu de silence et de solitude séculaires. Les rois y sont bien, au milieu de Marrakech et de son peuple, qui ne meurt ni ne change à travers ses

générations. Présences invisibles, sacrées. Entre les suggestions de ce lieu, et ce qu'on a pu sentir à l'Alhambra, voilà toute la différence : le décor est presque pareil, car c'est la même toile admirable que file toujours, par un art fixé comme un instinct, l'araignée arabe. Mais à Grenade, le passé n'est plus, depuis très longtemps, que ce qui n'est plus. Les chambres merveilleuses sont vraiment vides. Ici, l'âme des morts et la religion n'ont pas cessé d'habiter. On reconnaît bien l'effluve un peu lourd qui s'éternise dans les sanctuaires. Sans le savoir, on baisse la voix pour parler.

Mais, plutôt que l'Alhambra, si pareil, c'est le Taj Mahal, la blanche perle de l'Inde musulmane, que m'évoquait cette royale kouba. Les dimensions du mausolée d'Agra sont tout autres; le décor en est persan, floral, non pas arabe et géométrique, mais c'est la même pureté, la même richesse candide et religieuse, les mêmes pâleurs de marbre et de dentelle évanouies dans l'ombre, la même harmonie singulière de volupté et de solennité qui se déroule autour de minces tombeaux. Aux deux bouts de l'Islam, les deux musiques se répondent, et l'on reconnaissait en cha-

cune le même rêve de la mort et de la beauté.

Trois hauts turbés, sous la gloire confuse de la coupole; mais à leur pied, transversalement, il y en a d'autres, plus petits, même de tout petits, et d'autres encore dans une chambre voisine, dont le sol et l'éclairage semblent d'une cave, sous un dôme qui se lézarde.

Sans doute, auprès de trois sultans, des femmes, des enfants, des favoris de leurs gynécées.

*
* *

C'est au moment de partir que la plus riche des deux coupoles m'apparut toute vivante, vivante comme les noirs cyprès de Tameslouhet. Dans le demi-jour qui l'emplit, dans la profondeur d'ombre où se fondent mille alvéoles et reliefs, je n'avais pas distingué d'abord la présence d'un peuple ailé. Dorment-ils, rêvent-ils, les yeux fermés? Je devine leur lente respiration. Ils sont là, accrochés à chaque saillie de la pierre, formant comme des colliers concentriques, des colliers bleuâtres, de plus en plus étroits, à mesure qu'ils s'élèvent dans la vaporeuse concavité. Des pigeons, venus

sans doute par les crevasses des vieux toits ; des pigeons encore, comme dans le patio de la Bahia, comme à la zaouia du Chérif, comme là-bas, dans l'Inde, sur les neigeux parvis du Taj-Mahal. Décidément l'oiseau de la religion, l'oiseau de l'Islam, comme le cyprès en est l'arbre, et comme la rose en est la fleur.

Douce, tendre présence, parmi la tendresse et la douceur de ces marbres, de ces pâles dentelles suspendues. Quand vient la saison parfumée, une rumeur rythmée d'amour se prolonge dans cette demeure des morts, qui tient du harem...

En partant, j'ai surpris la piété qui hante ces lieux de splendeur et de poussière.

De l'autre côté des pauvres courettes, nous ouvrions la petite porte qui donne sur la place de la mosquée. Nous avons senti une résistance d'un instant. Une femme était là, pliée en deux, dont on ne voyait pas le visage, mais sûrement une aïeule, à en juger à ses bras décharnés, à son cou plus jaune et plissé que celui d'une tortue, sous les rudes colliers d'argent et de corail.

Elle achevait d'entortiller aux gonds de la porte de menus chiffons, comme on en

voit dans les cimetières, aux grillages des miraculeuses koubas, aux branches de certains oliviers très vieux, les vénérables oliviers marabouts, dont l'influence est douce à la souffrance, à la vieillesse, à la misère...

VIII

LES DANSES SUR LA TERRASSE

Tous les soirs, je reviens sur la haute terrasse, d'où j'ai vu, le jour de notre arrivée, la nuit tomber sur Marrakech.

Quels singuliers pouvoirs de cette heure! On dirait qu'alors l'âme des choses se dégage. Dans la journée (on s'habitue si vite) les plus neuves finissent vite par vous devenir ordinaires. Et pourquoi donc le moi qu'on traîne alors semble-t-il si réel et personnel, si chargé de menus soucis et pensées qui ternissent, voilent notre vision des choses? Le soir, ou certains soirs, on n'est plus rien devant elles que silence et reflet. A ce moment, celles que l'on croyait trop connaître se révèlent étranges : on dirait, chaque fois, qu'on les regarde pour la pre-

mière fois. Marrakech, dans ces obliques éclairages de crépuscule, m'apparaît toujours plus lointaine et mystérieuse, plus africaine et païenne, ruche d'une autre espèce humaine, qui, de tout temps, a vécu sa vie séparée, et ne communique pas encore vraiment avec nous.

Au sortir des ruelles, des souks, de la place où bruit la multitude, j'aime à grimper vite deux escaliers, et poussant une petite porte, à la retrouver d'un seul coup tout entière, solitaire dans son oasis. Sur la pâle étendue des terrasses, le soleil déclinant commence à faire glisser du rose. Muette surface, d'où ne montent que des murets blancs, en rectangles que l'on prendrait pour des tombes, quelques longs arbres de deuil, des toits de koubas comme on en voit dans les cimetières, et de religieuses tours. Alentour, le fantastique anneau d'étoiles vertes que fait la palmeraie. Et par delà, derrière des vides clairs, les deux clôtures de ce monde : l'immense améthyste fumeuse de l'Atlas, glacée d'argent par en haut, et l'armée des petites montagnes sorcières du nord, toutes nues et toutes noires.

Au moment où nous arrivons, le soleil a déjà cet aspect liquide et palpitant qu'il

prend en achevant de décliner dans un ciel sans vapeurs. Déjà il va toucher le sommet de la Koutoubia, toute perdue dans son rayonnement; il faut se le masquer de la main, pour apercevoir le grand minaret.

Au contraire, quand on se retourne, les créneaux, les puissants trapèzes du Madani, à l'autre bout de la ville, apparaissent en toute clarté, avec la futaie voisine de hauts dattiers. C'est ce bataillon d'arbres sahariens, la rose rayure, au milieu des maisons, de leurs fusées parallèles, leurs beaux panaches sauvages, qui donnent à ce côté de Marrakech je ne sais quel air de Tombouctou — la Tombouctou dont nous rêvions dans l'enfance, quand elle était encore mystérieuse. Mais, plutôt, c'est encore l'antique Orient qui s'évoque, la profondeur de ses durées. Soirs pareils, aussi purs et lumineux, que virent ainsi tomber, aux premiers temps de l'histoire, sur leurs palmeraies et leurs terrasses, les hommes d'Egypte et de Babylonie.

Et c'est toujours, en bas, sur la place, le bruissement de fête de l'Achoura. Toujours la rumeur innombrable qui monte, scandée de battements, d'aigres musiques hypnotisantes, avec des nuages de poussière. Bien étrange d'aspect, cette foule, à la fois si

dense et si terne, couleur de vieux linge, couleur de terre, ne se distinguant du sol que par son fourmillement continu. Et peu à peu, comme au premier soir, dans la multitude serrée, où les yeux n'ont perçu d'abord, que du nombre, les cercles que l'on commence à connaître se laissent retrouver, les hémicycles qui s'étagent autour des chanteurs, jongleurs, thaumaturges.

Mais soudain, tout près, des tintements clairs nous font tourner la tête. C'est sur la terrasse qui porte la nôtre, à deux pas de nous : les danseurs chleuhs, les hommes, les enfants, en robes d'église, que je cherchais des yeux, que je ne retrouvais pas dans la foule. Les deux troupes sont là. Une surprise préparée par les maîtres de cette maison : dans la féerie du soir et la solitude de ces nappes de chaux, sur les fonds de l'étonnant paysage, dérouler les longues, lentes danses des féminins garçons berbères.

Deux cercles d'enfants. Toujours le mystique costume d'enfant de chœur : blanche robe de mousseline, ceinture et calotte rouges. La grande sacoche marocaine qu'ils portent en bandoulière achève l'aspect de cérémonie. Et quelle douceur, quelle ambiguïté de ces figures! — figures de filles, vrai-

ment, sous des couronnes de soie rouge et verte qui laissent voir une partie des cheveux, une frange horizontale tombant sur le front, à la chien. Les pouces, les index sont bagués de minuscules castagnettes d'argent. Ils tournent à pas délicats de petits pieds nus, au cliquetis multiplié de ce tintinnabulant métal : rythme bref, rapide, coupé de brusques, spasmodiques silences, toutes les voltigeantes mains arrêtées d'un seul coup, mais la régulière, innombrable sonnerie reprenant toujours.

Au bout de la longue plate forme, les musiciens : cinq longs moricauds de vingt à vingt-cinq ans, à longues têtes et barbiches de boucs, en longues robes blanches. Des visages creux, tristement blêmes, exsangues. Courbés en deux, le regard vide, les lèvres ouvertes dans un sourire qui tient de la stupeur, ils frappent sur leurs tambourins, entrechoquent leurs crotales (il n'y a ni musettes ni cordes, toute cette musique se réduisant à du temps). A certains moments, ils entrent dans la danse, se mettent lentement à tourner.

Et les cercles d'enfants se brisent, se muent en figures nouvelles : rangs et files qui s'opposent, avancent, reculent, par strophes, antistrophes. Ce qui frappe ici, comme dans

les danses birmanes, comme dans certaines suites de figures égyptiennes, c'est la similitude, le parallélisme rigoureux, rituel des attitudes et des gestes. D'une telle répétition naît toujours un prestige spécial, dont toutes les religions ont connu la puissance. Cela est énigmatique, mystérieux. On dirait qu'une force cachée se manifeste, agissant à la fois sur tous les danseurs, qu'une seule vie circule en tous, qui fait de chacun le même danseur. Je pense à ces peintures sacrées de l'Inde, où le jeune dieu bleu Krichna se mue en douze Krichnas assemblés dans la même danse.

Et déjà l'effet cherché par la nerveuse cadence des pas, des pulsations se fait sentir. Une griserie vient. L'individuel disparaît : tout commence à fondre dans une fumée de narcose. Bientôt rien ne reste que du rythme : rythme impérieux, blanches alternances de figures, et ce tintement saccadé d'argent qui vous prend les nerfs, vous absorbe, se multiplie, se précipite, épanchant une influence magique.

Et sur les figurants aussi, agit le sortilège. Toutes les petites mains entrent en danse, trépidantes, comme traversées toutes ensemble par un même courant. L'infernal battement métallique s'accélère, et peu à

peu le frisson monte aux épaules, imperceptible et continu, pénètre les corps. On devine, plutôt qu'on ne voit, la vibration sans arrêt des reins, des croupes.

Et le même tremblement de spasme gagne aussi les musiciens, les longs boucs jaunes, pliés en deux, au sourire béant. Tout d'un coup, le plus grand, celui qui semble mener les autres, s'est écroulé, frémissant et comme tétanisé. On dirait une contagion maléfique qui se propage. L'instant d'après, sur la terrasse voisine, où sont les tambourineurs, un vieux singe soudanais, couvert de gris-gris, chiffons multicolores, dont le buste, la tête battaient, se raidit en gesticulant, semble pris d'une crise de nerfs où passent de lentes convulsions rythmiques.

Cependant, à travers ce délire, se poursuit la danse, aussi rapide, sûre et spontanée que le mouvement qui, sous l'influence d'une vibration sonore, assemble des grains de sable en rayonnantes symétries. Figures qui se forment et se déforment, au va-et-vient glissant, à peine visible, des petites plantes nues, avec une prestesse, une décision dont les visages au sourire figé, les muets visages d'androgynes ne semblent rien savoir, comme si quelque puissance de

magie menait tout. Oui, l'on sent quelque chose de mystique, une signification secrète en ces poses, ces mouvements si exactement concertés. Et cela est hiératique aussi, à force d'être certain: cela semble avoir été réglé de tout temps, comme les attitudes et les pas prescrits à des officiants. Et ces robes blanches, cette pureté du lin, cette pourpre des ceintures, des bandoulières, qui font penser à quelque cérémonie de messe... Une messe où passent des influences de vertige, avec des suggestions infâmes, où tout va s'accélérant, se précipitant, s'exaltant. Une messe noire servie par ces enfants possédés, et dont les épileptiques boucs seraient les prêtres...

Le palpitant soleil venait de se dérober derrière le Gheliz. Alors, au loin, les palmes, rang sur rang, profilées tout d'un coup par là, noires sur une vapeur d'or... Et très vite, le petit souffle de froid qui suit l'éclipse de l'astre, tandis que les drapeaux blancs montent ensemble aux potences de tous les minarets, et que s'élancent, modulent, se mêlent les longues, étranges, inhumaines clameurs des moueddens.

Quatre des petits démons ont paru sur notre terrasse. Je ne les ai pas vus venir.

Ils ont surgi comme jailliraient de terre quatre flammes blanches. Ils semblaient à peine remuer, mais, soudain, l'inquiétante impression! J'ai senti la plate-forme de chaux frémir d'un frémissement qui passait en nous : cela se propageait comme du feu.

Et puis, dans l'affolant cliquetis de métal, ils se mirent plus visiblement à danser. C'était. toujours à la même place, et presque sans quitter le sol, une sorte de piétinement, à menus coups fébriles des souples plantes, quelque chose d'incroyablement vif, léger et fin, comme l'ardeur d'un petit cheval sauvage, d'une gazelle du désert, dont le délicat sabot tremble d'impatience et commence à piaffer. La vibration de la terrasse se faisait plus sensible, mais toujours le grave sourire somnambulique, passif, rien ne trahissant, en ces doux visages de garçons-filles, la tension et le frémissement intérieurs.

Mystérieuse frénésie d'Afrique! de cette Afrique d'où semble s'être communiqués jadis au monde gréco-romain les fièvres des Bacchanales, les délires orgiaques et mystiques, pareils à ceux qui convulsent encore les Hamadcha, et dans le Sud torride, chez certains peuples noirs, s'assombrissent, jusqu'aux fureurs meurtrières. Quel passé

quels développements poursuivis dans un monde à part suppose une telle danse! Avec sa perversion, son diabolisme et sa beauté, avec ses troubles suggestions, sa solennité quasi liturgique (évoquant ce que les chrétiens des premiers siècles ont vu dans les cultes mithriaques : une parodie satanique de la religion), comme elle s'accorde, cette danse, à ce que notre moyen âge a rêvé des Sarrasins, du pays de Mahom, de ses sombres prestiges et de ses diableries!

Mais, surtout, elle étonne par l'audace de son parti pris, la grandeur de son caractère et la minutie de sa perfection. On se dit que tout cela est indigène, invention de rudes tribus chleuhs qui vivent au plus profond du Maroc, quelques-unes de l'autre côté du grand Atlas, de ce sauvage Atlas qui, lui-même, avec son étincelante crête, nous apparaît, au sud de Marrakech, comme un mystérieux au-delà. Ces pauvres Berbères du Souss et de la montagne, je connaissais quelque chose de leur instinct d'art : les grandes harmonies des tapis dont leurs femmes tatouées de bleu combinent, tissent, sous la tente, les couleurs; les étranges beurnouss coniques, plus raides que des chapes, et dont un croissant rouge échancre par en bas la noirceur. Mais comment, dans

leurs douars, dans leurs campements de nomades, sont-ils arrivés à ces raffinements de jeux aussi réglés qu'un cérémonieux ballet, à la riche et quasi cléricale simplicité de parures qui sembleraient supposer une vieille civilisation citadine? Et l'on songeait à l'étrangeté d'une âme qui choisit, entre tous, un thème innommable, pour en tirer, en le développant, en le stylisant, la savante et populaire beauté de telles danses.

Le « second rayon » finissait d'affluer au ciel, et de cette lueur rouge et trouble, le rose reflet ranimait la surface éteinte de la ville. Cela changeait de minute en minute, exaltation progressive, et puis rapide évanouissement. Enfin tout se ternit une seconde fois, pour entrer dans la mort définitive.

En bas, la grande place bruissait toujours, mais la foule blême s'était effacée dans la nuit, dans les fumées, dans les poussières. Seulement, comme on allumait les feux de joie de l'Achoura, çà et là des groupes se révélaient, noires silhouettes bougeantes sur le jaillissement des flammes.

IX

NOCTURNE A MARRAKECH

De la place du Trépas, à la nuit vraiment noire, nous enfilons des couloirs et des souks voûtés, où la foule, à cette heure-là, reflue, et nous tâchons de gagner les environs de Bab-Doukkala. C'est un long voyage où nous aimons, chaque fois, à nous perdre un peu, à découvrir toujours de nouvelles galeries, des tournants et carrefours imprévus, à sentir, presque jusqu'à l'inquiétude, croître autour de nous la complication et l'étrangeté de ces dédales.

A nulle autre heure du jour, la vie de Marrakech n'est si étonnante. Sans doute, c'est que, la plupart des formes et des couleurs englouties, rien ne reste que le flux et la respiration de cette vie, qui participe

alors du mystérieux de la nuit. Aux yeux, elle n'est plus rien qu'ombres mouvantes, taches de clarté qui fondent ou s'irradient dans les ténèbres; mais partout, elle vous frôle, elle vous enveloppe de ses nombres, de ses voix, de son effluve, de son bruissement. Comment expliquer la puissance de ce qui n'est que suggéré? C'est la nuit que l'on perçoit vraiment les choses; et comme alors tout apparaît plus profond! Rembrandt le savait, et de là ses prestiges.

Il faudrait un Rembrandt pour peindre le dedans de ces vieilles cités maugrebines. Même pendant le jour, les clartés y semblent émerger de fumées denses; elles se rassemblent, en de profonds couloirs, sur des linges, des laines, des pâleurs drapées de figures presque mortuaires, et se dégradent, s'épanchent comme d'un centre, alentour. Et l'obscurité venue, pour rendre un peu ce que l'on voit, il n'y aurait que les densités d'encre et les lumières de l'eau-forte.

Nous quittons la place du Trépas, où des feux de campements s'allument sous les frissonnantes constellations, et nous plongeons dans la ville par la bouche noire d'où nous avons vu, du haut de la terrasse, la foule couler, d'un flux pâle et continuel, à

l'heure des chants et des jeux. Maintenant, elle brasille d'étincelles tremblantes, cette obscure entrée du souk, comme le soir, dans une cathédrale, la profondeur d'une chapelle pleine de cires allumées.

Et tout de suite, après les froids espaces qui s'en vont jusqu'aux astres, c'est la bonne sensation, dans un lieu clos, tout imprégné de fluide humain, parmi cent lumières, de copieuse vie qui vous prend dans son intimité, son animation, sa tiédeur. Perspective obscure de la ruelle, entre les deux rangs d'alvéoles dont chacun, sous l'auvent, est un creux de clarté chaude autour de trois flammes — des flammes nourries d'huile, en des lampes de type antique, sur un rude candélabre.

Et derrière la procession d'ombres, on ne voit que les immobiles figures des marchands, chacun seul, indifférent aux passants, accroupi, et plus souvent à demi couché près de sa lumière, au-dessus de ses dattes, de ses menus pots de graisse, de khol et de goudron, parmi ses pains de sucre, ses cordes, ses épices. Ou bien il trône, éclairé d'en bas, devant sa longue balance qui pend de travers, juché tout au sommet d'une pyramide de fruits secs, entre deux talismans protecteurs : la main de

Fatma et l'hexagone multicolore, barbouillés sur la chaux du mur.

Quelle apathie ou quelle ataraxie de ces visages musulmans, si pâles (la pâleur des fumeurs de kif), anémiés, dans leurs graves colliers de barbe noire! Quel dédain, semble-t-il, des possibles clients, quel parti pris de retranchement en soi! C'est à croire qu'ils ne sont venus là que pour se mieux abstraire, pour goûter, au-dessus de la foule, au plus populeux de Marrakech, une solitude, une paix plus profondes. Mais sans doute, rien ne correspond en eux à l'énigmatique des physionomies et des postures : désœuvrement total de l'esprit, comme en ces chats qui s'immobilisent, s'absorbent en de nobles attitudes. Justement j'en vois un, au fond de sa céllule, tout en haut d'un immense tas de raisins séchés, qui caresse un chat d'une main nonchalante, — et sans le regarder, sans rien regarder des humains qui passent à ses pieds. Le parfait accord de la bête et de l'homme! et comme tous deux se suffisent, supérieurs, inaccessibles en cette retraite!

A contre-jour, devant le rang d'échoppes et de petites lampes, se presse la procession d'ombres. Elles vous touchent, vous poussent, vous coudoient, vous dépassent. Tout d'un

coup surgissent de hautes oreilles noires, des oreilles de mulets, et sonnent alors des *Bâlek! Bâlek!* clamés à voix impatiente.

Et voici, par terre, dans un carrefour couvert comme le reste du souk, les femmes qui vendent le pain du soir. Devant leurs lampes à trois mèches et leurs plateaux de galettes, elles se tiennent tassées les unes contre les autres, en rang, enveloppées de la tête aux pieds d'une seule pièce de laine, bas et volumineux paquets, fendus de noir à la hauteur des yeux, et d'où ne sortent que de maigres bras cerclés d'argent épais, des colliers de douros, un peu de la chemise, dont apparaît la bordure soutachée. Dans le halo des flammes posées devant elles, luit cette barbare bijouterie; et le grain rude et magnifique du haïk s'éclaire, les pannetées de galettes se dorent. Elles ne se parlent pas. Elles attendent, aussi passives que les marchands, mais combien différentes! — on dirait d'une autre race, — primitives, archaïques par les épaisses cassures de leurs draperies, par la simplicité de leurs volumes. Une grandeur, un mutisme de bétail couché. Prostrées là, repliées dans la poussière du souk, les genoux au menton, et les mains aux genoux... Si humbles et si parées... Elles forment, devant leurs flambeaux, une longue

masse de clarté dans la nuit qui règne par en bas.

Le plafond cesse avec les deux rangs de niches lumineuses. Un corridor étroit, maintenant, entre deux murailles nocturnes; et. là-haut, dans un ruban de ciel bleu-sombre, les vivantes étoiles. Mais toujours la même foule pressée, dans cette obscurité qui, près du sol, s'éclaire de lueurs bougeantes. Car chacun porte sa lanterne. Fantastique effet de ces figures et beurnouss en mouvement, dans un tel éclairage. Noires silhouettes inachevées : ceux qui s'en vont derrière leur falot, de plus en plus vagues, fondus, engloutis par en haut. Basses clartés de draperies flottantes : ceux qui viennent, et dont les corps, les têtes s'effacent, s'évanouissent. Et dans ce rayonnement proche de la terre, on voit monter, et presque rougeoyer la poussière du sol, ajoutant aux confusions de la nuit, de la foule, des lanternes balancées, des ombres, dans le couloir étranglé.

Et parmi tout cela, des voix, aussi, montent d'en bas, des voix dolentes, insistantes, de mendiants, d'aveugles, bancroches, saints personnages, qui bordent le mur, par trois, par quatre, accroupis ou effondrés, et que l'on ne voit pas, que l'on s'émeut de heurter,

en passant, du genou. Voix de douleur, voix de prières et de litanies, voix qui répètent sans arrêt les noms des grands saints de Marrakech : *Ya Moulay Abd el Kader! Moulay Abd el Kader!... Ya Sidi bel Abbès! Ya Moulay Idriss!...* Il en est une que j'ai certainement entendue jadis. Quelle autre serait si rauque, si farouche, si obstinée à aboyer toujours ces deux syllabes, à en prolonger le dernier souffle en un râle? *Allah...*, *Allah...*, *Allah...*

Voix d'enfants aussi, plus claires, plus modulées et plaintives : je ne sais rien de plus triste au Maroc. Ils sont déjà hors de la vie, ces petits, et ils le sont à jamais. Jamais on ne les voit jouer; ils ne cherchent même pas à se réunir. Ont-ils seulement une famille? Çà et là, on en rencontre un : gémissant tas de loques au pied d'un mur, à côté d'autre tas de loques d'où sortent les même supplications, mais à voix viriles ou cassées, celles-là, au tremblement de barbes poudreuses. Nulle autre différence des vieux et des petits; et quand les petits seront vieux, s'ils vivent, dans cinquante ou soixante ans, ls seront encore là, au bord de la ruelle populeuse, séparés des vivants véritables, ressassant toujours leurs mélopées de litanies, qui sont depuis si longtemps celles

de tous les mendiants de Marrakech : *Ya Moulay Abd el Kader! Ya Moulay Idriss! Ya Sidi bel Abbès!*

Mais à peine si, de loin en loin, dans la nuit, au passage d'une lanterne, quelque chose apparaît vaguement aux yeux, de toute cette misère, religieuse comme celle de notre moyen âge chrétien. Sainte misère musulmane, psalmodiant au bas du pauvre couloir. Simplement des voix de douleur qui montent de la terre et de la nuit : voix de fantômes, voix de ces djinns peut-être, qui de tout temps, affirment les Merrâkchis, ont hanté les obscurs labyrinthes.

Parfois une grande voûte s'ébauche tout d'un coup, tout près, surgissant en travers de la route : une porte de quartier, ou bien l'entrée d'un tunnel, profondeur ponctuée de feux, dont la vague lueur frise et révèle un peu, comme une fumée dans la nuit, le bord de l'ogive. Là dedans, le peuple d'ombres en mouvement. Et puis, de l'autre côté, une ogive pareille, mais de ligne précise, coupant la nuit claire, et remplie par en haut de ciel constellé.

Ou bien l'arche est sur le côté de la ruelle; une poutre la barre, et dans sa noirceur, s'encadrent de biens solennels espaces, des perspectives blanches et faiblement

éclairées, de piliers, d'arcades, des files rectilignes d'étoiles, car à chacun des cintres successifs une lampe est suspendue, comme celle qui veille perpétuellement au chœur de nos églises. Figures prosternées, dans ces mosquées, le front sur les nattes, ou bien debout, solitaires ou par rangs, dans les postures de la prière et de l'adoration. Et souvent, de là sortent de graves, bourdonnantes mélopées mineures, qui rappellent étonnamment le plain-chant catholique...

Comme tout baigne ici dans l'effluve de la religion!

Et puis le plafond de roseaux recommence. Encore des bazars, leur bruissement, leur chaleur, leur odeur, entre les rangs des petites échoppes illuminées qui semblent des chapelles, chacune avec son idole solitaire. Des potiers, surtout, par ici, trônant au milieu de leurs aiguières, amphores, cratères, dont les formes antiques, les pâleurs d'argile les enveloppent, se superposent jusqu'au plafond.

Mais on a beau se perdre, on retombe toujours sur un émouvant carrefour. Il est à ciel ouvert : une des grandes mosquées de Marrakech le domine. D'un côté, sous de hauts murs, le cheminement pressé des ombres, des lanternes dont la basse lueur

dansante éclaire des pieds, des jambes, des pans brumeux de beurnouss. Mais à droite, un large et profond espace s'ouvre, qui n'est que vide et que silence. La nuit, par là, n'est pas noire. On voit très bien la grande fontaine de la mosquée, son bel auvent tout guilloché de stalactites, ses trois grandes arches où j'aime, le jour, à voir se presser, parmi des grognements de chameaux, les vendeurs d'eau, pliés, demi-trempés, jambes nues, sous l'outre ruisselante, et dont tintent les gobelets de cuivre. Mais ce soir, je n'entends que les voix des trois filets d'eau qui tombent dans les cuves. Et ces voix sonores et sans arrêt approfondissent le soudain sentiment de solitude, comme le petit bruit solitaire d'un ruisseau qu'on ne voit pas, la nuit, dans la campagne.

Et peu à peu, à la vague clarté bleue du ciel, je crois distinguer la turquoise de la tuile en écailles sur l'auvent, quelque chose aussi de la ciselure polychrome que j'ai souvent regardée, que le moindre détail entrevu rappelle tout entière : nids d'abeilles suspendus, arcatures, infinis entrelacs, filigranes de lettres stylisées, quelque chose du rêve que l'âme islamique, comme l'égyptienne et la chinoise, a projeté hors de soi dans la matière, pour l'imprégner, la trans-

muer, la spiritualiser à jamais, en lui communiquant un peu de ses rythmes et de son essence.

Merveille du décor, harmonique, pour l'âme arabe, à la merveille des eaux jaillissantes. Le chamelier encore poudreux de la rouge poussière du bled, et qui vient de porter à ses lèvres sa paume débordante, de quels yeux regarde-t-il l'une et l'autre, en murmurant quelque religieuse et gutturale parole de louange ! *Echrob ou chouf* : « Bois et regarde », lui dit la belle inscription de la fontaine.

Sous la mosquée, dans la nuit claire, je retrouve aussi la misère accoutumée de cette place. Usure du sol désagrégé, semé de pierraille, grands murs dont la chaux, par en bas, s'effrite, découvrant la brique de boue séchée. On est là au cœur d'un très vieux quartier de travail ; à côté se trouve le souk des teinturiers (où l'on voit, le jour, traîner des flaques de pourpre et de violet), non loin de celui des cuirs brodés et des étoffes, la blanche Qaiseriah qui clôt à sept heures, après les criées. Et les fondak sont nombreux dans le voisinage, où logent les caravanes entrées par Bab Doukkala. La place, matin et soir, prend aspect d'écurie, sous la glorieuse fontaine.

C'est par là que l'on détourne à gauche pour enfiler l'interminable rue qui mène à Bab Doukkala. Elle est plus populeuse et poudreuse encore que celle que nous quittons, et presque tout le flux de fantômes s'en va dans le même sens que nous. C'est, dans une ombre épaisse, où les feux en danse devant nous limitent la vue, un courant extraordinaire de vie, dont l'activité, l'excitant effluve nous pénètrent, nous entraînent (toujours parmi des appels, des oraisons de mendiants invisibles). Et de nouvelles voûtes, de nouvelles ogives de tunnels se lèvent, où l'on plonge dans du noir avec tous les autres, où des ombres de cavaliers surgissent. Et puis de nouveaux souks, plus pauvres, rustiques, ceux-là, un peu bédouins, de fruits, de grains, d'herbes, où l'on plonge dans de la clarté, celle qu'épanchent les flambeaux de cent échoppes, où les visages reparaissent, où les êtres, les choses redeviennent réels, avec les couleurs, les reliefs dans les relents d'épices et de fritures. Une baie de lumière m'arrête : c'est un café, une pauvre chambre très longue, très basse, pleine d'une foule prostrée, et de chaleur humaine, de fumée, de musique nasillante et grattée à la pulsation sourde du contretemps.

*
* *

A la fin, tout de même, la procession aux lanternes s'est éclaircie, absorbée peu à peu par les ruelles latérales. Nous sommes presque seuls à passer devant le long palais du Hadj Thami, la plus importante maison de Marrakech, pour les indigènes. Des cavaliers veillent, le fusil en travers de la selle. Sur le divan de pierre où se pressent dans la journée serviteurs et clients, on devine quelques formes couchées.

Et nous sommes tout à fait seuls à franchir la porte des Doukkala. Car pour le plaisir de voir la palmeraie dans la nuit, nous faisons quelques pas hors de la ville. On ne voit d'abord que les étoiles. Le quartier de lune est déjà couché, dont la lueur bleu-liquide affleurait, il n'y a pas une heure, à la crête de certains murs.

Nous avons à peine quitté le rempart, et déjà nous pourrions nous croire à cent lieues d'une ville, en pleine oasis du grand désert. La terre dure, sèche, où nulle herbe ne croît, où rien n'apparaît que des masses obscures de décombres, et, plus loin, les grands fûts noirs, si réguliers, si pareils, emplissant la nuit de leurs légions et de leur

solennité. On se retourne un peu pour les suivre dans l'ouest, où brille une splendide étoile, et l'on retrouve la noire courtine — un farouche écran. Il faut aller jusqu'à l'angle qu'elle fait en tournant brusquement au sud. Alors se découvre la longue file de ses bastions, procession arrêtée, obscures silhouettes, dans la mystérieuse clarté stellaire. Comme elles jalonnent la profondeur, en face de la futaie où rien ne bouge! Et comme le sentiment d'espace et de solitude s'en agrandit!

C'est par là, tout près du lieu où se trouvait, il y a cinq ans, la léproserie, que sont les plus belles palmes de Marrakech. Des bouquets de six tiges, au pied du rempart, chacune fusant d'un élan qui la courbe en dedans comme un grand arc, un arc dont on pressent le ressort. O les prodigieuses gerbes! — et là-haut, ces grands feuillages de rêve éployés dans la nuit. Quel contraste avec tout ce que nous venons de quitter, et qui semble d'un autre monde : l'intérieur frémissant de ruche, les labyrinthes de poussière et de ténèbres, le flux noir d'humanité-fantôme!...

Silence, maintenant, amplitude et solitude, autour de nous. La surface enchantée de la terre, un jardin de légende sous les flocon-

nements et les gouffres de la voie lactée, sous les brasiers d'astres où palpitent les étoiles majeures... Jupiter, dans le sud, se suspend, goutte éclatante, à la frange obscure d'un dattier.

Une petite voix de flûte s'est mise à trembler tout près, du côté du rempart. En pays arabe, aux heures émouvantes, devant un paysage de beauté, il y a toujours quelque rêveur qui regarde ou qui chante...

X

MUSIQUES

Pour orchestre, sur un long divan bas et blanc, un homme et deux femmes : violon, cithare, tambourin.

Un frisson sonore flotte dans la chambre close, avec les fumées odorantes qui s'élèvent des réchauds, avec la chaude lumière des flambeaux posés sur les tapis de haute laine, dont s'exaltent les rouges.

Cette rapide, zigzagante musique, plus insaisissable qu'un vol bourdonnant d'abeilles, comme déjà son pouvoir se dégage ! C'est une trouble, troublante influence, celle que d'autres peuples cherchent dans l'alcool ou l'opium, et que les musulmans respectueux de la religion n'ont demandée qu'au rythme, aux répétitions obsédantes du son. Une

vapeur magique se répand sur les êtres et les choses, les assemble et les transfigure, leur communiquant je ne sais quelles apparences plus significatives. Dans leurs blanches mousselines, les invités merrâkchis se sont accroupis ou couchés sur les longs coussins où chacun, hypnotisé, assoupi, réveillé, caressant ses pieds nus, sirotant le thé à la menthe, va passer les heures de la nuit comme s'il était seul, ne parlant pas à son voisin, pris, ensorcelé par le rythme, le rythme subtil et renversé qui semble la pulsation spasmodique d'une vie, et qui agit sur les nerfs, par moments envahit tout l'être des assistants. Alors commencent à osciller les corps et les têtes, à s'entre-choquer les paumes. Et pendant les longues heures dont on ne sent plus le cours, les yeux aussi se laissent griser de couleurs et de mouvements cadencés.

A gauche, sur le bas divan, est la cithariste, en caftan de soie violette et jaune qui transparaît sous la fine *mansourya*. Ses cheveux sont coiffés d'un mouchoir aux mêmes tons, dont retombent les franges mêlées de perles, mais on voit commencer au-dessus du front la belle courbe des deux bandeaux, dont le noir se bombe et se lustre comme les ailes d'un oiseau noir. Le visage

baissé sur l'instrument n'apparaît que de profil, un profil de douceur et de gravité. avec quelque chose, dans le teint. de sombre et de chaud, qui dit le sud, le monde tropical. et s'allie étrangement à la noblesse de la tête. Avec un joyau à l'aile du nez, une robe aux mille plis de pourpre et de flamme, laissant voir, au-dessous d'un mamillaire, un peu de la brune hanche. ce serait une fille de Jeypore ou d'Ahmedhabad.

Au milieu, assis sur ses talons en croix, le violoniste chanteur. Il est tout de blanc vêtu, le visage, où les yeux, la courte barbe bien taillée sont si noirs, aussi blanc que sa *djellab*. Mince, pur et strict, on peut dire ascétique, rien en lui ne vivant que de la vie du rythme. il ne fait qu'un avec son violon, dont la sensibilité, dont toute la vibration, se prolonge dans son extatique personne.

A droite, la tambourineuse, très jeune, pas très jolie, du type arabe le plus lourd (un peu obscurci de sang nègre). et pourtant principale parure de la fête. centre de splendeurs et de couleurs qui fascinent, aussi bien que de pulsations et sonorités d'hypnose. Un magnifique paquet de soie rose, mouchetée de vert et lamée d'or, dont un transparent affaiblit à peine l'éclat, les tremblements

rythmiques de lumière. Pas un pli dans cette somptueuse étoffe, presque hiératique en sa rigidité. Et nul rêve ni pensée dans les prunelles, obscures sous les cils demi-baissés. L'arc des lèvres, avivé de rouge, est large et très long, profondément incurvé au sommet; un sourire immobile y habite, sans joie, ni gaîté, un sourire africain, un peu nègre, comme celui du grand sphinx dix fois millénaire de Ghizeh, mais, sûrement, sans énigme, — mystérieux, pourtant, du mystère de la race et de son antiquité.

Si grave, passive, par moments on croirait qu'elle s'engourdit, qu'elle s'endort. Mais toujours les paumes, les doigts vivent sur le tambourin : palpitation rapide, légère infiniment, frisson, plutôt, spasmodiquement coupé à la cadence, comme un tremblement électrique à des interruptions du courant, et que semble mener, non pas la volonté, mais vraiment une influence du dehors : ce flux saccadé de monotone, étourdissante musique, inlassablement épanché par les cordes, et qui peu à peu emplit la chambre comme un frémissant brouillard. Rythme étrange, à contre-temps toujours, mais si vif et complexe que j'ai beau tâcher, de l'oreille, des yeux, à suivre les retours des temps faibles et forts, le battement de

la main sur le tympanon, je renonce à en saisir la loi.

Parfois ses lèvres s'ouvrent, et sa voix qui se lève, mordante, étrangement timbrée, commence à lever son visage. Peu à peu, il se retourne, somnambulique, et comme envahi par une passion montante : la passion que lui verse à longs traits, à lentes modulations savourées, l'archet amoureux du violoniste chanteur. Et puis tous les trois se parlent, se répondent; une voix se perd dans l'autre, qui la traverse, la prolonge, sans qu'on puisse en suivre une seule, sans qu'on puisse reconnaître, dans l'incessant grattement de cordes, dans l'étrange, l'invisible effluve qui brouille tout, quand finit ou commence un timbre.

Voilà le trait singulier de cette musique : on essaye, on désespère de la débrouiller. Plus je l'entends et cherche à la comprendre, plus je me persuade que la première impression que j'en eus est la vraie, que dans le domaine du sonore, c'est un art analogue à celui qui se joue dans le décor arabe. Là aussi, dans l'arabesque, on ne perçoit d'abord qu'une régulière confusion, un entremêlement sans fin, où l'on sent passer des répétitions, des symétries, quelque chose d'indéterminé, et pour-

tant de vivant, comme tout cet infini et cet élémentaire que l'on découvre, au microscope, dans un tissu organique. Et puis une ligne se laisse saisir; on la suit, une autre l'interrompt; on la retrouve, elle se brise, tourne, dessine un élément d'une figure, quelque branche d'une étoile, d'un soleil qui maintenant se révèle, et dont elle sort, mêlée à d'autres, pour se perdre à nouveau en ce fond mille fois enchevêtré. Mais, plus loin, reparaît la même figure, répétée par la même loi, et puis encore une autre. Si l'on recule, on ne voit plus que les rayonnantes, identiques figures, régulièrement espacées sur l'inextricable réseau.



Pendant deux heures, bourdonne, s'évanouit et revient le thème, obsédant comme l'amour, qui pourrait se laisser réduire à cette phrase, mais combien plus complexe, imprécis! — les notes passant l'une dans l'autre, naissant l'une de l'autre, on ne saisit pas comment, sans doute par des quarts de ton, par des intervalles qui nous échappent; la dernière ne finissant pas, mourant comme une résonance, s'évapo-

rant, semble-t-il ; oui, ajoutant à la magnétique vapeur qui s'épaissit dans la chambre.

Mais comment donner une idée de cette musique, si on le sépare, ce thème, de la multiplicité sonore, de tout l'innombrable dont il vient émerger pour s'y perdre à nouveau? Autant présenter comme échantillon de l'arabesque l'image abrégée, isolée d'une de ces radiantes roues qui sortent d'un semis stellaire, au décor d'une grande porte ou d'une fontaine.

*
* *

Nous sommes ici chez un véritable amateur, et du meilleur monde, « l'argentier des femmes du palais », qui n'offre à ses amis que de la musique à petit orchestre, mais de la musique de choix. Donc point de plaisirs matériels, point de souper, point de vins ni de liqueurs comme on nous en présentait, il y a cinq ans, en pareille occurrence : aussi bien, des Maures avertis ne nous proposeraient plus les grossières ivresses d'Europe. Et ni danses, ni polyphonies nombreuses, qui tournent au charivari. Seulement, avec du thé, ces deux

cheikhas pour l'accompagnement, et cet unique et blême chanteur violoniste, qui, nous dit-on, et nous le voyons bien, est un grand maître.

Nous sommes cinq ou six à les entendre dans cette longue salle qu'un degré coupe en deux sous une ligne d'arceaux. De l'autre côté des grêles colonnettes, trois alertes vieillards, des patriciens merràkchis, dont les pures mousselines et laines enveloppantes ne laissent voir que le masque étonnamment clair et la barbe grise : des figures de sénateurs romains méticuleusement drapés. Ils ont commencé par causer entre eux, à voix basse, avec animation, comme ces vieux abonnés de l'Opéra qui se retrouvent dans une loge, et parlent encore affaires. Mais à présent la musique les a pris : ils ne parlent plus, ne bougent plus, que pour porter de temps à autre à leurs lèvres le verre doré où fume le thé blond.

De l'autre côté, sont nos amis. Il y a le maître de la maison : quinquagénaire aux yeux de noirceur ardente, longue figure sombre aux traits creux, un peu chevalins, et comme minée, brûlée d'un feu intérieur. On ne lui voit que les gestes de la courtoisie la plus exquise : quelle désolation qu'il nous soit vraiment impossible de passer

toute la nuit! Et puis, coupée de vagues sourires quand ses yeux se relèvent et rencontrent les nôtres, l'immobilité, tête basse, de celui que la musique possède.

Il y a un étonnant jeune homme (ce doit être son fils) que je crois bien avoir aperçu parmi la foule des gens du banc, clients et solliciteurs, à la porte du Pacha; sa beauté singulière m'avait arrêté. C'est un long visage, profondément modelé, ciselé d'ombres, avec des évidements particulièrement délicats aux tempes, autour de la bouche et sous l'arc admirable des lèvres; une figure d'un sérieux, d'une pureté, d'une pâleur extraordinaires, plus pâle par la noirceur des longs cils presque toujours baissés, de la moustache soyeuse et coupée au ras de la lèvre, de la mince barbe qui s'aiguise et se recourbe, des deux longues mèches qui tombent, avec un mol et long pli de son capuchon, sur son épaule. Il est assis sur le tapis. Devant lui, un samovar en cuivre, près d'un plateau chargé. Avec des gestes méthodiques, lentement, suivant tous les rites, il fait le thé, le goûtant à petits coups, remplissant la théière de belle menthe verte, et quand l'enfant esclave nous le présente, nous invitant d'un faible sourire, d'un très lent et vague mouvement de

tête, d'un regard de languides ténèbres, à accepter. Mais plus souvent, il est affaissé sur des coussins, ployé en deux, les genoux relevés dans ses fines, lâches draperies, comme un jeune dieu mort et prêt, dans son linceul, à l'ensevelissement. Il a mine, vraiment, de jeune dieu syrien adoré par les femmes : on pense à un Adonis exsangue. Un air de blanche fleur coupée qui languit et retombe. Les yeux si doux, ténébreux et comme noyés de torpeur, ne s'ouvrent que pour se refermer lentement, d'eux-mêmes, par le poids des paupières aux longues franges, et finalement ne s'ouvrent plus du tout.

Cet admirable et blanc jeune homme... Tant de beauté et d'épuisement... Nous songions à certains dessous de la vie d'Islam dont on nous parlait jadis, à Fez, pour nous expliquer de telles prostrations, de telles pâleurs consumées, trop fréquentes dans la bourgeoisie masculine.

Il y a près de nous un autre musulman, en laines particulièrement fines, un Algérien, celui-là, qui depuis des années travaille avec ardeur pour la France au Maroc. Aujourd'hui, avec son droit et chaud regard, sa voix virile et brève, sa physionomie mobile, c'est un Français, qui ne se laisse

pas captiver par les sortilèges d'hypnose. Avec intérêt, curiosité, en amateur éclairé, car lui-même compose, il suit le chant, nous en explique vivement les lois, la beauté, le sens.

Mais là-bas, tout au bout du bas divan, cet autre personnage, qui fut jadis son confrère, et dont je recevais, tout à l'heure, le sourire de courtoisie si fine et radieuse, comme il est différent! Un Algérien, lui aussi, et qui sait à merveille le français. Mais il n'a pas subi ces influences d'une autre civilisation, qui changent les rythmes d'une âme, et la font presque d'une autre race. Il est resté profondément arabe, musulman, et sa physionomie le dit assez. Ses pieds entre ses mains, enfermé dans ses voiles, face aux musiciens, et suspendu à leurs voix, il nous tourne presque le dos, mais en me penchant, je vois un peu sa bouche, tout à l'heure spirituelle, qui bée de bonheur, sa tête dodelinante de côté, au rythme des mains qui, d'elles-mêmes, dirait-on, se mettent à frapper l'une dans l'autre, — bien entendu au contretemps. Sur lui, la musique a fait son œuvre : il ne sait plus le lieu ni le moment. Il n'est plus rien qu'oubli, béatitude, cadence.

Deux fillettes apportent les aiguières et

les plateaux. Douze ou treize ans. L'une est un peu mulâtre, mais l'autre est une pure blanche, aux traits fiers et réguliers. Elle a d'abord paru en sa tenue ordinaire de service, le bas du corps serré dans un sarrau dont le bord inférieur, relevé et noué par derrière, entravait à demi ses jambes. Elle me rappelle la belle esclave à physionomie d'Isis que j'admirai naguère dans une maison du même quartier, dont l'hôte croyait faire honneur à des chrétiens en débouchant pour eux des flacons d'absinthe. Même lenteur de ses pieds nus, même grandeur du geste qui la courbe toute, pour poser à terre les lourds plateaux chargés; même gravité primitive, même attention profonde : tout cela, qui participe du caractère antique, moins émouvant peut-être, mais plus touchant chez une petite fille. Nulle gaucherie, nulle crainte, semble-t-il; mais on dirait qu'elle n'a jamais connu le rire, cette enfant. Pas un éclair de ses yeux sombres, pas une détente de ses lèvres magnifiques. Une esclave, une chose qui n'existe que pour servir et plaire.

Justement notre ami, le grand fonctionnaire algérien, voyant que je la regarde, me murmure en souriant que le maître de la maison s'est mis en tête de lui en faire

cadeau à titre de souvenir, comme on offrirait un jeune chien, une gazelle qui a plu, et que ce n'est pas fini, qu'il faut encore beaucoup de cérémonies pour faire accepter son refus.

*
* *

Maintenant le chanteur est seul à chanter. Il est jeune, de mine douce, les yeux lents, sa face, d'une pâleur de linge, entourée d'un demi-cercle de barbe noire. Il est accroupi sur le divan, le violon à trois cordes dont il s'accompagne, posé droit sur son genou.

Il chante, et c'est le mode extraordinaire où la voix semble issue d'un spasme des cordes vocales, un spasme qui, peu à peu, envahit tout l'être, le tend et le fait trembler, on dirait douloureusement. Le plus singulier, c'est, à mesure que s'établit cette sorte de rigidité frémissante, la vitesse croissante, et pourtant la précision de plus en plus claire et sonnante du débit. On entend la délicate articulation de chaque syllabe, le juste tintement des rimes, l'explosion des gutturales dont le souffle se prolonge comme le cri d'une passion, comme un désir qui s'enfièvre et se lâche.

Rien que de modernes cantilènes, qui

semblent pourtant d'une écriture fort savante, si l'on en juge à l'exactitude du rythme, au précis parallélisme des distiques ou tercets, que sépare un brusque et prolongé silence, à l'alternance symétrique des thèmes, dont mon voisin, le moins absorbé des deux Algériens, me fait suivre le sens, vers à vers. Quelques-unes, m'apprend-il, sont d'un illustre, d'un impérial compositeur, Sidi Mohammed, père du grand Sultan Moulay Hassan. D'autres viennent d'Orient, rapportés de la Mecque par des hadjis, ou peut-être enseignées par un poète musicien du Caire, parure de la maison de ce protecteur des arts et grand poète lui-même : Si el Hadj Thami el Glaoui, pacha de Marrakech.

Il chante (toujours au tapotement léger des tambourins) le débat de la Nuit et du Jour qui se disputent la claire étoile du soir et du matin. La Nuit dit : « Elle est à moi, car je ne viens pas sans qu'elle m'annonce. » Et le Jour répond : « Elle est mienne, car je ne m'en vais pas sans qu'elle m'accompagne. »

Il dit aussi les sortes diverses de la beauté, en les décrivant, en les louant trois par trois. Beauté des femmes, des garçons et des chevaux ; beauté des peaux blanches,

des lèvres rouges, et des cheveux noirs; beauté des cils, des yeux et de la bouche; beauté des armes viriles, des parures de femmes, des robes de coursiers, et celle des maisons, des jardins et des sources, et du Soleil, de la Lune et des Etoiles, et enfin de la musique, des vers et des parfums.

Ensuite il parle d'amour, et c'est un long poème d'Égypte qui s'appelle *le Médecin et la Passion*. Avec une ferveur qui s'exalte, il détaille un à un les attraits de la bien-aimée. Son front luit du chaste éclat de l'aurore; sa chevelure se confond à la nuit; ses joues ont la fraîcheur de l'eau et l'ardeur du feu; son haleine, le parfum de l'ambre; sa salive est un vin dont une goutte ranimerait un mourant; ses yeux décochent des traits dont on meurt lentement. Et ces beautés se multiplient toujours; il y en a trop. Pitié pour le pauvre amant! C'est une armée qui vient l'attaquer. Toute enveloppée de splendeur, cachée dans ses propres rayons, la bien-aimée est montée sur son méhari pour commander à cette irrésistible légion. Et le supplicié crie sa souffrance : « O mes amis, je ne sais plus où j'en suis! je sens mon âme qui s'en va. Le médecin ne connaît pas mon mal : qu'Elle soit mon

médecin, qu'Elle prenne tout mon souffle, et que je connaisse enfin le repos! »

Et le chanteur, lui aussi, semble atteindre un paroxysme Avec quelle expression ravie de souffrance et de volupté, du même mouvement qui prolonge, développe l'interminable tenue de l'archet sur le violon, il s'est détourné tout entier vers la reine de la fête, l'éblouissante tambourineuse en rose lamé d'or! Comme il lui parle de ses yeux, de ses paupières qui se ferment, tendues dans le transport! Comme il lui dit ce que nulle parole ne saurait dire!

Mais l'état culminant, c'est quand il ne semble plus rien connaître de l'alentour, et que, si pâle dans ses linges blancs, d'une pâleur qui semble s'accroître, il n'est plus que la chose du démon qui l'isole et le possède. Alors ses tempes se creusent davantage; une espèce de catalepsie tremblante envahit cette face aux yeux clos. Et peu à peu, la voilà qui se renverse, tombe en arrière, et l'on voit le battement de la glotte comme d'un pouls trop tendu qui frémit, qui « file » et va cesser de battre. Mais dans l'effort, le convulsif effort de ces longues notes syncopées, dans l'angoisse véritable de la dernière, où semble passer interminablement le reste d'un souffle vital, toujours

la même précision et précipitation du récitatif, dont sonnent, se martèlent une à une les syllabes. Et sur l'éclatement rauque d'une gutturale, tout d'un coup l'arrêt total des instruments comme de la voix, coupant net un vertigineux élan.

Mystérieuse puissance d'un art qui, mieux que tout, nous révèle directement l'élémentaire et le plus inexprimable d'une certaine espèce humaine, on n'ose dire d'une race : il s'agit plutôt d'une certaine humanité, l'humanité d'Orient, dont les peuples, à travers toutes les différences de races, se distinguent par des singularités communes, et d'abord par l'intermittence, les saccades de l'énergie nerveuse. Longues léthargies, et puis sursauts qui s'exaltent jusqu'aux transports. C'est toujours le transport, la possession, que traduit cette musique, — l'état de l'homme jeté hors de soi, ou plutôt envahi par une mystérieuse puissance qui le tend, le tourmente, le secoue, et dont les assistants contemplent les mouvements avec une attention fascinée et quasi religieuse, si la contagion ne les saisit pas pour les agiter à leur tour. Un état sacré, comme la démence, le délire le sont pour ces races, justement parce que l'être personnel et volontaire s'y abolit, et que la créature semble inélucta-

blement menée par une force qui n'est pas elle.

De telles influences agissent à la façon d'une fumée de kif ou d'opium. Cela exalte et cela endort. A la fin, on ne voyait plus rien que ce blème visage d'ardeur et de douleur, d'où montaient de si pathétiques modulations. Cette voix finissait par se confondre à cette figure, comme le son et le signe écrit qui disent en même temps une même chose. L'une et l'autre n'étaient plus que de l'âme, de la passion en mouvement. A cette passion, on demeurait suspendu, comme tout l'être se suspend par le regard à la fascination d'un point qui scintille.

Et puis la longueur et la monotonie de la séance agissaient. L'heure était insolite : un engourdissement nous gagnait...

Les cheikhas vinrent nous réveiller. Tièdes, émues encore de musique, comme des oiseaux palpitants qui viennent se faire prendre, l'une après l'autre, elles approchaient et s'agenouillaient devant nous, les cils baissés dans la prière et la soumission. Chacune inclina sur nos mains son front, où l'usage est d'appuyer, en remerciant, quelques douros d'argent, ce qui marque la fin de la séance.

Dans le vestibule, une petite scène nous évoqua, d'une image précise, les mœurs de l'éternel Orient. Le maître de la maison, décidément, ne pouvait se rendre à ce refus que le dignitaire algérien opposait, avec mille fleurs et grâces, à son offre de la petite esclave. Puisque celui-ci, vraiment, semblait ne pas vouloir de la blanche, ne se laisserait-il pas, au moins, tenter par l'enfant mulâtre? Notre ami refusait toujours, et la main posée sur la tête de la petite, il s'inclinait sur elle, paternel et souriant. L'hôte insistait encore, en louant sa beauté. C'était tout à fait biblique, ces deux capuchons et barbes grises, ces deux hommes d'âge et d'importance, en longs voiles quasi religieux, penchés sur une petite fille dont l'un voulait faire présent à l'autre, pour en rafraîchir son âge mûr.

L'enfant se taisait, confuse, inclinée sous la main de l'étranger bienveillant. Elle était comme un animal qui sait le pouvoir de l'homme, et se laisse prendre, avec un frémissement secret, pour qu'on le batte ou le caresse.

L'autre, la petite blanche qui servait tout à l'heure si juste et si bien, avec tant de gravité silencieuse et sauvage, n'était pas moins interdite. Tournée contre le mur, la

tête baissée sur son bras, farouche, et soudain devenue solitaire, l'enfant esclave attendait ce que décideraient d'elle les puissants.

Que de femmes d'Orient, depuis Agar et Ruth, subirent ainsi leur destinée!

XI

HORS DES MURS

J'ai retrouvé l'aimable Tlemçani, Si Bou-Taleb, qui nous guidait jadis en de si belles promenades dans les jardins de la palmeraie au temps des grenadiers en fleurs. C'est une joie bien inattendue, car il ne devait pas rester à Marrakech. Il n'en a pas bougé, paraît-il ; on me dit qu'il va faire ici carrière dans un important service de l'administration indigène.

Aussitôt que j'ai connu sa présence, je me suis mis en quête de son bureau. Ce fut toute une recherche, de benika en benika, du Dar Maghzen au quartier de Bâb Doukkala, coupée de longs colloques, à chaque porte, avec les gardes et gens du banc.

Je le rencontrai par hasard dans la rue

populeuse qui va du Mellah à la Qaiseriah. Une blanche silhouette, parmi tant de silhouettes pareilles, papillotant dans une pluie de rayons bleus sur le treillis d'ombres projetées par le treillis du plafond. Au milieu de cette foule qui semble nous répéter toujours le même type, quelle surprise de découvrir sous le capuchon de l'uniforme arabe un visage que nous connaissons!

Je lui avais dit adieu sans grande espérance de le revoir : il appartient à une autre humanité, à un monde qui se limite, au nord, à la mer des Roumis. Il sait bien le français, mais il n'est jamais venu en France, et ne désire pas y venir. La France, c'est le lointain pays suzerain qu'il sert, comme ses ancêtres, sans doute, ont servi la Turquie. Il en parle peu, avec circonlocutions de prudence et de respect, en protestant de son insignifiance, si la conversation approche des dangereuses questions de politique indigène. Il n'a jamais vu l'Islam du dehors, comme tel de ses confrères, plus souple, plus docile à nos suggestions et prestiges, Parisien à ses heures et, sous la vêture musulmane, intelligemment dégagé, tout affranchi de l'observance. La forte empreinte de la religion l'a marqué : elle est restée sur son visage. Sa mère, intolérante, le disputait

jadis aux influences de l'école franco-arabe, arrachant les images de ses livres d'écolier : « Maudites, disait-elle, soient les diableries des chrétiens! » Il nous contait un jour ce souvenir en souriant, donnant à entendre le progrès de son esprit, libéré des superstitions. Sa foi n'en est que plus sûre. On la sent à sa voix qui se fait grave et discrète si l'on parle de religion.

Je le retrouve tel qu'il y a cinq ans, un peu engraissé seulement, avec son chaud et fin regard d'oiseau, son heureux sourire, son exquise courtoisie. Singulier pouvoir du temps écoulé. A mesure qu'il passe, une figure, un paysage quittés s'intègrent, si peu que nous les ayons vus, dans notre passé, c'est-à-dire dans le profond de notre être. Et si la vie nous les ramène, nous découvrons qu'ils nous sont devenus par l'absence plus familiers, plus mêlés à nous-mêmes qu'ils ne l'étaient quand nous vivions auprès d'eux.

Sans doute, il en a, lui aussi, le sentiment, car tout de suite le fil est renoué. C'est à croire que notre dernière promenade, côte à côte, fut d'hier. Il ne se perd pas en gestes de surprise. Si nous pousuivions incontinent notre exploration de Marrakech et de la palmeraie? Justement, rien ne presse

aujourd'hui au bureau des habous. Le temps qu'il aille prendre sa mule au fondouk voisin.

Il est revenu monté sur une magnifique *berla*. Une grande, luisante et vigoureuse bête, comme celles qui portaient, à l'amble, nos évêques, abbés mitrés d'autrefois. Plutôt que la mule, c'est peut-être lui, en capuchon, enveloppé de blanc jusqu'aux pieds, ou bien c'est l'harmonie que tous deux composent qui m'évoque cette image. La sage mule, la confortable selle de velours rouge, le cavalier long vêtu ont vraiment mine ecclésiastique.

Il va devant, très vite. Il a une façon discrète, presque inimitable pour tout autre qu'un bourgeois maure, de presser sa monture de son pied élégant : chaussette blanche et babouche jaune serin, qui bâille sous le talon. Il lui pousse tout doucement sous le ventre le coin tranchant de l'étrier — le vaste étrier plat où pose toute sa plante. C'est un mouvement presque invisible, le plus facile du monde, semble-t-il, et qui se révèle difficile, comme tout art véritable. Il a beau me l'enseigner, et j'ai beau m'y efforcer, l'intelligente mule m'a jugé et se refuse à presser le pas.

Comme on le sent chez lui dans ces rues! Avec quelle aisance, quelle rapidité d'allure

égale, continue, il se faufile à travers le flot pâle de la foule, dans l'étroit corridor! A tout moment, une figure de connaissance apparaissant, je vois sa main qui se lève. A tout moment, quelque humble piéton essaye, au passage, de baiser sa *serija*, et reçoit le plus vif et radieux sourire. Il n'est qu'un assez petit fonctionnaire maghzen; mais tous ces Maures ont si facilement manières de prince!

Il s'est arrêté devant un ami aussi bien monté que lui-même : un grand jeune homme de mine pâle, ascétique, en long beurnouss bleu. Après un bref colloque, celui-ci a demandé la permission de venir avec nous, heureux, me fut-il dit gracieusement, d'accompagner un f'qih de France. C'était le fils d'un savantissime kadi, d'origine algérienne, établi depuis de longues années à Marrakech, où il fait merveille et rend des oracles.

Décidément les jurisconsultes tiennent le haut du pavé au Maghreb. Ils sont les savants par excellence, vraiment les « immortels », comme on dit dans un autre pays où les prestiges de l'esprit ne sont pas moindres. Et chacun peut espérer s'éterniser vraiment sous sa coupole à lui — l'une de ces koubas qui se lèvent dans les cimetières sur le vague semis des vulgaires tombes, enveloppant Marrakech de leurs saintes influences.

*
* *

Qu'y a-t-il ce matin pour qu'ils soient si nombreux, les mendiants, dans ce quartier de Sidi-bel-Abbès, plus nombreux, par endroits que les passants? A la fin, près de Bab-Khemis, c'est une bordure de haillons par terre, le long de chaque mur, une suite continue de tas gris d'où se lèvent des faces non moins grises, des yeux collés ou voilés d'une taie, avec les sempiternelles voix de litanies.

Sidi-bel-Abbès! répètent toutes les gémissantes voix...

C'est que nous sommes par ici dans leur domaine, chez leur grand saint, le patron à la fois du quartier et de ces *mesquins*. Ils vivent, paraît-il, de son hospitalité aussi bien que de sa gloire, car sa zaouia, dont nous voyons le minaret à côté de Bâb Khemis, est leur hôtellerie. Douze chambres, qui peuvent bien en loger une centaine, y sont assurées aux bancroches, aux aveugles, par une antique fondation.

Des mendiants venus du bled pour la plupart : des Menabba, surtout, une tribu des Djebilets, d'où l'on arrive justement par Bab Khemis.

Quelques-uns sont fixés depuis longtemps à Marrakech et sont riches. « Les mendiants riches » et « les mendiants pauvres », dit tout naturellement Si Bou-Taleb. On sent bien qu'il s'agit pour lui d'une profession comme les autres, d'un état qui a sa place dans l'ordre social, comme en ces gravures du vieil Holbein où se suivent, du gueux au pape, en passant par le paysan, le chevalier et l'empereur, les figures de toutes les conditions humaines. Un état qui participe, comme la démence, de la religion et de la sainteté, et qui a ses gestes, ses types, son vêtement. Ceux que l'on voit ici pourraient satisfaire cet Anglais épris de moyen âge et disciple de Ruskin, qui rencontrant, près de Westminster Bridge, un pauvre hère affublé d'une lamentable redingote, lui donna de l'argent pour s'aller commander un véritable costume de mendiant.

Serait-il parmi les riches, celui-ci, dont les loques sont si usées, déchirées, pendantes que sa nudité semble plutôt vêtue de trous, et comme de larges mailles de filet? Et cet autre, sans aucun costume, celui-là, vraiment nu, qui gît sur le dos, dans la poussière, couvert et teint de cette poussière, depuis la plante des pieds jusqu'à sa barbe et sa crinière épaisse, car il n'a pas

plus de turban que de beurnouss. A ce degré de dénuement, l'aspect islamique disparaît : je ne vois plus que l'éternelle forme humaine prostrée sur la terre. Il n'a même plus l'air vivant. Nudité grise, inanimée, comme d'un terreux fakir de Bénarès.

Et sous le mur de la mosquée que nous longeons maintenant, en voici quatre qui semblent sortis de la Mangwa de Hok'saï. En ligne, en haillons jaunis de vieillesse et de crasse, qui laissent voir le gris de leurs genoux, de leurs jambes, appuyés à leurs bâtons de misère, ils braillent en cadence une bourdonnante psalmodie, et l'on voit s'ouvrir comme des fours les bouches meublées d'affreux chicots.

Ils sont épiques, ces gueux. Ils présentent ce caractère de grandeur simple, d'invariable humanité où semblent s'effacer si souvent, chez les êtres de ce monde, les traits indigènes, locaux. C'est par là qu'ils nous touchent tant, comme cet enfant nu, ou ce branlant vieillard, ou cette femme ployée dans ses voiles sous le fardeau de son petit, — comme ces broyeurs de grains, potiers ou forgerons du souk, dont les gestes, outils, métiers sont aussi vieux que les sociétés humaines.

Et dans cet immuable paysage, mes deux

compagnons, que je laisse volontiers cheminer devant, me deviennent aussi typiques. Ils sont en beurnouss, ils sont montés à l'arabe, je ne devrais voir en eux que de l'Islam, et je ne sais pourquoi, maintenant, ils me font penser à des portraits de bourgeois du XVe siècle que j'ai vus aux fresques de Florence. Avec leurs belles mules bien tondues, la dignité de leur vêtement, leur allure de satisfaction, de discrétion sagace, c'est la bourgeoisie de toute époque et de tout pays qu'ils me figurent de la même façon, peut-être par le constraste de la glapissante pouillerie qu'ils traversent avec tant de dignité sereine et détachée.

*
* *

Un vague couloir sous des pentes de terre et de poussière que parsèment de minuscules huttes de roseaux. Nous sommes à la limite de la ville. Ces huttes servent, le jeudi, aux campements du marché; ces pentes je les ai vues, ce jour-là, couvertes par les étalages de potiers, jattes et vases d'argile de toutes les formes classiques, parmi la foule des femmes blanc drapées, qui s'affairent aux marchandages : un peuple

de statues en mouvement. Tel devait être, avant qu'on en fît un cimetière, l'aspect du Céramique, à l'entrée de l'ancienne Athènes.

Bab Khemis, maintenant. Bien misérable, la vieille porte monumentale dont le *toub* intérieur apparaît partout, comme la triste chair des mendiants sous les trous de leurs guenilles. On entend des bêlements, de l'autre côté de la voûte coudée; et, vite, il faut se ranger. C'est une ribambelle de chèvres qui rentre, un flot jaune dans un flot de poussière jaune, les tout petits pleurant d'une voix si neuve, si grêle, à côté des mamans. On passe sous la grande inscription à la louange du fondateur, sous la primitive balance qui sert à mesurer le droit de la porte, devant les vieux gardiens accroupis sur leur natte, à côté d'une théière. Et voici s'ouvrir l'espace : là-bas c'est la splendeur et la paix de la palmeraie, l'éternel paysage où tout s'enchante, se tait dans une éternelle lumière. Je suis monté, pour le retrouver, sur l'un des grands tumulus qui se lèvent à côté.

Autour de nous, s'étendait tout le tableau de vie antique et semi-bédouine que l'on trouve toujours à l'entrée des villes arabes. Je croyais revoir celui que j'aimais tant

jadis à Jérusalem, à la porte de Damas, à l'heure bleue et rose où les pâtres ramènent leurs troupeaux. A Jérusalem, la porte était de pierre; elle est ici de brique crue, mais c'est le même ton magnifique, la même surface d'or grave que troue, entre deux bastions carrés, une profonde ogive d'ombre.

Et c'est par devant, au pied même d'une cité populeuse, le même abandon, la même nudité quasi désertique de la terre : mais le désert n'a pas ces aspects de délabrement. Point de route. Rien que les pistes, un peu onduleuses, d'un mouvement si beau, si ample, si naturel, et qui semblent toujours, dans la poudre et la pierraille, la trace laissée de tout temps par la vie dans ces paysages. Deux pistes bien vagues, chacune faite de multiples petits sillons, et reconnaissables surtout au cheminement vers la porte, sur deux lignes convergentes, des humains et des bêtes venus des lointains du bled.

Passage incessant, cet après-midi, par trois, par quatre, des tout petits baudets qui approvisionnent Marrakech de toutes choses. La plupart disparaissent sous de vastes charges de palmes et de roseaux; on ne voit passer que les oreilles et les trottinantes pattes. Il y a aussi quelques

lentes files de bestiaux, et puis un convoi de dromadaires : pas feutré, onduleux de sommeil et de silence, pendantes lippes, stupide solennité qui se prélasse. Et maintenant, des gens de tribu, sans turbans, le crâne obscur et rasé, les mains à leur bâton passé derrière le cou. Des femmes, aussi, drapées de la même cotonnade bleue que les Bédouines d'Egypte et de Judée, aussi classiques par les plis rythmés de ces voiles, par la noblesse du pied nu posant dans la poussière, les bras haut levés pour soutenir sur la tête la couffe ou le plateau de sparterie.

D'autres sont immobiles, par terre : on dirait des paquets de vieux linge alignés, çà et là, des deux côtés de la file en mouvement. D'humbles marchands pelotonnés, les coudes aux genoux, chacun devant un petit étal de grenades, noix, dattes : les fruits que des voyageurs peuvent manger en cheminant. Nous avons même vu, en passant, un apothicaire très bien approvisionné en têtes de lézards et de serpents, ailes et griffes de vautours, graisse d'aigle en petits pots, très efficace contre les maux de tête, comme me l'expliquait le sagace Tlemçani avec un indulgent sourire — mais pourquoi en gâtait-il l'effet en ajoutant tout d'un coup :

« C'est vrai, tout de même, que ça fait du bien? »

Autour des petits humains, si pareils d'âme et de figure à ceux de tous les temps de Marrakech, c'est l'un des plus émouvants, un des plus islamiques paysages de l'Islam, que se déploie. Je ne sais de comparable, pour l'effet général de vieillesse et de mort, que la vue de Fez dans ses bas fonds, grise et comme brûlée, derrière les surgissantes ébréchures du rempart almohade, quand on la regarde du haut des tombeaux mérinides.

Nous sommes sur la première pente d'un de ces tumulus qui se lèvent à certaines issues de la ville, et semblent de longues dunes de cendre. Amoncellement de débris séculaires, comme ceux qui, à Fez, formaient rempart et continuaient, il y a quelques années encore, de s'exhausser ignominieusement autour du Mellah. Mais il y a longtemps qu'ici l'on ne jette plus rien, et toute cette ordure, fondue, amalgamée, purifiée au cours du temps, s'est muée en roche géologique — bien étrange, d'un seul ton blême, exactement couleur de pierre ponce. En vagues successives, elle s'allonge sur les champs rouges qui s'animent, le cinquième jour de la semaine, d'un bruissant marché.

A nos pieds, se poursuit la mince procession d'humains et de bêtes, mais au loin, rien de vivant aujourd'hui sur ces nappes de poudre que l'arbre admirable et solitaire (on n'a pu m'en dire que le nom arabe : un *derdar*), dont le volumineux feuillage ne semble peut-être si vert, si merveilleusement frais, que par le contraste de l'environnante aridité.

Là-bas, devant nous, de l'autre côté de la grande aire, on dirait que s'avance un vague faubourg. Mais chacun des rectangles de chaux ou de pisé qui se pressent par là, porte un dôme, et si fané, déteint, qu'on le remarque à peine, tout d'abord. Des tombeaux, de saintes koubas où dorment les grands cheikhs d'autrefois. Marrakech, par là, s'achève en croulante nécropole.

Mais le trait singulier de ce paysage, celui qui le fait si pathétique, c'est, derrière la dune blême, le ravage extraordinaire du sol. Est-il possible que les affouillements d'autrefois, à la recherche des ruisseaux souterrains, aient suffi à le bouleverser ainsi? Cette étroite, profonde déchirure, où je n'ai jamais aperçu d'eau, mais seulement une confusion d'entrailles fauves, c'est ce qu'on appelle l'oued Icil. Par derrière, rien que les boursouflures de la terre, houles

soulevées autour de fosses béantes, comme de cratères dont monteraient et se toucheraient les lèvres. Tout cela couleur d'or, et desséché comme une croûte. Derrière ce clair chaos qui s'en va jusqu'aux palmes, d'épaisses volutes de fumée endeuillent à toute heure du jour la profondeur éclatante. Si l'on ne savait que les potiers ont leurs fours par là, dans quelque ravin de glaise, on pourrait les prendre, ces noirceurs perpétuelles sur ce lieu funeste, pour le signe de la mort.

Parmi tant d'images de désolation, un certain souvenir m'était resté comme le plus exaltant de Marrakech. Plus haut que les voiles fauves qui montent, le jeudi matin, du fourmillant marché, par-dessus le rude massif de Bab Khemis, je me rappelais l'apparition de la montagne, les aériens reflets qu'on savait être ceux des neiges — incertains miroirs suspendus, si haut, si loin, dans une pluie aveuglante de rayons. Je les retrouve, mais réduits au plus mince, léger, étincelant zigzag : un éclair, dirait-on, fixé dans la lumière de trois heures, rien, cet après-midi, n'apparaissant des grandes cimes, que la ligne glacée de leur bordure.

A l'opposé du paysage, tout au long des

champs dévastés, une autre splendide vision répond à celle-là : c'est le peuple simple des dattiers, mille têtes rayonnantes. Et derrière eux, très loin, il n'y a plus que l'horizon minéral, des pentes brunes, toutes lisses, semble-t-il, sous des pointes, des triangles dont la pierre nue tourne au lilas, semble en train de brûler insensiblement dans la lumière.

*
* *

Par le pauvre pont en dos d'âne jeté sur la faille de l'oued Icil, et qui semble, lui aussi, de terre séchée, nous avons gagné tous les trois la palmeraie. Nous allions dans l'est, pour tourner ensuite au sud et rentrer par Bab-Aileen.

Toujours une impression de rêve et de féerie, à s'enfoncer dans la forêt africaine. Pourquoi donc nous est-elle, chaque fois, si merveilleuse? On ne dirait pas des arbres. Ils sont si différents des nôtres, si simples, réguliers, chacun fait d'une tige souple, droite, et d'un parfait bouquet. De grandes fleurs, plutôt, de géantes marguerites vertes, irradiées dans l'éther, projetant des ombres étoilées sur le sol sans herbe ni sous-bois. Et puis leur immobilité, qui ajoute à leur

grandeur, l'exacte répétition en chacune, et presque sans variation particulière, du type éternel; leur beauté enfin, tant d'heureuse beauté épanouie pour elle-même dans la solitude où rien, dirait-on, ne fut jamais dérangé. Un enchantement a suscité cette surprenante vision.

La présence de mes deux compagnons ajoute à cette impression d'étrangeté et presque d'irréel. Si calmes, antiques dans leurs draperies qui retombent aux flancs de leurs bêtes, comme ils sont bien dans le paysage, comme ils s'harmonisent au décor! Ils n'évoquent rien d'aujourd'hui. Parmi les belles végétations qui ne sont pas les nôtres, ils sont d'une autre famille humaine que la nôtre. J'ai l'avantage de les voir et de ne pas me voir. Et c'est vraiment, réalisé par hasard, pour quelques instants, le rêve qui agita les romantiques : changer d'être, se sentir autre dans un autre monde.

Nous arrivons aux régions cultivées, mais non moins désertes de la palmeraie : une suite de jardins où grenadiers, jujubiers, figuiers forment sous-bois entre les centaines et les centaines de hautes tiges écailleuses.

Des talus et fossés qui s'effondrent les

séparent. Avec les rigoles des seghias, dont court, stagne ou déborde l'eau jaune, avec les puits en ruine, les galeries, maintenant plus ou moins béantes, que l'on retrouve partout en ce sol si étrangement terraqué par les générations successives, cela fait une promenade qui n'est pas commode. Mais les prudentes bêtes savent tâter le terrain et se retenir de leurs sabots joints aux pentes les plus abruptes. Nous faisons mille détours pour trouver les passages possibles, et souvent il faut cheminer longuement à la queue leu leu, au-dessus de l'eau bourbeuse, sur la crête croulante d'un talus.

Et partout la solitude, qui semble ici celle de l'abandon. Non seulement on ne rencontre personne, mais on dirait, tant la terre est inculte, tant foisonnent les fourrés, que personne ne vient jamais dans ces vergers. Une sorte de paradis en ruine, dont les humains sont exclus depuis longtemps, mais où les arbres continuent de fleurir et se couvrir de fruits. J'avais vu, au printemps, les bouquets d'abricotiers et de pêchers, fous de leur enfance nouvelle et de leurs subites robes roses, et puis les grenadiers, comme touchés par des langues de feu. En ce moment il n'y a que des fruits : des oranges,

de lourds cédrats, mais surtout, par milliers, des grenades, si belles, dont l'écorce a la pourpre grave et dorée d'un cuir ancien de Cordoue. Elles pendent par milliers. Quelques-unes, par terre, ont éclaté : on voit les grains gonflés dont saigne la chair translucide.

Nous sommes maintenant en plein domaine de Si Bou Taleb, en des jardins habous, spécialement consacrés à la Mecque. Ils ne sont pas du tout abandonnés. On en vient régulièrement cueillir les fruits — les beaux fruits qui vont mettre des paquets d'or, de pourpre et de violet parmi les foisons de verte menthe, dans l'obscurité fumeuse du souk. Et c'est une grande source de richesse qu'ont laissée là, en des temps immémoriaux, les pieux fondateurs. Il paraît que les revenus ecclésiastiques de la palmeraie montent à plus d'un demi-million, et des seules dattes, la part que l'on vend au profit du Lieu Saint, vaut, m'assure-t-on, bon an mal an, six mille douros hassanis.

J'écoutais ces détails les yeux levés vers les belles grappes d'or qui pendent à l'aisselle des palmes, et mûrissent pour la Mecque. L'étrangeté du lieu croissait. A le savoir en relation, et depuis si longtemps, avec le

vieux pôle spirituel du monde arabe (par quels intermédiaires de pèlerins et de juifs?) il m'apparaissait, à l'extrême occident de ce monde, plus classiquement oriental, plus pénétré, comme les lointains, légendaires jardins de Chiraz et de Bagdad, de pure essence musulmane.

*
* *

A une heure de là, nous avons aperçu des humains. C'était au soleil déjà déclinant, dans une grande oliveraie qui se détache de la forêt des dattiers, et s'allonge, à peu près à la hauteur de Bab Aileen, jusqu'aux vastes champs de pierres et de tombes, à l'est de la ville. Une grêle musiquette s'est fait entendre derrière les pâles ramures, et nous sommes passés assez près pour les voir. Ils étaient quatre, dans une sorte de clairière que traversait une eau courante : des gens fort bien mis, évidemment des citadins, de vrais Maures. Ils étaient assis sur des nattes. L'un d'eux grattait les cordes d'une *goumbri*, la cithare faite d'une carapace de tortue. Des mules entravées attendaient sous un beau figuier.

— Des marchands du souk — m'a dit Si Bou Taleb, comme nous tournions vers

la ville. — C'est leur plaisir favori. A trois heures, un savetier, un brodeur a fini sa journée. On s'invite entre amis. On met un peu de charbon de bois, une théière, des coussins dans deux couffes, et l'on s'en va finir sa journée dans quelque beau jardin tranquille. Les plus riches emmènent souvent des musiciens.

J'avais vu cela jadis, à Fez. Je me rappelais les flâneurs, les amateurs de crépuscule et de musique, les promeneurs de chardonnerets, les beaux groupes qui s'espacent, car on cherche la solitude, sous les oliviers, près du cimetière de Bab F'touh, d'où l'on voit Fez Bali, la très vieille ville, blêmir peu à peu sous une buée dans ses creux, tourner au fantôme, comme, le soir, un glacier dans sa moraine, tandis que s'empourprent les hautes lames obliques du Zalagh.

Mais ce souvenir me tromperait-il? Notre ami rejette énergiquement toute comparaison entre la vie fâsi et celle que l'on mène à Marrakech. Non, non : des Européens, toujours affairés, ne sont pas bons juges. Les gens de Fez sont de grands travailleurs pour des Maures, et même de rusés gagneurs d'argent. On manie l'aiguille et le marteau dans le souk jusqu'à l'heure des lumières.

Et puis, affirme-t-il, toujours la cervelle en mouvement : des critiqueurs et politiqueurs. Il faut venir dans la ville des palmes pour apprendre les beaux loisirs, les longues heures quotidiennes de jeux, de flânerie et de chant.

— Voyez la place du Trépas — ajoute-t-il. — On ne trouve rien de pareil nulle part. Il y a trois ans, elle était encore, tous les jours, ce que vous l'avez vue pendant l'Achoura : un champ de fête où la foule, du matin au soir, se presse autour des conteurs et danseurs.

— Et d'où vient le changement?

— Ils ne pourraient pas vous le dire. Il y a maintenant un café, comme ceux de Casablanca, des Européens qui regardent, il y a le bâtiment de la poste, l'annonce d'une banque. Ce n'est pas grand'chose, mais tout de même le lieu a changé; ils le sentent.

Nous sortions de l'oliveraie. Dans la plaine, hors des seghias, des talus, fossés et fourrés, nous étions à l'aise pour causer. en cheminant de front, tout droit vers Marrakech. Souvent le Tlemçani, se tournant vers le fils du juge, lui traduisait une question, invoquait son témoignage. J'essayais

de mettre la conversation sur les grandes affaires pressantes. Que disait-on à Marrakech de la guerre?

— Oh! d'abord elle a fait beaucoup de bruit — me fut-il répondu. Mais, à la fin, on se lasse de parler toujours de la même chose. D'ailleurs le scepticisme est venu. Au commencement, le bruit a couru de prodigieuses victoires des Allemands; on disait les ennemis à Paris : toutes nouvelles agitantes, apportées dans les fondak, aux marchés, par les Chleuhs de la montagne. Ensuite ç'a été le contraire : on a cru que les Alliés allaient marcher sur Berlin. Aujourd'hui on ne parle plus de tout cela dans les souks; on voit que les Français sont toujours au Gheliz, et les grands kaïds — le M'tougui, le Madani, l'Ayadi, le Goundafi — toujours dans leurs châteaux de la ville ou de la montagne, Si el Hadj Thami toujours pacha de Marrakech. On voit que la vie continue comme avant. Alors on ne pense plus à la guerre. Quelquefois on entend demander pourquoi le prix du cuir a doublé.

En somme, des gens très faciles, ces Merrâkchis, et qui n'ont jamais causé d'embarras à aucun gouvernement. Ils ont accepté le protectorat du premier coup, comme ils avaient jadis accepté El-Hiba,

après Moulay Hafid, et Moulay Hafid après Moulay Abd-el-Aziz. En 1912, au moment de la bataille de Si-Bou-Othman, ils attendaient patiemment que la Providence décidât. Tout gouvernement vient de Dieu. La seule chose, m'explique-t-on, qu'ils considèrent dans un régime, c'est son degré de douceur ou de dureté. Eh bien! les plus vieux s'accordent à trouver que le régime actuel est le plus doux, le plus juste, dont ils aient souvenir. On n'a plus besoin de se souhaiter la satisfaction : elle règne. Même les Fâsis, les plus fanatiques des Maures, et qui commencèrent par se soulever, se félicitent aujourd'hui du changement. Ils ont appris, ces commerçants sagaces, que la présence des Français, que leurs diableries dont on ne parlait pas, d'abord, sans cracher par terre, favorisent le négoce, et qu'en même temps les coutumes, la religion sont respectées, qu'il n'est même pas besoin de fermer les portes des mosquées devant les Roumis.

Là-dessus certaines merveilles me furent contées : les vingt-cinq pièces d'or sonnant que le général Lyautey, à pied, à la vue de la foule, dans la ruelle miraculeuse, jette lui-même, à chaque fête du grand Moulay Idriss, dans la bouche de cuivre qui s'ouvre hors du sanctuaire; l'invitation que lui ont

faite les imans de franchir le seuil sacré, et il n'accepte pas. De ces choses, le bruit s'est répandu jusque dans le pays de l'insoumission. On s'en entretient dans tous les souks du Maghreb, et de beaucoup d'autres, comme de la foire, des expositions, et de la *djemâ* nouvelle où les bourgeois de Fez s'initient à gérer eux-mêmes les affaires de leur ville.

Mais, répétait encore le Tlemçani, à Marrakech c'est la régularité et la modération de l'impôt, et généralement la justice du gouvernement, que l'on apprécie surtout. Elle a beaucoup surpris.

Surpris? N'était-ce que par le contraste avec le régime des anciens sultans et khalifas pillards? N'y avait-il pas quelque arrière-pensée chez ces Algériens? J'essayai de le savoir. Si Bou Taleb répondit par un discret sourire et quelques paroles évasives. Il n'était qu'un modeste *hodja*. Il faisait son service tout droit, sans se préoccuper de hautes questions politiques. Le Maroc et l'Algérie sont deux pays : on ne peut pas comparer. Il y a du bien et du mal en toutes choses.

A la fin, pourtant, le fils du kadi, mis au courant de la question, conta, sans doute à titre d'apologue, l'anecdote suivante :

Son père avait été invité, pour la fête de l'Aid-el-Kebir, à la réception du Sultan, à Rabat. Il y avait de grands agas et dignitaires venus du Sud Oranais, qui attendaient parmi les notables et pachas marocains leur tour d'être introduits. C'étaient eux les plus beaux, en grands haïks rouges d'apparat, quelques-uns décorés d'un collier de pourpre d'où pendait la croix de la Légion d'Honneur. Or, tandis que les Marocains causaient comme des hommes libres, des hommes d'esprit actif, cultivé, disaient entre eux des choses spirituelles, piquantes, les Algériens restaient muets. En vain essayait-on de les attirer dans la conversation : ils semblaient incapables de rien dire. Vraiment le contraste était pénible...

Je crus comprendre le sens de cette histoire. Les Arabes aussi connaissent celle du chien porte-collier et du loup. Et j'avais entendu parler en Algérie des « bicots » et des « Beni-Oui-Oui »[1]...

Le sage traducteur se hâta de dire les choses qu'il fallait. Non, il n'était pas possible de comparer. Au Maroc, la France pouvait appliquer tout de suite sa volonté

1. Surnom donné à des représentants indigènes qui, admis à certains conseils, n'osaient jamais répondre que *oui* aux propositions de l'autorité française.

juste. En Algérie, il y avait le passé. D'ailleurs de grands changements pour le bien se préparaient; des réformes étaient promises. L'exemple du pays voisin ne pouvait manquer d'agir. Le vent qui vient du couchant est propice : il amollit la terre pour les moissons. *Incha'llah*[1]!

*
* *

Bab Aileen approchait. Nous étions toujours dans l'immense cimetière qu'on ne voit ni commencer, ni finir, sauf à l'ouest, où l'arrête le pied du rempart. Partout une jaune pierraille entre les tertres pierreux qui se désagrègent : une sorte de Crau où la flamme aurait passé, où l'Oued Icil allonge, du sud au nord, une interminable fosse. Mais là-bas, du côté d'où nous venions, tout au long de la plaine mortuaire, montaient des rangs de verdure brillante : les jardins, et, par-dessus, l'unanime essor des palmes pareilles, comme une simple, innombrable acclamation jaillissant d'une armée triomphante. Silencieux triomphe de la vie devant ces champs de poussière humaine.

1. Si Bou Taleb était bon prophète. On sait les nouvelles et importantes franchises accordées, quelques mois après, aux indigènes d'Algérie.

Non loin de la muraille, recommençaient les pauvres coupoles des marabouts. On nous nomma les plus vénérées : celle de Moulay Ali Chérif, un ancêtre de la dynastie régnante, et puis la kouba de Kadi Ayid : encore un très saint légiste dont les kadis actuels suivent toujours, dévotement, les interprétations.

Ces grands, vagues cimetières où le blanc d'une tombe d'hier est si rare dans la multitude grise de celles d'autrefois, comme ils enveloppent les vieilles villes du Maghreb! Quelle zone de stérilité, de mort, de religion aussi, ils étendent alentour! Je revois ceux de Fez, dont la ruine prolonge, aussi tragique, ancienne et dorée, la ruine de la courtine almohade. Je revois celui de Salé, qu'un mur seulement sépare de la plage et de l'immense grondement de l'Atlantique, — et celui de Rabat : sombres jonchées de cailloux et de tombes, à l'abord de la terre islamique, solennelle solitude devant la mouvante solitude bleue (et jadis, il y en avait d'autres, que la ville européenne a fait disparaître, qu'il fallait traverser en suivant certaines pistes pour arriver à Rabat).

Autour de chaque ville maugrébine, s'étend les débris de ses générations antérieures.

C'est, à l'échelle humaine, comme le lit de coquillages semi-pétrifiés où l'on découvre, en un point, l'espèce encore vivante. En ce point, au milieu de toute la substance qu'elle a fait lever de terre, transmuée, laissée retomber à la terre, la mystérieuse énergie est toujours à l'œuvre.

XII

LA MEDERSA

C'est la medersa de Sidi Ben Youssef, dans un calme quartier au nord-est de la medina, au côté de Bab Aileen.

Un riche plafond de cèdre l'annonce, couvrant de sa concavité un morceau de la pâle ruelle. La porte est entr'ouverte. Il n'y a qu'à pousser le lourd vantail : on suit un long couloir obscur, çà et là interrompu, éclairé de petites cours intérieures, de minuscules patios. Et voici s'ouvrir le magnifique cloître central.

J'y étais déjà venu, la veille, avec les deux guides les plus compétents. Mais c'était un vendredi ; nous étions arrivés au moment où la prière allait commencer, et il avait fallu partir presque tout de suite. Cet après-midi,

il n'est pas trop tard, au retour des jardins, pour y entrer avec ces deux amis en beurnouss. Ils n'ont pas l'air de savoir grand'-chose de l'histoire de l'art, mais ils sont très beaux. Autour de leurs calmes figures, dont les draperies amplifient les gestes, on dirait que le rythme sûr, régulier des arches, le grave et subtil décor d'arabesques prennent plus de sens et de valeur. Comme leurs babouches glissent discrètement au bord du bassin, sur les mosaïques où le martèlement des talons européens est une insolence, pis, une brutalité! — on l'apprend, hélas! au palais de l'Aguedal, qu'il a bien fallu transformer en hôpital militaire.

On sait que, le *horm* levé, qui les interdisait aux chrétiens, la découverte de ces vieux collèges fut la plus heureuse de nos surprises d'art au Maroc. Quelques jours auparavant, j'avais vu les medersas de Fez, dont à peine osions-nous approcher, il y a douze ans ; l'Attarine, la Bouanania, la merveilleuse Cheratine, l'Andalouse. Elles sont six ou sept autour de l'université de Qarouiyine, toutes du XIVᵉ siècle, comme tant de fondak et maisons de la vieille ville, œuvres de ces Merinides, dont les tombeaux en ruines commandent la vue la plus émouvante de Fez.

Celle de Marrakech est du même type, moins riche, sans doute, que la Bouanania, mais vivante, toujours, et belle pourtant entre les belles.

Bien entendu, on retrouve dans ce calme patio tous les thèmes accoutumés de l'architecture et de l'ornementation mauresques, ceux que l'Europe a connus surtout par l'Alhambra : ogive outre-passée, arcades, arcatures, zellijs, dentelles de plâtre découpées au couteau, moucharabiehs, décor géométrique et graphique. Mais l'époque est différente, et combien plus sain, plus fort, cet art plus ancien que tout ce que l'on voit à Grenade ! Même rapport d'une œuvre à l'autre que du meilleur gothique au flamboyant. Ici la richesse de l'ornement se subordonne aux grands éléments fondamentaux de l'architecture. Ce qui s'affirme d'abord, c'est la construction, l'ordonnance, la logique des membres qui portent, soutiennent : piliers, arcs, tympans, linteaux, consoles, poutres. Simplicité de l'ordre, justesse des proportions, évidence des lignes maîtresses, qui sont les lignes de force et de résistance : de tout cela naît, dans ce cloître assez réduit, l'impression de la grandeur.

Grandeur d'un art encore voisin de ses origines. En ce temps des Merinides, il n'a

pas épuisé son principe; l'idée qu'il met au jour est encore chargée d'énergie inventive et directe. Au Maroc comme au Japon, comme en Chine, comme dans l'Europe chrétienne, ce caractère est en raison de l'âge. Les œuvres les plus archaïques, celles des Almohades, sont les plus puissantes, non seulement par les dimensions réelles, l'appareil colossal, la pérennité des substances (c'est presque partout le grès rouge), mais par la poussée simple, inévitable de la conception. A la porte des Ouddaias, à la Tour Hassan de Rabat, à la Koutoubia de Marrakech, les rythmes subtils et sensuels du décor arabe se jouent sur des blocs, des surfaces de majesté quasi romaine. Les Merinides, qui succèdent aux Almohades, sont aussi de fervents bâtisseurs (« après les Beni Merin », dit un proverbe arabe, « il n'y a plus rien »). Leurs monuments sont petits, mais qu'importent les toises, si l'empreinte de l'esprit sur la matière est superbe? Ils travaillaient dans le plâtre et le bois; mais ce bois, c'est l'impérissable arar; ce plâtre, par sa résistance, a la dignité du marbre. Au bout de quatre cents ans, elle s'atteste, cette résistance, à la précision de toute la dentelle ciselée.

Car en ces medersas, si l'ornement se

subordonne, il n'en est pas moins de richesse infinie. Sur cette forte membrure de l'édifice, la merveille du décor, depuis les zellijs constellés des soubassements jusqu'aux rangs de turquoise du toit, est comme une parure de perles, joyaux, colliers, comme une mousseline brodée, qui ne cache pas en la couvrant l'harmonie de la forme vivante. Et cette même grandeur que l'on a perçue dans l'ensemble se retrouve dans le menu détail de ce décor. Ces soleils sculptés aux plafonds, aux vantaux, ces moucharabiehs des galeries basses ont cette ampleur de la ligne et du volume, cette simplicité presque rude que l'on admire aux plus vieilles gardes de sabres japonais.

Enfin tout est de tonalité grave. Grise, couleur du temps, couleur de toile d'araignée, la guipûre murale dont le flot épais vient se suspendre, envelopper comme d'un châle mille fois ruché, les arches des grandes et petites baies. Et plus sombre encore, le magnifique cèdre qui règne par en haut, — aux lintaux, aux tympans, aux frises, — partout découpé comme le santal d'un coffret de l'Inde, ou bien chargé de beaux jambages en relief, d'inscriptions à la louange d'Allah et du sultan fondateur. C'est ce cèdre, si chaud, si vivant, qui fait

la grave originalité des medersas merinides. Souvent il a pris l'aspect noir et fumé d'anciens laques religieux et précieux de la Chine. Par cette patine, comme par le fouillé et la perfection de la guillochure, certaines poutres rectangulaires, et les consoles, corbeaux qui les soutiennent, semblent bien d'un temple chinois.

Pourtant la marque des siècles est bien visible. Tout ce qui reste du vêtement de stuc a gardé son parfait filigrane, mais des pans entiers sont tombés. Une nappe de chaux grossière en relie, en noie à demi les morceaux, ou bien l'on voit à nu le dessous de terre, la rude brique rougeâtre qui s'effrite, et ce contraste, si fréquent en Islam, de vétusté et de magnificence, est toujours émouvant. Ainsi, sur la poussière des souks, des aïeules, dont les bras et les yeux n'ont plus d'âge, et qui restent chargées de grands bijoux antiques. Du côté où le vent, la pluie, chassés de l'Océan, battent le plus souvent, cette usure est profonde. Le cèdre, que chaque hiver lave et lime, est par là d'un gris sans patine, d'un gris de bois mort, d'ossement, son précieux relief d'arabesques et d'inscriptions, émoussé, presque oblitéré. Mais on le devine encore, ce relief. C'est comme un rêve, un vaporeux, ondoyant souvenir.

Et le grain du bois, comme des très vieux marbres qui n'ont plus d'épiderme, comme des ivoires exfoliés, apparaît, avec les veinures, craquelures. Tout cela frémit, palpite dans la lumière, d'une vie plus vague que celle du riche décor intact, mais c'est le même rythme, la même vie, dont le grand âge, seulement, se révèle, et la beauté vénérable du lieu s'en accroît.

Près de la salle de prière, dans l'ombre que jette par là, sur le carreau de la cour, la toiture débordante comme un auvent, deux vieillards dormaient, chacun enfermé dans ses pauvres laines, tout retiré en soi. Ils semblaient des morts étendus, un peu de barbe grise, les pieds gris et rigides sortant du linceul. Chacun avait à côté de lui ses babouches, bien usées, couleur de terre. Un autre, du même côté, agenouillé, les mains entre les genoux, immobile depuis notre entrée, semblait prier.

Ils étaient venus chercher là, hors de la poussière de la rue, un peu de paix où dormir, de solitude où se recueillir dans un parfait décor de religion et de beauté, comme, chez nous, les vieilles gens qui hantent nos églises, aux heures qui ne sont pas celles des offices. Autour de ces pauvres,

les riches, savantes symétries, se répondaient comme des musiques. Au-dessus d'eux, l'une des grandes arches déployait son décor superbe au milieu d'un rang de piliers débordant une profondeur d'ombre : la mosquée, où luisait un peu, juste dans l'axe de l'arche et de la cour, le creux du beau mihrab étoilé. Il n'y avait personne dans cette salle de prière.

Mais en haut, à l'étage qui fait le tour du grand quadrilatère, la medersa s'est révélée vivante. Çà et là, dans le demi-jour d'une baie, on découvrait une figure de jeune clerc. C'est là qu'ils logent, les escholiers musulmans (comme jadis ceux de Paris, au collège d'Harcourt, de Navarre ou de Normandie; et à Fez, les étudiants se groupent encore par « nations »). Leurs cellules sont les mêmes où se formèrent, aux mêmes disciplines, les cheikhs célèbres d'il y a quatre et cinq cents ans, les Pôles, les Saints, dont les tombeaux se lèvent du côté de Bab Khemis et de Bab Armaat. Et les mêmes fondations, paraît-il, les nourrissent : certains jardins habous de la palmeraie, non loin de ceux dont les revenus vont au Lieu Saint de la Mecque.

En voici paraître toute une bande : silhouettes scolastiques, grands, pâles gar-

çons, de mine creuse, et tous encapuchonnés. Ils vont et viennent autour du bassin, comme, en tous pays, des étudiants avant ou après un cours. Mais l'allure est bien atone, les lèvres demi-ouvertes laissant voir la nacre des dents. Le gentil Si Bou-Taleb essaye d'engager la conversation. Un d'eux seulement lui répond, celui qui semble le plus âgé (il a bien vingt-cinq ans). Ils vont entendre un cours sur les saints commentateurs... « Oui, dit-il, la science est longue. On ne connaît jamais tous les commentaires de la loi. On pourrait apprendre toute la vie... »

Très différent, un ouléma se tenait à l'écart, à l'autre bout de la cour. En noire simarre qui tombait tout droit, en turban mince comme une calotte de moine, le visage strict, avec des yeux profonds qui nous épiaient de côté, sans bienveillance, il avait l'air, de loin, d'un docteur du XVe siècle, de quelque maigre et solitaire Faust.

Un des tolba s'accroupit auprès du bassin, et relevant un peu sa manche, en cueillit l'eau dans sa main. Les autres se baissèrent à leur tour. Mes compagnons me firent signe; les ablutions commençaient, avant la prière, et il était temps pour un chrétien de s'en aller.

XIII

LE PASSÉ DANS LE PRÉSENT

Plus directement qu'ailleurs, dans les medersas de Fez et de Marrakech, je croyais percevoir l'essentielle différence de ce monde et du nôtre. Rien sans doute ne se révélait qui n'ait été cent fois dit, mais une vérité passait de l'ordre abstrait à l'ordre sensible, et s'imposait aux yeux d'une immédiate évidence. Le principal d'une telle vue, quand elle porte sur un monde comme celui de l'Islam, ce n'est pas ce qui nous apparaît alors d'une humanité au premier aspect si étrange; c'est ce qu'elle nous révèle de nous-mêmes. Aussi bien la différence semble moins celle qui sépare deux espèces que celle qui sépare deux moments de l'histoire.

Dans les medersas de Fez et de Mar-

rakech, un souvenir me revenait toujours : celui de certains collèges visités jadis en Angleterre, dans cette Angleterre protestante, industrielle et travailleuse, qui serait l'antipode moral du Maroc si elle n'avait été si longtemps, si elle n'était encore, à tant d'égards, le pays d'Europe le plus féru de ses traditions. A Oriel, à Merton d'Oxford, j'avais déjà vu l'analogue de ce que l'on me montrait à la Cheratine et à la medersa de Sidi Ben Youssef : un hôtel universitaire, de fondation et d'architecture plusieurs fois séculaires, avec logis d'étudiants, chapelle, culte obligatoire et quotidien, biens de mainmorte, tenanciers et fermiers dans la campagne environnante. Dans le vieux collège d'Oxford aussi (hier encore, de pensée si théologique), on reconnaissait l'ancienne prépondérance de l'idée religieuse dont l'idée universitaire ne fut d'abord qu'une émanation. Par-dessus toutes les différences des deux principes de croyance et de vie, comme une telle similitude nous atteste, encore une fois, l'analogie des deux civilisations, aux temps lointains où les peuples de l'Europe, en face de l'Islam, s'appelaient la Chrétienté!

Seulement, à Oxford, la forme seule survit : petite cellule de la ruche médiévale.

La créature a mué. Elle a mué vers la fin du xve siècle, très soudainement, suivant la loi habituelle à la nature vivante, où les causes s'accumulent longtemps avant que l'effet apparaisse, comme des poids qu'on jette un à un dans un plateau de balance sans en remuer l'apparente inertie, jusqu'au dernier, qui le fait pencher tout d'un coup jusqu'en bas. Elle a mué après une longue période d'immobilité relative. Au premier tiers de ce xve siècle, ses modes généraux de vie et de pensée, son outillage, ses mœurs, son idée du monde diffèrent bien peu de ce qu'ils étaient au temps des premiers Capétiens. Un équilibre avait été atteint, un de ces états d'adaptation que cherche toujours la vie, où on la voit, si les conditions ambiantes persistent, s'arrêter ensuite indéfiniment, parce que si, d'elle-même, à tous ses degrés elle fait l'effort qui l'adapte et la transforme, elle ne fait que l'effort nécessaire, parce que très vite, au travail de la pensée, de l'invention, elle tend à substituer les automatismes de la coutume et de l'instinct.

A la fin du xve siècle, dans l'Europe occidentale, l'homme a changé, parce que son milieu changeait en s'agrandissant soudain dans le temps et dans l'espace. Sa cervelle

s'est remise en mouvement, les sciences sont nées, dont les vues, les découvertes, les inventions pratiques, aujourd'hui de plus en plus fréquentes, changent toujours davantage son milieu moral et matériel, sa vision du monde et sa prise sur le monde, en sorte qu'il lui faut toujours se réajuster, et de plus en plus rapidement, et qu'on ne voit pas de terme à ses transformations. De là, sans doute, tant de malaises, d'angoisses de l'Occident moderne, tant de ruptures d'équilibre, insensibles d'abord, et qui vont s'accélérant, se généralisant, jusqu'aux subits, immenses écroulements propagés si vite et déjà par toute la planète, qui rappellent les brusques replis de l'écorce terrestre après les lents retraits du noyau, et qui vont transformer de la même façon la face de l'humanité.

Plus nous nous sentons fatalement pris dans le terrible engrenage que nous-mêmes avons lancé, plus nous fuient les choses que nous avions toujours connues, aimées, et dont la plupart avaient existé de tout temps, et plus nous attirent les vieux peuples qui nous présentent la figure immobile du passé. Au pays du Korân, l'immobilité n'était pas inévitable, et là, comme dans l'Europe chrétienne du moyen âge, tout

débuta par des inventions de toutes sortes. Y en eut-il de plus neuve, de plus complète, de plus logiquement menée jusqu'à l'épuisement de son principe, que ce décor géométrique qui ne se rattache à rien d'antérieur, et, pourtant, que nous ne voyons pas commencer? Développement aussi rapide et brillant en tous sens, en formations de peuples et d'empires, en organisation religieuse et sociale, en activités de pensée, en profusions d'art, en raffinements d'usages. Mais, de bonne heure, arrêt de développement, fixation des formes épanouies, et cela par élimination des éléments les plus féconds en possibilités de formes nouvelles. Ce fut le cas lorsque s'atrophia la culture philosophique et scientifique, dès la mort d'Averroès, sous les coups d'une véritable inquisition musulmane, dont l'autodafé de cinq cent mille manuscrits grecs, arabes, devant la mosquée de Cordoue, avait été le prélude. Ainsi encore, après la dernière défaite de l'Islam en Espagne, le *non* farouche jeté à toutes les suggestions de l'Europe, la guerre sainte prêchée, l'avènement des chérifs puritains, la multiplication des marabouts, la réislamisation fanatique du Maghreb. Ce monde se desséchait sur son noyau, qui est la religion. Sous tous ses modes, aspects,

on la sent qui fait saillie, avec ses dogmes, définitions, préceptes, immuables consignes, déterminant d'avance la pensée comme l'action. Entre une medersa d'aujourd'hui et les écoles andalouses du XIIe siècle, voilà bien la grande différence : le mouvement de l'esprit qui cherche, raisonne, spécule, invente y est arrêté. L'enseignement n'y est plus que de formules, d'invariables formules scolastiques, de théologie, jurisprudence, logique, lexicographie, grammaire.

Et la pensée s'arrêtant, tout s'est immobilisé peu à peu de la même façon. Même soumission, dans les œuvres de l'art, des formes à la formule. Ce décor géométrique, d'invention si originale, qui promettait un infini développement (et qui nous donne à première vue le sentiment de l'infini), il se réduit à quelques figures et combinaisons de figures invariables, dont chacune est désignée par un nom, cataloguée, aussi précise et déterminée qu'une lettre de l'alphabet ou qu'un mot qui veut certaines lettres, en sorte que l'ouvrier, quel que soit le point de départ qu'on lui donne, peut développer tout entière l'inextricable figure, et cela d'un mouvement aussi sûr que celui de l'araignée qui tisse ou répare les polygones de sa toile. Une telle exacti-

tude, une telle identité dans les répétitions, rappelle la perfection de ces calligraphies décoratives de l'ancienne Egypte et de la Chine, dont les lignes et les rythmes semblent correspondre à je ne sais quelles habitudes organiques de l'espèce, à quelles coordinations définitivement enregistrées et devenues héréditaires. Nous sommes là devant des activités qui participent de l'instinct. Souvent à Meknès, à Fez, à Marrakech, dans les maisons et les patios d'hier, comme dans ceux du XIVe siècle, retrouvant toujours les mêmes architectures, les mêmes thèmes sempiternels de l'arabesque — roues, étoiles, nids d'abeilles, stalactites — je songeais à ce qu'une telle monotonie symbolise, et que nous savions déjà : la répétition à travers les siècles des mêmes hommes, des mêmes idées, des mêmes gestes. Ici encore la vie s'est emprisonnée dans la forme qu'elle a développée. Par le contraste avec les diversités successives de l'Europe, je croyais voir une civilisation d'insectes.

Une telle forme, et si fortement arrêtée, signifie toujours un grand parti pris. C'est une certaine façon d'être à quoi la vie a tendu, à la fois si spéciale à la créature, et si générale à toutes ses manifestations, qu'elle

évoque l'idée d'un développement à part dans un monde à part : ce monde fermé que chaque espèce se tisse de sa propre substance psychologique au sein de l'infinie réalité, et où elle s'isole, ignorante de tout ce qui ne correspond pas à ses facultés et besoins. Chez un peuple humain, une telle façon d'être, un tel parti pris se traduisent dans l'ordre de la beauté par ce que nous appelons style ou caractère, ce caractère qui nous frappe en tout ce qu'a touché la main d'un Egyptien d'autrefois ou d'un Chinois de tous les temps, ce style spontané qui s'est retrouvé jusqu'ici en toutes les œuvres, et l'on peut dire en tous les modes d'une civilisation, manifestant sa tendance générale et propre, sa cohésion, son unité spirituelle, sa logique intérieure. Il semble exclu aujourd'hui de la nôtre, sans doute par l'afflux des idées et modèles de tous les temps et de toutes les races, par le développement de la faculté critique et le règne du bibelot, aussi bien que par le progrès de l'individualisme et l'effort conscient vers l'originalité personnelle, par la substitution de l'industrie mécanique au travail de la main, par la séparation de l'artiste et de l'artisan, par l'empire, enfin, de la mode, aux dépens des prestiges de la coutume.

Et de là, pour nous, l'un des traits les plus attachants d'un monde comme celui dont le Maroc est une survivance. Le style y est partout; c'est la marque imposée à toute chose humaine, au cours de toutes les générations, par le génie même de la société. On le retrouve dans une pauvre poterie du souk comme dans une précieuse ciselure de poignard, dans un tapis de tente comme dans l'ordonnance d'une grand architecture, dans la cadence de musique d'un jongleur comme dans le rythme d'une arabesque ancienne, dans les scènes d'un *moussem* populaire comme dans l'appareil d'une fastueuse cérémonie chérifienne, dans le dessin d'un enfant d'aujourd'hui, qui croit copier un bouquet de fleurs et le déforme spontanément dans le sens de la tradition d'art mauresque, comme dans l'enluminure d'un manuscrit d'autrefois. On peut dire qu'on le retrouve, ce style, dans l'homme lui-même, dans ses gestes, différents des nôtres, admirablement justes et fins, témoignant des disciplines, des mesures qu'impose une civilisation véritable. Il apparaît jusque dans sa physionomie, marquée d'un caractère si évident et si général à toute l'humanité islamique qu'un jeune étudiant de Bénarès, à qui je montrais des photographies de figures

marocaines, et qui ne connaissait de musulmans que ceux de l'Inde, me dit sans hésitation : « Ce sont des Moslems[1]. »

*
* *

Cette forte unité de style, manifestant, avec le règne de la coutume, l'empire durable de certaines influences et idées qui prennent tout l'homme et tous les hommes, c'est encore un trait du moyen âge. Au Maghreb, à mesure que la société islamique se repliait sur soi, que la foi se faisait plus obstinée et farouche, loin de s'atténuer, le caractère que l'on peut appeler médiéval est allé s'accusant.

Il domine dans les villes, où les choses, avant même qu'on ait commencé de voir les mœurs, le traduisent à nos yeux. C'est la rue étroite, sous les étais et poutres des maisons qui surplombent et, par en haut, se rejoignent presque; c'est le labyrinthe des venelles et bazars où s'encastrent les grandes mosquées; c'est la multiplicité des

1. On trouvera dans le premier numéro (hors série) de la Revue *France-Maroc*, avec un pénétrant article de M. A. de Tarde sur la philosophie de l'art marocain, la reproduction d'un dessin d'enfant comme celui dont il est question plus haut.

bêtes de charge et de selle qui se mêlent dans ces dédales au fourmillement pâle des piétons. C'est la distribution des corps de métier en certains couloirs où les échoppes pareilles se touchent, nous répétant les mêmes bijoux, les mêmes cuirs ciselés ou brodés, les mêmes chaudrons, les mêmes fritures, les mêmes brochettes de hachis, les mêmes étalages où saignent d'affreuses tripes et têtes de moutons. C'est la chapelle au milieu du bazar; c'est l'étuve publique; c'est le fondouk avec sa cour intérieure, où les voyageurs qui cheminèrent ensemble comme les pèlerins de Cantorbéry, logent, devisent, cuisinent ensemble, au-dessus des ânes, mulets, chevaux et chameaux. C'est la léproserie et le ghetto; c'est la triste robe du juif; c'est le notaire et le scribe en plein vent, le changeur avec sa table, sa balance et ses piles de douros; c'est le mohtaseb (ou prévôt des marchands) dans sa logette du souk au henné, le kadi qui rend la justice sous son arcade. Et c'est aussi, à la porte de la ville, le miraculeux sanctuaire que pèlerins, danseurs, bateleurs, culs-de-jatte et bancroches enveloppent, au *moussem* du Saint (en Bretagne on dirait pardon), de liesses et dévotions. Et puis encore, le jongleur ambulant qui chante interminable-

ment, et souvent improvise, *trouve*, en véritable trouvère, la geste d'un grand marabout.

Et plus généralement, c'est la soumission de l'homme à la nature, la modicité de ses outils, des choses qu'il fabrique, et qui nous touchent, parce que toutes portent la marque rude ou subtile de sa main humaine, parce qu'il n'en est pas de si humble où quelque effort d'ornement n'atteste son éternel besoin de beauté. Il apparaît encore, ce grand caractère médiéval, à la simplicité schématique de la société, à la prédominance des modes collectifs de la vie, à l'absolu de la foi, à la misère et la fraternité des foules, au caractère religieux du mendiant, On le reconnaît enfin au large abandon des choses à leur destin, qui est de se défaire peu à peu comme les humains, et puis de tomber en poussière, aux grands délabrements qui sont partout, et donnent aux pays d'Islam leur aspect fondamental. A Marrakech, c'est la terre elle-même qui nous émeut par son usure. Elle est vénérable dans sa ruine, elle a la majesté des très vieilles femmes berbères dont les yeux sont éteints dans une face rigide et ravinée.

Mais avant même d'entrer dans la ville, on pressent qu'au Maroc l'horloge des siècles s'est arrêtée depuis longtemps. Ce que nous

ont dit les kasbahs perdues dans l'immensité du bled, la vieille muraille de toub qui fait face aux solitudes, nous le répète, la rouge ceinture de bastions, çà et là percée de poternes, et qui défendait, il n'y a pas dix ans, une cité populeuse contre les possibles pillages. Là-bas, au loin, dans la plaine et la montagne, sont les châteaux crénelés des grands feudataires, dont, hier encore, les bandes guerroyaient pour ou contre les sultans.

Et par-dessous ce moyen âge qui s'éternise dans les cités, d'autres temps, plus grands, plus lointains, persistent dans le pays demi-sauvage. Près des ruines romaines de Volubilis, la grande place de Moulay Idriss, où se presse sous des arcades un peuple blanc drapé, a gardé l'aspect romain. Une des inscriptions antiques de Volubilis donne ce nom : *Izelta*, comme celui d'un peuple voisin. Quelle impression, en déchiffrant les fortes lettres lapidaires, d'apprendre de l'officier indigène qui vous guide, que les *Izeltines* n'ont pas cessé de paître leurs troupeaux dans la vallée! C'était une tribu déjà fixée, au temps où Rome posait là — comme la France aujourd'hui, plus au sud — ses postes avancés contre les Berbères. En Afrique elle trouvait un monde bien anté-

rieur au sien, celui des pasteurs, des nomades, des grands âges légendaires. Et ce monde, le premier dont parle l'Histoire, nous le trouvons à notre tour.

Je reverrai longtemps la vision que j'en eus, un soir, sur le chemin de la haute Moulouya, de ce piton de Timhadit, dont un poste français occupe la pointe. Un immense pays que l'été avait brûlé, ondulait autour de nous dans le crépuscule, avec des nappes de scories, des cônes tronqués de volcans morts, une pâle étendue lunaire sous un ciel dont toute la clarté se rassemblait, or et rose, dans une de ces coupes d'eau jetées çà et là dans la pureté du désert, et que les Berbères appellent *anguelmanes*. Mais autour du piton, les premiers plans vivaient : noir semis de tentes chleuhs, les plus humbles de toutes, si basses, presque aplaties à la terre ; groupes serrés, sur l'étendue obscure, autour de feux clairs et de fumées ; théories de femmes revenant de l'aiguade, enfants nus, mulets au piquet, chameaux couchés en cercle, chiens aboyants, bêlantes chèvres, toute la richesse d'un campement de nomades. Au loin, nulle trace des hommes : la terre semblait inhabitée. D'où étaient-ils venus? Pouvait-il y en avoir d'autres, invisibles, perdus dans ce grand pays vide? On eût dit toute la primi-

tive famille humaine, surgie de la solitude primitive, et rassemblée là, dans le soir.

C'est la singularité du Maroc de nous montrer, vivantes encore, et chacune à son plan, quelques-unes des grandes formes qu'a traversées, au cours des âges, notre espèce. Mais nous sommes au temps de tous les changements du monde. Le mouvement dont l'homme de notre civilisation porte en soi, depuis quelques siècles, le principe de plus en plus actif, il le communique à tout ce qu'il touche. D'abord, et pendant quelque temps, c'est un travail intérieur, insensible, et comme moléculaire; et puis des fissures apparaissent, des ébranlements s'étendent. Partout les enchantements d'immobilité sont rompus. Au Maroc, si longtemps léthargique et reclus, nous apportons la vie, dont la tendance propre est de répondre à toutes les excitations et nécessités nouvelles en s'y ajustant, et par conséquent de changer. En attendant que change profondément la vieille figure du Maghreb, il nous émeut, par ce qu'il nous présente en réalités actuelles de notre passé, de tout le passé humain, par ce qu'il nous révèle, par conséquent, du mouvement qui nous entraîne.

En un temps où ce mouvement se précipite, pour nous porter nous ne savons vers quels modes nouveaux de vie et de société, on en perçoit mieux la vitesse inouïe si le hasard tourne un instant nos yeux vers les formes arrêtées de l'homme et de la civilisation.

FIN

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

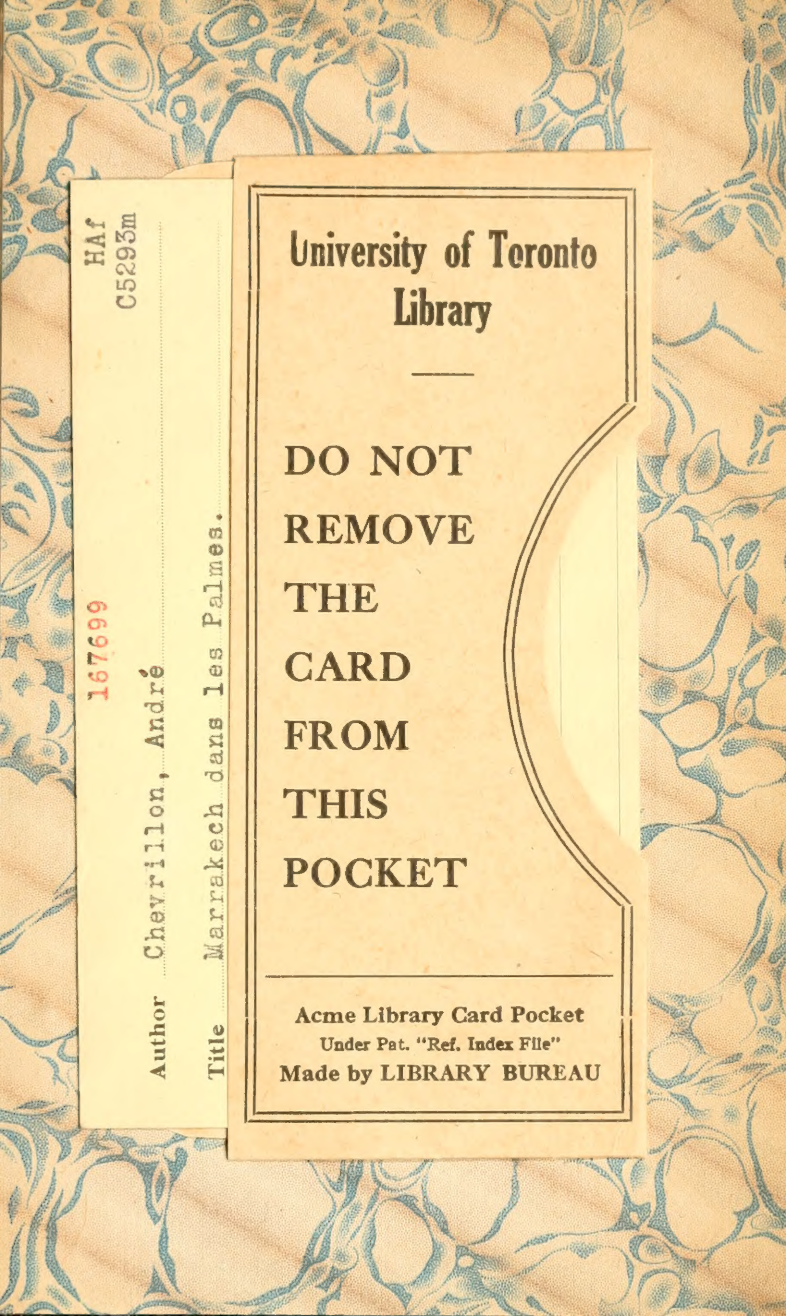
MARRAKECH DE PRINTEMPS

DEUXIÈME PARTIE

MARRAKECH D'AUTOMNE

858-20. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 10336-9-20.




University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU
HAf
C5293m
167699
Author Chevrillon, André
Title Marrakech dans les Palmes.

